

3012

Onzième Année.

# ALMANACH PROPHÉTIQUE,

PITTORESQUE ET UTILE pour

# 1851

Orné de 120 Vignettes par les premiers Artistes

*Nonventhsche  
Bibliothek  
to's Stage*



H

ix : **50** centimes.

1

PARIS.

GNÈRE, libraire,  
Rue de Seine, 14 bis.

AUBERT, libraire,  
Place de la Bourse, 29.

## TABLE DES MATIÈRES.

---

Comput, 4 Temps, Fêtes mobiles, Saisons. . . . .	Pages 2-3
Calendrier, Lever et coucher du soleil, Éclipses de 1851. . .	4-10
Lunaisons, Marées, Signes du zodiaque, Planètes. . . . .	11-14
Les Météores de 1850. . . . .	15
Analyse cabalistique du malheur. . . . .	20
Analyse cabalistique du bonheur. . . . .	27
Prédictions astrologiques de Luc Gauric. . . . .	33
Des Millésimes terminés par le chiffre 2. . . . .	39
Le prophète Ezéchiel et les machines à vapeur. . . . .	49
Prophétie de Thomas Campanella. . . . .	53
Prophéties de M. de Chateaubriand . . . . .	61
Etrange prophétie de Matthieu Auclerc. . . . .	64
Singulières prédictions. . . . .	71
Prognostications de Jean de La Rochetaillade. . . . .	75
De quelques apparitions extraordinaires. . . . .	79
Prédiction numérale sur le président de la République. . . .	85
Une Nuit fantastique. . . . .	88
La Fille du Troll. . . . .	102
Histoire d'un colonel autrichien et d'une ouvreuse de loges. Nouvelle prophétique. . . . .	112
Signes qui ont précédé et suivi toutes les révolutions et en particulier celle de Westphalie au 16 <sup>e</sup> siècle. . . . .	127
Les Communistes au 16 <sup>e</sup> siècle. . . . .	139
Événements principaux de l'année. . . . .	159
Catastrophe d'Angers. . . . .	164
Une Papeterie en 1850. . . . .	171
Les Prix de vertu. . . . .	182
Guérison instantanée de la migraine. . . . .	191
Ciment résistant à l'eau. — Moyen de descendre sans danger dans les puits. — Destruction des petites chenilles. . . .	192

---

ALMANACH 201  
73  
**PROPHÉTIQUE,**  
Pittoresque et Utile 2012  
**POUR 1851,** H 1

PUBLIÉ PAR UN NEVEU DE NOSTRADAMUS;

RÉDIGÉ

PAR LES NOTABILITÉS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES,

*et illustré*

PAR MM. GA'ARNI, DAUMIER, TRIMOLET, CH. VERNIER  
ET GEOFFROY.

Education, Amélioration, Progrès.

Prix : 50 cent.

PARIS.

**PAGNÈRE**, éditeur,  
Rue de Seine, 14 bis.

**AUBERT**, libraire,  
Place de la Bourse, 29.

IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, A PARIS,  
Rue de Vaugirard, 36.

Noninklytke  
Bibliothek  
te's Hage.

# CALENDRIER POUR 1851.

1851 est

année 6364 de la période Julienne.

- 2604 de la fondation de Rome, selon Varron.
- 2598 depuis l'ère de Nabonassar, fixée au mercredi 26 février de l'an 5967 de la période Julienne ou 747 ans avant J.-C., selon les chronologistes, et 746 suivant les astronomes.
- 2627 des Olympiades, ou la 5<sup>e</sup> année de la 657<sup>e</sup> Olympiade, qui commence en juillet 1850, en fixant l'ère des Olympiades 775  $\frac{1}{4}$  ans avant J.-C., ou vers le 1<sup>er</sup> juillet de l'an 5958 de la période Julienne.
- 1267 des Turcs, qui commence le 6 novembre 1850 et finit le 26 octobre 1851, selon l'usage de Constantinople, d'après l'*Art de vérifier les dates*.

## COMPUT ECCLESIASTIQUE.

Nombre d'or en 1850 . . . . .	9
Epacte . . . . .	XXVIII
Cycle solaire . . . . .	12
Indiction romaine . . . . .	9
Lettre dominicale . . . . .	E.

## QUATRE-TEMPS.

Mars . . . . .	12, 14 et 15.
Juin . . . . .	11, 13 et 14.
Septembre . . . . .	17, 19 et 20.
Décembre . . . . .	17, 19 et 20.

## FÊTES MOBILES.

Septuagésime,	16 février.	Pentecôte,	8 juin.
Cendres,	5 mars.	Trinité,	15 juin.
PAQUES,	20 avril.	Fête-Dieu,	19 juin.
Rogations, 26, 27, 28 ma'.		1 <sup>er</sup> dim. de l'Avent,	30 novem-
Ascension,	29 mal.	bre.	

Obliquité moyenne de l'écliptique le 1<sup>er</sup> janvier 1851.  
 $\omega = 23^{\circ} 27' 53''$ , 00.

## COMMENCEMENT DES SAISONS,

D'APRÈS LE TEMPS MOYEN DE PARIS.

PRINTEMPS,	le 21 mars,	à 5 h. 4 m. du matin.
ÉTÉ,	le 22 juin;	à 1 h. 53 m. du matin.
AUTOMNE,	le 23 septembre,	à 4 h. 0 m. du soir.
HIVER,	le 22 décembre,	à 9 h. 39 m. du matin.



## AVIS IMPORTANT.

A NOS LECTEURS. — A NOS CORRESPONDANTS.

Les lettres, articles, prophéties, etc., etc., doivent être adressés *franco* à M. le RÉDACTEUR EN CHEF de l'*Almanach prophétique*, rue de Vaugirard, 36, à l'imprimerie de MM. Plon frères.

JANVIER. ☄

- N. L. 2. Froid.
- ☉ P. Q. 10. Variable
- ☽ P. L. 17. Neige.
- ☾ D. Q. 24. Variab.

Les J. cr. de 1 h. 5 m.

1	merc	Carcocus.
2	jeudi	s. Basile
3	vend	ste Genev
4	samedi	s. Rigobert
5	Dim	s. Siméon
6	lundi	Epiphanie.
7	mard	s. Théan
8	merc	s. Lucien
9	jeudi	s. Farcy
10	vend	s. Paul, Et.
11	samedi	s. Alexandr
12	Dim	s. Césaire
13	lundi	B. de J.-C.
14	mard	s. Hilaire
15	merc	s. Maur
16	jeudi	s. Marcel
17	vend	s. Antoine
18	samedi	C. S. P. A. R.
19	Dim	s. Sulpice
20	lundi	s. Sébastien
21	mard	s. Agnès
22	merc	s. Vincent
23	jeudi	ste Erceren
24	vend	s. Babylas
25	samedi	C. de Paul
26	Dim	s. Polycarp
27	lundi	s. Julien
28	mard	s. Charlem
29	merc	s. Fr. de S.
30	jeudi	ste Bathild
31	vend	ste Marcell

FÉVRIER. ☾

- N. L. 4. Neige.
- ☉ P. Q. 9. Pluie.
- ☽ P. L. 16. Beau.
- ☾ D. Q. 22. Beau.

Les J. cr. de 1 h. 36 m.

1	samedi	s. Ignace
2	Dim	Feuſtrick.
3	lundi	s. Blaise
4	mard	s. Gilbert
5	merc	ste Agathe
6	jeudi	s. Amand
7	vend	s. Rompald
8	samedi	s. Jean m.
9	Dim	ste Apollin
10	lundi	ste Scholas
11	mard	s. Severin
12	merc	ste Eulalie
13	jeudi	s. Simon
14	vend	s. Valentin
15	samedi	s. Faustin
16	Dim	Septuag.
17	lundi	ste Julienne
18	mard	s. Marienne
19	merc	s. Publius
20	jeudi	s. Pépin
21	vend	s. Eucher
22	samedi	s. Emile
23	Dim	Septuagés.
24	lundi	s. Mathias
25	mard	s. Alexandr
26	merc	Ch. s. P. à A.
27	jeudi	ste Honorin
28	vend	s. Romain
29	samedi	
30	Dim	Levans
31	lundi	s. Gui.

Nombre d'or 9.  
Epacte XXVII.

MARS. ♀

- N. L. 3. Pluie.
- ☉ P. Q. 10. Vent.
- ☽ P. L. 17. Pluie.
- ☾ D. Q. 24. Beau.

Les J. c. de 1 h. 52 m.

1	samedi	s. Anbin
2	Dim	Quinquag.
3	lundi	ste Cuneg.
4	mard	ste Garnulle
5	merc	Carnava.
6	jeudi	ste Colette
7	vend	s. Th. d'Aq.
8	samedi	s. Joande D.
9	Dim	Quadrage.
10	lundi	ste Francoz.
11	mard	40 Martyrs
12	merc	4 Temps
13	jeudi	ste Euphr
14	vend	s. Lubin
15	samedi	s. Longin
16	Dim	Ravasticka
17	lundi	s. Abrah.
18	mard	s. Patrice
19	merc	s. Joseph
20	jeudi	s. Joachim
21	vend	s. Benoît
22	samedi	Compassion
23	Dim	Ocelz
24	lundi	s. Gabriel
25	mard	ANNONCIAT.
26	merc	s. Victor
27	jeudi	s. Rupert
28	vend	s. Gondran
29	samedi	
30	Dim	Levans
31	lundi	s. Gui.

AVRIL. ☽

- N. L. 4. Variable
- ☉ P. Q. 9. Vent.
- ☽ P. L. 15. Variable
- ☾ D. Q. 23. Orage.

Les J. c. de 1 h. 43 m.

1	mard	s. Hugues
2	merc	s. Franc. P.
3	jeudi	C. de la V.
4	vend	s. Ambroise
5	samedi	s. Vinc. F.
6	Dim	Passion
7	lundi	s. Egeſippe
8	mard	s. Prudence
9	merc	ste Marie C.
10	jeudi	s. Macaire
11	vend	s. Léon
12	samedi	s. Jules
13	Dim	RAMEAUX
14	lundi	s. Ermeneg
15	mard	s. Tiburce
16	merc	s. Fructus.
17	jeudi	s. Antic
18	vend	Vendr. Saint
19	samedi	s. Zenon P.
20	Dim	PAQUES.
21	lundi	s. Anselme
22	mard	L. d. c. S. D.
23	merc	s. George
24	jeudi	ste Beuve
25	vend	s. Léger
26	samedi	s. Marc év.
27	Dim	QUASMOPO
28	lundi	s. Zite
29	mard	s. Valere
30	merc	s. Pierre m.

Lettre domin. E.

MAL. ♀

- N. L. 4. Beau.
- ☉ P. Q. 8. Pluie.
- ☽ P. L. 15. Vent.
- ☾ D. Q. 23. Beau.
- N. L. 30. Sec.

Les J. c. de 1 h. 49 m.

1	jeudi	s. Jac. s. Ph.
2	vend	s. Albanese
3	samedi	Inv. ste Cr.
4	Dim	ste Monique
5	lundi	s. Pie
6	mard	s. J. P. L.
7	merc	Jean. P. L.
8	jeudi	s. Stanislas
9	vend	s. Grégoire
10	samedi	s. Désiré
11	Dim	s. Antonin
12	lundi	s. Gordien
13	mard	s. Mamert
14	merc	s. Nérée
15	jeudi	s. Servais
16	vend	ste Dympp
17	samedi	s. Honoré
18	Dim	s. Venance
19	lundi	s. Yves
20	mard	ste Julienne
21	merc	s. Bernardi
22	jeudi	ste Julie
23	vend	s. Anselm
24	samedi	ste Jeanne
25	Dim	s. Didier
26	lundi	LAGATIONS
27	mard	s. Urbain
28	merc	s. Irénée
29	jeudi	ASCENSIO
30	vend	ste Emilie
31	samedi	ste Pétronil

Cycle solaire 12.

JUN. ☽

- ☉ P. Q. 6. Chaleur
- ☽ P. L. 15. Variable
- ☾ D. Q. 21. Vent.
- N. L. 29. Sec.

Les J. croiss. de 18 m.

1	Dim	s. Pampille
2	lundi	s. Erasme
3	mard	s. Oplai
4	merc	s. Boniface
5	jeudi	ste Norbert
6	vend	Oc. Fête-D.
7	samedi	s. Sylvain
8	Dim	PENTECO
9	lundi	ste Pélagie
10	mard	s. Landry
11	merc	4 Temps
12	jeudi	s. Olympe
13	vend	s. Ant. de P.
14	samedi	s. Hubert
15	Dim	THAÏRÉ
16	lundi	s. Frang. R.
17	mard	s. Antoine
18	merc	ste Maribe
19	jeudi	Frâs-Dieu
20	vend	s. Sylvere
21	samedi	L. de G.
22	Dim	s. Paulin
23	lundi	Ediltrade
24	mard	NAT. s. J.-B.
25	merc	s. Guilleum
26	jeudi	s. Babelon
27	vend	ste Adèle
28	samedi	s. Irénée
29	Dim	s. Pierr. s P.
30	lundi	s. Martial.

P. Q. 5. Variable  
 F. L. 13. Pluie.  
 D. Q. 21. Beau.  
 N. L. 28. Orage.

Les j. déc. de 59 m.

1	mard	s Rombaud
2	merc	Visit. N. D.
3	jeudi	s Anatole
4	vend	s Ulrich
5	sam	ste Zoé
6	Dim	ste Angèle
7	lundi	ste Aubiery
8	mard	s Procops
9	merc	s Ephrem
10	jeudi	ste Félicité
11	vend	ste Julite
12	sam	s Gualbert
13	Dim	s Eugène
14	lundi	Fête de S. G.
15	mard	s Henri
16	merc	N. D. Carm.
17	jeudi	s Alexis
18	vend	ste Symph
19	sam	s Vinc. de P
20	Dim	st. Margue
21	lundi	s Victor
22	mard	ste Madelei
23	merc	s Apollinai
24	jeudi	s Loup
25	vend	s Jacq. le M.
26	sam	s Eraste
27	Dim	s Pantaléon
28	lundi	ste Anne
29	mard	ste Marthe
30	merc	s Abton
31	jeudi	s Ignaçe L.

P. Q. 4. Vent.  
 P. L. 11. Vent.  
 D. Q. 20 Beau.  
 N. L. 25. Pluie.

Les j. d. de 1 h. 39 m.

1	vend	s P. es-liens
2	sam	s Alphons L.
3	Dim	ste Lydie
4	lundi	s Dominiq.
5	mard	N. D. des N.
6	merc	Trans. N.S.
7	jeudi	s Gaëtan
8	vend	s Cyriaque
9	sam	s Spire
10	Dim	s Laurent
11	lundi	s Géry
12	mard	ste Claire
13	merc	ste Radeg
14	jeudi	ste Athana
15	vend	ASSOMPT.
16	sam	s Roch
17	Dim	s Mammès
18	lundi	ste Hélène
19	mard	ste Thècle
20	merc	s Bernard
21	jeudi	ste Jeanne
22	vend	s Symphor
23	sam	ste Sidone
24	Dim	s Barthéle
25	lundi	s Louis r.
26	mard	ste Rose
27	merc	s Césaire
28	jeudi	s Augustin
29	vend	s Médéric
30	sam	s Fiacre
31	im	s Ovide

P. Q. 2. Vent.  
 P. L. 10. Pluie.  
 D. Q. 18. Sec.  
 N. L. 25. Beau.

Les j. d. de 1 h. 47 m.

1	lundi	s Leu s. G.
2	mard	s Lazare
3	merc	s Grégoire
4	jeudi	ste Rosalie
5	vend	s Bertin
6	sam	s Onésiph
7	Dim	s Clod
8	lundi	Nat. N. D.
9	mard	s Omer
10	merc	ste Pulchér
11	jeudi	s Hyacinth
12	vend	s Raphaël
13	sam	s Maurille
14	Dim	Ex. ste Gr.
15	lundi	s Nicoméd
16	mard	s Corneille
17	merc	4 Temps
18	jeudi	s Lambert
19	vend	s Jean Chr
20	sam	s Eustache
21	Dim	s Mathieu
22	lundi	s Maurice
23	mard	ste Thècle
24	merc	s Andocha
25	jeudi	s Firmin
26	vend	ste Justine
27	sam	s Côme s. D.
28	Dim	s Cérans.
29	lundi	s Michel
30	mard	s Jérôme.
31	jeudi	Indiction rom. 9.

P. Q. 2. Variable  
 P. L. 10. Brouill.  
 D. Q. 18. Pluie.  
 N. L. 24. Neige.  
 P. Q. 31. Gelée.

Les j. d. de 1 h. 49 m.

1	merc	s Remi
2	jeudi	ss Anges G.
3	vend	s Candide
4	sam	s Franç. A.
5	Dim	s Aurs
6	lundi	s Bruno
7	mard	s Serge
8	merc	ste Brigitte
9	jeudi	s Denis
10	vend	s Paulin
11	sam	s Gomer
12	Dim	s Wilfrid
13	lundi	s Géraud
14	mard	s Caliste
15	merc	ste Thérèse
16	jeudi	s Gall
17	vend	s Carbonn.
18	sam	s Luc
19	Dim	s Savinien
20	lundi	s Caprais
21	mard	ste Ursula
22	merc	s Mellon
23	jeudi	s Hilarion
24	vend	s Magloire
25	sam	s Crépin s. C.
26	Dim	s Rustique
27	lundi	s Frumenc
28	mard	s Sim. s. J.
29	merc	s Faron
30	jeudi	s Lucain
31	vend	s Quant. v. j.

P. L. 8. Variable  
 D. Q. 16. Froid.  
 N. L. 23. Pluie  
 P. Q. 30. Neige.

Les j. d. de 1 h. 21 m.

1	sam	TOUSSAIN
2	Dim	Trépass.
3	lundi	s Marcel
4	mard	s Charles
5	merc	s Zacharie
6	jeudi	s Léonard
7	vend	s Florentin
8	sam	stes Reliqu
9	Dim	s Mathurin
10	lundi	DÉDICAC
11	mard	s Martin
12	merc	s René
13	jeudi	s Brice
14	vend	s Bertrand
15	sam	s Eugène
16	Dim	s Edme
17	lundi	s Agnan.
18	mard	s Aude
19	merc	ste Elisabet
20	jeudi	s Edmond
21	vend	Prés. N. D.
22	sam	ste Cécile
23	Dim	s Clément
24	lundi	s Severin
25	mard	ste Catheri
26	merc	ste Gen. A.
27	jeudi	s Maxime
28	vend	s Sosthène
29	sam	s Saturnin
30	Dim	Avent
31	jeudi	L. du Martyrol. P.

P. L. 8. Gelée.  
 D. Q. 15. Variable  
 N. L. 22. Froid.  
 P. Q. 30. Variable

Les j. déc. de 30 m.

1	lundi	s Éloy
2	mard	s Franç. X
3	merc	s Mirocle
4	jeudi	ste Barbe
5	vend	s Sabas
6	sam	s Nicolas
7	Dim	ste Fare
8	lundi	CONCEPT.
9	mard	ste Gorgon
10	merc	ste Valère
11	jeudi	s Daniel
12	vend	s Valérien.
13	sam	ste Luce
14	Dim	s Nicaise
15	lundi	s Mesmin
16	mard	4 Temps
17	merc	ste Adélaïd
18	jeudi	Ste Olympi
19	vend	s Marine
20	sam	s Philigon.
21	Dim	s Thomas
22	lundi	s Honorat
23	mard	ste Victoir
24	merc	s Herm. v. j.
25	jeudi	NOEL.
26	vend	s Etienne
27	sam	s. Jean Ev.
28	Dim	s Innocens
29	lundi	s Trophime
30	mard	ste Colomb
31	merc	s Sylvestre

# PROPHÉTIES.

## LEVER ET COUCHER DU SOLEIL

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE.

### JANVIER.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	à 7 h. 56 m.	— à 4 h. 11 m.
le 2	7 h. 56 m.	— 4 h. 12 m.
le 3	7 h. 56 m.	— 4 h. 13 m.
le 4	7 h. 56 m.	— 4 h. 15 m.
le 5	7 h. 56 m.	— 4 h. 16 m.
le 6	7 h. 56 m.	— 4 h. 17 m.
le 7	7 h. 55 m.	— 4 h. 18 m.
le 8	7 h. 55 m.	— 4 h. 19 m.
le 9	7 h. 54 m.	— 4 h. 20 m.
le 10	7 h. 54 m.	— 4 h. 22 m.
le 11	7 h. 54 m.	— 4 h. 23 m.
le 12	7 h. 53 m.	— 4 h. 24 m.
le 13	7 h. 53 m.	— 4 h. 26 m.
le 14	7 h. 52 m.	— 4 h. 27 m.
le 15	7 h. 51 m.	— 4 h. 28 m.
le 16	7 h. 51 m.	— 4 h. 30 m.
le 17	7 h. 50 m.	— 4 h. 31 m.
le 18	7 h. 49 m.	— 4 h. 33 m.
le 19	7 h. 48 m.	— 4 h. 34 m.
le 20	7 h. 47 m.	— 4 h. 36 m.
le 21	7 h. 47 m.	— 4 h. 37 m.
le 22	7 h. 46 m.	— 4 h. 39 m.
le 23	7 h. 44 m.	— 4 h. 40 m.
le 24	7 h. 43 m.	— 4 h. 42 m.
le 25	7 h. 42 m.	— 4 h. 44 m.
le 26	7 h. 41 m.	— 4 h. 45 m.
le 27	7 h. 40 m.	— 4 h. 47 m.
le 28	7 h. 39 m.	— 4 h. 48 m.
le 29	7 h. 38 m.	— 4 h. 50 m.
le 30	7 h. 36 m.	— 4 h. 52 m.
le 31	7 h. 35 m.	— 4 h. 53 m.

### FÉVRIER.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	à 7 h. 34 m.	— à 4 h. 55 m.
le 2	7 h. 32 m.	— 4 h. 57 m.

le 3	à 7 h. 31 m.	— à 4 h. 58 m.
le 4	7 h. 29 m.	— 5 h. 0 m.
le 5	7 h. 28 m.	— 5 h. 2 m.
le 6	7 h. 26 m.	— 5 h. 3 m.
le 7	7 h. 25 m.	— 5 h. 5 m.
le 8	7 h. 23 m.	— 5 h. 6 m.
le 9	7 h. 22 m.	— 5 h. 8 m.
le 10	7 h. 20 m.	— 5 h. 10 m.
le 11	7 h. 19 m.	— 5 h. 11 m.
le 12	7 h. 17 m.	— 5 h. 13 m.
le 13	7 h. 15 m.	— 5 h. 15 m.
le 14	7 h. 14 m.	— 5 h. 16 m.
le 15	7 h. 12 m.	— 5 h. 18 m.
le 16	7 h. 10 m.	— 5 h. 20 m.
le 17	7 h. 8 m.	— 5 h. 21 m.
le 18	7 h. 7 m.	— 5 h. 23 m.
le 19	7 h. 5 m.	— 5 h. 25 m.
le 20	7 h. 3 m.	— 5 h. 26 m.
le 21	7 h. 1 m.	— 5 h. 28 m.
le 22	6 h. 59 m.	— 5 h. 30 m.
le 23	6 h. 57 m.	— 5 h. 31 m.
le 24	6 h. 55 m.	— 5 h. 33 m.
le 25	6 h. 53 m.	— 5 h. 34 m.
le 26	6 h. 52 m.	— 5 h. 36 m.
le 27	6 h. 50 m.	— 5 h. 38 m.
le 28	6 h. 48 m.	— 5 h. 39 m.

### MARS.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	à 6 h. 46 m.	— à 5 h. 41 m.
le 2	6 h. 44 m.	— 5 h. 42 m.
le 3	6 h. 42 m.	— 5 h. 44 m.
le 4	6 h. 40 m.	— 5 h. 46 m.
le 5	6 h. 38 m.	— 5 h. 47 m.
le 6	6 h. 35 m.	— 5 h. 49 m.
le 7	6 h. 33 m.	— 5 h. 50 m.
le 8	6 h. 31 m.	— 5 h. 52 m.

10 9	6 h. 20 m.	—	5 h. 55 m.
10 10	6 h. 27 m.	—	5 h. 55 m.
10 11	6 h. 25 m.	—	5 h. 56 m.
10 12	6 h. 23 m.	—	5 h. 58 m.
10 13	6 h. 21 m.	—	6 h. 59 m.
10 14	6 h. 19 m.	—	6 h. 1 m.
10 15	6 h. 17 m.	—	6 h. 2 m.
10 16	6 h. 15 m.	—	6 h. 4 m.
10 17	6 h. 13 m.	—	6 h. 6 m.
10 18	6 h. 11 m.	—	6 h. 7 m.
10 19	6 h. 9 m.	—	6 h. 9 m.
10 20	6 h. 6 m.	—	6 h. 10 m.
10 21	6 h. 4 m.	—	6 h. 12 m.
10 22	6 h. 2 m.	—	6 h. 15 m.
10 23	5 h. 0 m.	—	6 h. 15 m.
10 24	5 h. 58 m.	—	6 h. 16 m.
10 25	5 h. 56 m.	—	6 h. 18 m.
10 26	5 h. 54 m.	—	6 h. 19 m.
10 27	5 h. 52 m.	—	6 h. 21 m.
10 28	5 h. 49 m.	—	6 h. 22 m.
10 29	5 h. 47 m.	—	6 h. 24 m.
10 30	5 h. 45 m.	—	6 h. 25 m.
10 31	5 h. 43 m.	—	6 h. 27 m.

## AVRIL.

10 1	5 h. 41 m.	—	6 h. 28 m.
10 2	5 h. 39 m.	—	6 h. 29 m.
10 3	5 h. 37 m.	—	6 h. 31 m.
10 4	5 h. 35 m.	—	6 h. 32 m.
10 5	5 h. 33 m.	—	6 h. 34 m.
10 6	5 h. 31 m.	—	6 h. 35 m.
10 7	5 h. 29 m.	—	6 h. 37 m.
10 8	5 h. 27 m.	—	6 h. 38 m.
10 9	5 h. 24 m.	—	6 h. 40 m.
10 10	5 h. 22 m.	—	6 h. 41 m.
10 11	5 h. 20 m.	—	6 h. 43 m.
10 12	5 h. 18 m.	—	6 h. 44 m.
10 13	5 h. 16 m.	—	6 h. 46 m.
10 14	5 h. 14 m.	—	6 h. 47 m.
10 15	5 h. 12 m.	—	6 h. 49 m.
10 16	5 h. 10 m.	—	6 h. 50 m.
10 17	5 h. 9 m.	—	6 h. 52 m.
10 18	5 h. 7 m.	—	6 h. 53 m.
10 19	5 h. 5 m.	—	6 h. 55 m.

LEVER.

COUCHER.

10 20	5 h. 3 m.	—	6 h. 56 m.
10 21	5 h. 1 m.	—	6 h. 58 m.
10 22	4 h. 59 m.	—	7 h. 59 m.
10 23	4 h. 57 m.	—	7 h. 0 m.
10 24	4 h. 55 m.	—	7 h. 2 m.
10 25	4 h. 53 m.	—	7 h. 3 m.
10 26	4 h. 52 m.	—	7 h. 5 m.
10 27	4 h. 50 m.	—	7 h. 6 m.
10 28	4 h. 48 m.	—	7 h. 8 m.
10 29	4 h. 46 m.	—	7 h. 9 m.
10 30	4 h. 45 m.	—	7 h. 11 m.

## MAY.

10 1	4 h. 43 m.	—	7 h. 12 m.
10 2	4 h. 41 m.	—	7 h. 14 m.
10 3	4 h. 39 m.	—	7 h. 15 m.
10 4	4 h. 38 m.	—	7 h. 16 m.
10 5	4 h. 36 m.	—	7 h. 18 m.
10 6	4 h. 34 m.	—	7 h. 19 m.
10 7	4 h. 33 m.	—	7 h. 21 m.
10 8	4 h. 31 m.	—	7 h. 22 m.
10 9	4 h. 30 m.	—	7 h. 23 m.
10 10	4 h. 28 m.	—	7 h. 25 m.
10 11	4 h. 27 m.	—	7 h. 26 m.
10 12	4 h. 25 m.	—	7 h. 28 m.
10 13	4 h. 24 m.	—	7 h. 29 m.
10 14	4 h. 22 m.	—	7 h. 30 m.
10 15	4 h. 21 m.	—	7 h. 32 m.
10 16	4 h. 20 m.	—	7 h. 33 m.
10 17	4 h. 18 m.	—	7 h. 34 m.
10 18	4 h. 17 m.	—	7 h. 35 m.
10 19	4 h. 16 m.	—	7 h. 37 m.
10 20	4 h. 15 m.	—	7 h. 38 m.
10 21	4 h. 14 m.	—	7 h. 39 m.
10 22	4 h. 13 m.	—	7 h. 41 m.
10 23	4 h. 12 m.	—	7 h. 42 m.
10 24	4 h. 10 m.	—	7 h. 43 m.
10 25	4 h. 9 m.	—	7 h. 44 m.
10 26	4 h. 8 m.	—	7 h. 45 m.
10 27	4 h. 7 m.	—	7 h. 46 m.
10 28	4 h. 7 m.	—	7 h. 46 m.
10 29	4 h. 6 m.	—	7 h. 49 m.
10 30	4 h. 5 m.	—	7 h. 50 m.
10 31	4 h. 4 m.	—	7 h. 51 m.

LEVER.

COUCHER.

## JUN.

	LEVÉE.	COCERAT.
10 1	4 h. 4 m.	8 h. 59 m.
10 2	4 h. 3 m.	7 h. 58 m.
10 3	4 h. 2 m.	7 h. 54 m.
10 4	4 h. 1 m.	7 h. 55 m.
10 5	4 h. 0 m.	7 h. 56 m.
10 6	4 h. 0 m.	7 h. 57 m.
10 7	3 h. 59 m.	7 h. 57 m.
10 8	3 h. 59 m.	7 h. 59 m.
10 9	3 h. 59 m.	8 h. 59 m.
10 10	3 h. 58 m.	8 h. 0 m.
10 11	3 h. 58 m.	8 h. 1 m.
10 12	3 h. 58 m.	8 h. 1 m.
10 13	3 h. 58 m.	8 h. 1 m.
10 14	3 h. 58 m.	8 h. 2 m.
10 15	3 h. 58 m.	8 h. 2 m.
10 16	3 h. 58 m.	8 h. 3 m.
10 17	3 h. 58 m.	8 h. 3 m.
10 18	3 h. 58 m.	8 h. 4 m.
10 19	3 h. 58 m.	8 h. 4 m.
10 20	3 h. 58 m.	8 h. 4 m.
10 21	3 h. 58 m.	8 h. 5 m.
10 22	3 h. 58 m.	8 h. 5 m.
10 23	3 h. 58 m.	8 h. 5 m.
10 24	3 h. 59 m.	8 h. 5 m.
10 25	3 h. 59 m.	8 h. 5 m.
10 26	3 h. 59 m.	8 h. 5 m.
10 27	4 h. 0 m.	8 h. 5 m.
10 28	4 h. 0 m.	8 h. 5 m.
10 29	4 h. 1 m.	8 h. 5 m.
10 30	4 h. 1 m.	8 h. 5 m.

## JUILLET.

	LEVÉE.	COCERAT.
10 1	4 h. 2 m.	8 h. 5 m.
10 2	4 h. 2 m.	8 h. 4 m.
10 3	4 h. 3 m.	8 h. 4 m.
10 4	4 h. 4 m.	8 h. 4 m.
10 5	4 h. 5 m.	8 h. 3 m.
10 6	4 h. 5 m.	8 h. 3 m.
10 7	4 h. 6 m.	8 h. 3 m.
10 8	4 h. 7 m.	8 h. 2 m.
10 9	4 h. 8 m.	8 h. 2 m.
10 10	4 h. 9 m.	8 h. 1 m.
10 11	4 h. 9 m.	8 h. 0 m.

10 12	4 h. 10 m.	7 h. 0 m.
10 13	4 h. 11 m.	7 h. 59 m.
10 14	4 h. 12 m.	7 h. 58 m.
10 15	4 h. 13 m.	7 h. 57 m.
10 16	4 h. 14 m.	7 h. 56 m.
10 17	4 h. 15 m.	7 h. 56 m.
10 18	4 h. 17 m.	7 h. 55 m.
10 19	4 h. 18 m.	7 h. 54 m.
10 20	4 h. 19 m.	7 h. 52 m.
10 21	4 h. 20 m.	7 h. 52 m.
10 22	4 h. 21 m.	7 h. 51 m.
10 23	4 h. 22 m.	7 h. 49 m.
10 24	4 h. 24 m.	7 h. 48 m.
10 25	4 h. 25 m.	7 h. 47 m.
10 26	4 h. 26 m.	7 h. 46 m.
10 27	4 h. 27 m.	7 h. 45 m.
10 28	4 h. 29 m.	7 h. 43 m.
10 29	4 h. 30 m.	7 h. 42 m.
10 30	4 h. 31 m.	7 h. 41 m.
10 31	4 h. 32 m.	7 h. 39 m.

## AOÛT.

	LEVÉE.	COCERAT.
10 1	4 h. 34 m.	7 h. 38 m.
10 2	4 h. 35 m.	7 h. 36 m.
10 3	4 h. 36 m.	7 h. 35 m.
10 4	4 h. 38 m.	7 h. 33 m.
10 5	4 h. 39 m.	7 h. 32 m.
10 6	4 h. 40 m.	7 h. 30 m.
10 7	4 h. 42 m.	7 h. 29 m.
10 8	4 h. 43 m.	7 h. 27 m.
10 9	4 h. 45 m.	7 h. 25 m.
10 10	4 h. 46 m.	7 h. 24 m.
10 11	4 h. 47 m.	7 h. 23 m.
10 12	4 h. 49 m.	7 h. 20 m.
10 13	4 h. 50 m.	7 h. 19 m.
10 14	4 h. 52 m.	7 h. 17 m.
10 15	4 h. 53 m.	7 h. 15 m.
10 16	4 h. 54 m.	7 h. 13 m.
10 17	4 h. 57 m.	7 h. 11 m.
10 18	4 h. 59 m.	7 h. 10 m.
10 19	4 h. 0 m.	7 h. 8 m.
10 20	5 h. 1 m.	7 h. 6 m.
10 21	5 h. 3 m.	7 h. 4 m.
10 22	4 h. 3 m.	7 h. 2 m.

le 23	5 h.	4 m.	—	6 h.	0 m.
le 24	5 h.	6 m.	—	6 h.	58 m.
le 25	5 h.	7 m.	—	6 h.	56 m.
le 26	5 h.	9 m.	—	6 h.	54 m.
le 27	5 h.	10 m.	—	6 h.	52 m.
le 28	5 h.	11 m.	—	6 h.	50 m.
le 29	5 h.	13 m.	—	6 h.	48 m.
le 30	5 h.	14 m.	—	6 h.	46 m.
le 31	5 h.	16 m.	—	6 h.	44 m.

## SEPTEMBRE.

LEVER.		COCHEK.		
le 1	5 h.	17 m.	— 6 h.	42 m.
le 2	5 h.	18 m.	— 6 h.	40 m.
le 3	5 h.	20 m.	— 6 h.	38 m.
le 4	5 h.	21 m.	— 6 h.	36 m.
le 5	5 h.	23 m.	— 6 h.	34 m.
le 6	5 h.	24 m.	— 6 h.	32 m.
le 7	5 h.	26 m.	— 6 h.	30 m.
le 8	5 h.	27 m.	— 6 h.	28 m.
le 9	5 h.	28 m.	— 6 h.	26 m.
le 10	5 h.	30 m.	— 6 h.	24 m.
le 11	5 h.	31 m.	— 6 h.	21 m.
le 12	5 h.	33 m.	— 6 h.	19 m.
le 13	5 h.	34 m.	— 6 h.	17 m.
le 14	5 h.	35 m.	— 6 h.	15 m.
le 15	5 h.	37 m.	— 6 h.	13 m.
le 16	5 h.	38 m.	— 6 h.	11 m.
le 17	5 h.	40 m.	— 6 h.	9 m.
le 18	5 h.	41 m.	— 6 h.	7 m.
le 19	5 h.	43 m.	— 6 h.	4 m.
le 20	5 h.	44 m.	— 6 h.	2 m.
le 21	5 h.	45 m.	— 6 h.	0 m.
le 22	5 h.	47 m.	— 5 h.	58 m.
le 23	5 h.	48 m.	— 5 h.	56 m.
le 24	5 h.	50 m.	— 5 h.	54 m.
le 25	5 h.	51 m.	— 5 h.	52 m.
le 26	5 h.	53 m.	— 5 h.	50 m.
le 27	5 h.	54 m.	— 5 h.	47 m.
le 28	5 h.	56 m.	— 5 h.	45 m.
le 29	5 h.	57 m.	— 5 h.	43 m.
le 30	5 h.	59 m.	— 5 h.	41 m.

## OCTOBRE.

LEVER.		COCHEK.		
le 1	6 h.	0 m.	— 6 h.	39 m.
le 2	6 h.	1 m.	— 5 h.	37 m.
le 3	6 h.	3 m.	— 5 h.	35 m.
le 4	6 h.	4 m.	— 5 h.	33 m.
le 5	6 h.	6 m.	— 5 h.	31 m.
le 6	6 h.	7 m.	— 5 h.	28 m.
le 7	6 h.	9 m.	— 5 h.	16 m.
le 8	6 h.	10 m.	— 5 h.	24 m.
le 9	6 h.	12 m.	— 5 h.	22 m.
le 10	6 h.	13 m.	— 5 h.	20 m.
le 11	6 h.	15 m.	— 5 h.	18 m.
le 12	6 h.	16 m.	— 5 h.	16 m.
le 13	6 h.	18 m.	— 5 h.	14 m.
le 14	6 h.	19 m.	— 5 h.	12 m.
le 15	6 h.	21 m.	— 5 h.	10 m.
le 16	6 h.	23 m.	— 5 h.	8 m.
le 17	6 h.	24 m.	— 5 h.	6 m.
le 18	6 h.	26 m.	— 5 h.	4 m.
le 19	6 h.	27 m.	— 5 h.	2 m.
le 20	6 h.	29 m.	— 5 h.	1 m.
le 21	6 h.	30 m.	— 4 h.	59 m.
le 22	6 h.	32 m.	— 4 h.	57 m.
le 23	6 h.	33 m.	— 4 h.	55 m.
le 24	6 h.	35 m.	— 4 h.	53 m.
le 25	6 h.	37 m.	— 4 h.	51 m.
le 26	6 h.	38 m.	— 4 h.	49 m.
le 27	6 h.	40 m.	— 4 h.	48 m.
le 28	6 h.	41 m.	— 4 h.	46 m.
le 29	6 h.	43 m.	— 4 h.	44 m.
le 30	6 h.	45 m.	— 4 h.	42 m.
le 31	6 h.	46 m.	— 4 h.	41 m.

## NOVEMBRE.

LEVER.		COCHEK.		
le 1	6 h.	48 m.	— 4 h.	39 m.
le 2	6 h.	49 m.	— 4 h.	37 m.
le 3	6 h.	51 m.	— 4 h.	36 m.
le 4	6 h.	53 m.	— 4 h.	34 m.
le 5	6 h.	54 m.	— 4 h.	33 m.
le 6	6 h.	56 m.	— 4 h.	31 m.
le 7	6 h.	57 m.	— 4 h.	30 m.
le 8	6 h.	59 m.	— 4 h.	28 m.
le 9	7 h.	1 m.	— 4 h.	27 m.
le 10	7 h.	2 m.	— 4 h.	25 m.

le 11	7 h. 4 m. — 4 h. 24 m.	le 5	7 h. 39 m. — 4 h. 2 m.
le 12	7 h. 5 m. — 4 h. 23 m.	le 6	7 h. 40 m. — 4 h. 2 m.
le 13	7 h. 7 m. — 4 h. 21 m.	le 7	7 h. 41 m. — 4 h. 2 m.
le 14	7 h. 9 m. — 4 h. 20 m.	le 8	7 h. 42 m. — 4 h. 1 m.
le 15	7 h. 10 m. — 4 h. 19 m.	le 9	7 h. 43 m. — 4 h. 1 m.
le 16	7 h. 12 m. — 4 h. 17 m.	le 10	7 h. 44 m. — 4 h. 1 m.
le 17	7 h. 13 m. — 4 h. 16 m.	le 11	7 h. 45 m. — 4 h. 1 m.
le 18	7 h. 15 m. — 4 h. 15 m.	le 12	7 h. 46 m. — 4 h. 1 m.
le 19	7 h. 16 m. — 4 h. 14 m.	le 13	7 h. 47 m. — 4 h. 1 m.
le 20	7 h. 18 m. — 4 h. 13 m.	le 14	7 h. 48 m. — 4 h. 1 m.
le 21	7 h. 19 m. — 4 h. 12 m.	le 15	7 h. 49 m. — 4 h. 1 m.
le 22	7 h. 21 m. — 4 h. 11 m.	le 16	7 h. 50 m. — 4 h. 2 m.
le 23	7 h. 22 m. — 4 h. 10 m.	le 17	7 h. 50 m. — 4 h. 2 m.
le 24	7 h. 24 m. — 4 h. 9 m.	le 18	7 h. 51 m. — 4 h. 2 m.
le 25	7 h. 25 m. — 4 h. 8 m.	le 19	7 h. 52 m. — 4 h. 2 m.
le 26	7 h. 27 m. — 4 h. 8 m.	le 20	7 h. 53 m. — 4 h. 3 m.
le 27	7 h. 28 m. — 4 h. 7 m.	le 21	7 h. 53 m. — 4 h. 3 m.
le 28	7 h. 30 m. — 4 h. 6 m.	le 22	7 h. 54 m. — 4 h. 4 m.
le 29	7 h. 31 m. — 4 h. 5 m.	le 23	7 h. 54 m. — 4 h. 4 m.
le 30	7 h. 32 m. — 4 h. 5 m.	le 24	7 h. 55 m. — 4 h. 5 m.

—  
DÉCEMBRE.

	LEVER.	COUCHER.			
le 1	à 7 h. 34 m.	— à 4 h. 4 m.	le 27	7 h. 56 m.	— 4 h. 7 m.
le 2	7 h. 35 m.	— 4 h. 4 m.	le 28	7 h. 56 m.	— 4 h. 8 m.
le 3	7 h. 36 m.	— 4 h. 3 m.	le 29	7 h. 56 m.	— 4 h. 9 m.
le 4	7 h. 38 m.	— 4 h. 3 m.	le 30	7 h. 56 m.	— 4 h. 9 m.
			le 31	7 h. 56 m.	— 4 h. 10 m.



## ÉCLIPSES DE 1851.

1<sup>er</sup> FÉVRIER.ÉCLIPSE ANNULAIRE DE SOLEIL, *invisible à Paris.*Commencement de l'éclipse générale, le 1<sup>er</sup>, à 3 h. 13 m. du matin. — Fin de l'éclipse générale à 8 h. 35 m.

LE 28 JUILLET 1851.

☉ ÉCLIPSE TOTALE DE SOLEIL.

Commencement de l'éclipse générale à 4 h. 24 m. du soir. — Fin de l'éclipse générale à 3 h. 1 m.

A Paris, on ne verra qu'une éclipse partielle, dont voici les principales circonstances :

Commencement de l'éclipse à 2 h. 49 m. du soir.

Plus grande phase à 3 h. 31 m. 9 s. du soir.

Fin de l'éclipse à 4 h. 29 m. 9 s. du soir.

## LUNAISONS.

## JANVIER.

N. L.	le 2 à 10 h.	53 m.	dum.
P. Q.	le 10 à 4	31	dus.
P. L.	le 17 à 4	52	dus.
D. Q.	le 24 à 8	26	dum.

## FÉVRIER.

N. L.	le 1 à 6 h.	11 m.	dum.
P. Q.	le 9 à 9	5	dum.
P. L.	le 16 à 3	38	dum.
D. Q.	le 22 à 9	48	dus.

## MARS.

N. L.	le 3 à 1 h.	24 m.	dum.
P. Q.	le 10 à 9	54	dus.
P. L.	le 17 à 1	28	dus.
D. Q.	le 24 à 1	35	dus.

## AVRIL.

N. L.	le 1 à 6 h.	42 m.	dus.
P. Q.	le 9 à 7	11	dum.
P. L.	le 15 à 10	45	dus.
D. Q.	le 23 à 7	7	dum.

## MAY.

N. L.	le 1 à 9 h.	11 m.	dum.
P. Q.	le 8 à 1	43	dus.
P. L.	le 15 à 8	14	dum.
D. Q.	le 23 à 1	14	dum.
N. L.	le 30 à 8	56	dus.

## JUIN.

P. Q.	le 6 à 6 h.	37 m.	dus.
P. L.	le 13 à 6	53	dus.
D. Q.	le 21 à 6	44	dus.
N. L.	le 29 à 6	34	dum.

## JUILLET.

P. Q.	le 5 à 11 h.	17 m.	dus.
P. L.	le 13 à 7	23	dum.
D. Q.	le 21 à 10	49	dum.
N. L.	le 28 à 2	50	dus.

## AOÛT.

P. Q.	le 4 à 5 h.	17 m.	dum.
P. L.	le 11 à 9	52	dus.
D. Q.	le 20 à 1	8	dum.
N. L.	le 26 à 10	29	dus.

## SEPTEMBRE.

P. Q.	le 2 à 2 h.	2 m.	dus.
P. L.	le 10 à 1	53	dus.
D. Q.	le 18 à 1	38	dus.
N. L.	le 25 à 6	21	dum.

## OCTOBRE.

P. Q.	le 2 à 2 h.	39 m.	dum.
P. L.	le 10 à 6	42	dum.
D. Q.	le 18 à 0	22	dum.
N. L.	le 24 à 3	19	dus.
P. Q.	le 31 à 7	27	dus.

## NOVEMBRE.

P. L.	le 8 à 11 h.	31 m.	dus.
D. Q.	le 16 à 9	31	dum.
N. L.	le 23 à 2	16	dum.
P. Q.	le 30 à 3	36	dus.

## DÉCEMBRE.

P. L.	le 8 à 3 h.	37 m.	dus.
D. Q.	le 15 à 5	35	dus.
N. L.	le 22 à 3	43	dus.
P. Q.	le 30 à 1	24	dus.

Mouvem. diurne de la longit. du nœud de la lune = 3' 10",6.



<p> <b>3</b> P. Q. 3. Variable  <b>2</b> P. L. 13. Pluie.  <b>1</b> D. Q. 21. Beau.  <b>2</b> N. L. 28. Orage.         </p>	<p> <b>3</b> P. Q. 4. Vent.  <b>2</b> P. L. 11. Vent.  <b>1</b> D. Q. 20. Beau.  <b>2</b> N. L. 26. Pluie.         </p>	<p> <b>3</b> P. Q. 2. Vent.  <b>2</b> P. L. 10. Pluie.  <b>1</b> D. Q. 18. Sec.  <b>2</b> N. L. 25. Beau.         </p>	<p> <b>3</b> P. Q. 2. Variable  <b>2</b> P. L. 10. Brouill.  <b>1</b> D. Q. 18. Pluie.  <b>2</b> N. L. 24. Neige.  <b>3</b> P. Q. 31. Gelée.         </p>	<p> <b>2</b> P. L. 8. Variable  <b>1</b> D. Q. 16. Froid.  <b>2</b> N. L. 23. Pluie.  <b>3</b> P. Q. 30. Neige.         </p>	<p> <b>2</b> P. L. 8. Variable  <b>1</b> D. Q. 15. Variable  <b>2</b> N. L. 22. Froid.  <b>3</b> P. Q. 30. Variable         </p>
<p> <b>1</b> mardi s. Rombaud  <b>2</b> merc s. Pizit, N. D.  <b>3</b> jeudi s. Anatole  <b>4</b> vendi s. Ulrich  <b>5</b> sarr. s. site Zoé  <b>6</b> Dim. s. site Angèle  <b>7</b> lund. s. site Abrieg  <b>8</b> mardi s. Procopé  <b>9</b> merc s. Ephrem  <b>10</b> jeudi s. Palicte  <b>11</b> vendi s. Julie  <b>12</b> sarr. s. Gualbert  <b>13</b> Dim. s. Eugène  <b>14</b> lund. s. <i>Père de S. C.</i>  <b>15</b> mardi s. Henri  <b>16</b> merc N. D. Carm.  <b>17</b> jeudi s. Alexis  <b>18</b> vendi s. Symph.  <b>19</b> sarr. s. Vinc. de P.  <b>20</b> Dim. s. Margus  <b>21</b> lund. s. Victor  <b>22</b> mardi s. Madelei.  <b>23</b> merc s. Apollinar.  <b>24</b> jeudi s. Loup  <b>25</b> vendi s. Jacq. le M.  <b>26</b> sarr. s. Erasme  <b>27</b> Dim. s. Pantaléon  <b>28</b> lund. s. site Anne  <b>29</b> mardi s. M. Frithé  <b>30</b> merc s. Abton  <b>31</b> jeudi s. Ignace L.         </p>	<p> <b>1</b> vendi s. P. à-liens  <b>2</b> sarr. s. Alphonse L.  <b>3</b> Dim. s. Lydie  <b>4</b> lund. s. Dominig  <b>5</b> mardi N. D. des N.  <b>6</b> merc s. Trans. N. S.  <b>7</b> lund. s. Gahlan  <b>8</b> vendi s. Cyriaque  <b>9</b> sarr. s. Spirite  <b>10</b> Dim. s. Laurent  <b>11</b> lund. s. Gery  <b>12</b> mardi s. Claire  <b>13</b> merc s. Radeq.  <b>14</b> jeudi s. site Athana.  <b>15</b> vendi ASSOMPT.  <b>16</b> sarr. s. Roch  <b>17</b> Dim. s. Margamé  <b>18</b> lund. s. site Helene  <b>19</b> mardi s. Thecla  <b>20</b> merc s. Bernard  <b>21</b> lund. s. site Jeanus  <b>22</b> vendi s. Symphor.  <b>23</b> sarr. s. site Sidone  <b>24</b> Dim. s. Barthele  <b>25</b> lund. s. Louis F.  <b>26</b> mardi s. site Rose  <b>27</b> merc s. Césaire  <b>28</b> lund. s. Augustin  <b>29</b> mardi s. Médéric  <b>30</b> merc s. Pierre  <b>31</b> jeudi s. Ovide         </p>	<p> <b>1</b> lund. s. Len s. G.  <b>2</b> mardi s. Lazare  <b>3</b> merc s. Grégoire  <b>4</b> jeudi s. site Rosalie  <b>5</b> vendi s. Berlin  <b>6</b> sarr. s. Onésiph.  <b>7</b> Dim. s. Cloud  <b>8</b> lund. N. A. N. D.  <b>9</b> mardi s. Orner  <b>10</b> merc s. site Pulchér  <b>11</b> jeudi s. Hyacinth  <b>12</b> vendi s. Raphael  <b>13</b> sarr. s. Maurille  <b>14</b> Dim. Ex. site Cr.  <b>15</b> lund. s. Nicoméd.  <b>16</b> mardi s. Cornelle  <b>17</b> merc s. <i>Tempt.</i>  <b>18</b> lund. s. Lambert  <b>19</b> vendi s. Jean Chr.  <b>20</b> sarr. s. Mathias  <b>21</b> Dim. s. Eustache  <b>22</b> lund. s. Maurice  <b>23</b> mardi s. site Thecla  <b>24</b> merc s. site Sidone  <b>25</b> lund. s. Pirmin  <b>26</b> vendi s. site Justine  <b>27</b> sarr. s. Côme s. D.  <b>28</b> Dim. s. Céran.  <b>29</b> lund. s. Michel.  <b>30</b> mardi s. Jérôme  <b>31</b> jeudi s. <i>Médiction rom.</i> 9.         </p>	<p> <b>1</b> merc s. Remi  <b>2</b> jeudi s. Anges G.  <b>3</b> vendi s. Candide  <b>4</b> sarr. s. Franç. A.  <b>5</b> Dim. s. Aure  <b>6</b> lund. s. Bruno  <b>7</b> mardi s. Serge  <b>8</b> merc s. site Brigitte  <b>9</b> jeudi s. Denis  <b>10</b> vendi s. Paulin  <b>11</b> sarr. s. Gomer  <b>12</b> Dim. s. Wilfrid  <b>13</b> lund. s. Gertraud  <b>14</b> mardi s. Caliste  <b>15</b> merc s. site Thérèse  <b>16</b> jeudi s. Gall  <b>17</b> vendi s. Gerbonn.  <b>18</b> sarr. s. Luc  <b>19</b> lund. s. Savinien  <b>20</b> mardi s. Caprais  <b>21</b> lund. s. site Ursule  <b>22</b> vendi s. Mellon  <b>23</b> sarr. s. Hilariou  <b>24</b> Dim. s. Magloire  <b>25</b> lund. s. Crépin s. C.  <b>26</b> vendi s. site Gath.  <b>27</b> sarr. s. Rustique  <b>28</b> Dim. s. Sim. s. J.  <b>29</b> lund. s. Prunenc  <b>30</b> mardi s. Patou  <b>31</b> jeudi s. Lucetin  <b>31</b> vendi s. <i>Quest. v. J.</i> </p>	<p> <b>1</b> sarr. s. Toussaint  <b>2</b> Dim. s. <i>Trepas.</i>  <b>3</b> lund. s. Marcel  <b>4</b> mardi s. Charles  <b>5</b> merc s. Zacharis  <b>6</b> jeudi s. Léonard  <b>7</b> vendi s. Florentin  <b>8</b> sarr. s. site Beliqu  <b>9</b> Dim. s. Mathurin  <b>10</b> lund. s. Dastacq.  <b>11</b> mardi s. Martin  <b>12</b> merc s. René  <b>13</b> lund. s. Bertrud  <b>14</b> vendi s. Eugène  <b>15</b> sarr. s. site Edme  <b>16</b> Dim. s. Agnan.  <b>17</b> lund. s. Ande  <b>18</b> mardi s. site Elisabeth  <b>19</b> merc s. Edmond  <b>20</b> jeudi s. Ptes. N. D.  <b>21</b> vendi s. site Cécile  <b>22</b> sarr. s. Clément  <b>23</b> Dim. s. Severin  <b>24</b> lund. s. site Cathér.  <b>25</b> mardi s. site Gen. A.  <b>26</b> vendi s. Maxime  <b>27</b> lund. s. site Gath.  <b>28</b> vendi s. site Sathne  <b>29</b> sarr. s. Saturin  <b>30</b> Dim. s. <i>Avent</i>  <b>31</b> lund. s. <i>Martyrol. P.</i> </p>	<p> <b>1</b> lund. s. Eloy  <b>2</b> mardi s. Franç. X  <b>3</b> merc s. Nitrocle  <b>4</b> jeudi s. site Barbe  <b>5</b> vendi s. Sabas  <b>6</b> sarr. s. Nicolas  <b>7</b> Dim. s. site Fare  <b>8</b> lund. CONCERT.  <b>9</b> mardi s. site Gorqon  <b>10</b> merc s. site Valere.  <b>11</b> vendi s. Daniel  <b>12</b> vendi s. Valerian.  <b>13</b> sarr. s. site Luce  <b>14</b> Dim. s. Nicaise  <b>15</b> lund. s. Mesmin  <b>16</b> mardi s. site Adelaid  <b>17</b> merc s. site Olymp.  <b>18</b> jeudi s. site Olymp.  <b>19</b> vendi s. site Marine  <b>20</b> sarr. s. Thomas  <b>21</b> Dim. s. Philigon.  <b>22</b> lund. s. Honorat  <b>23</b> mardi s. site Victoir  <b>24</b> merc s. Herm. v. J.  <b>25</b> vendi NOËL.  <b>26</b> vendi s. site Etienne  <b>27</b> sarr. s. Jean Ev.  <b>28</b> Dim. s. site Innocent  <b>29</b> lund. s. site Trophim  <b>30</b> mardi s. site Colomb  <b>31</b> merc s. site Sylvestre         </p>

# PROPHÉTIES.

## LEVER ET COUCHER DU SOLEIL

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE.

### JANVIER.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	à 7 h. 56 m.	— à 4 h. 11 m.
le 2	7 h. 56 m.	— 4 h. 12 m.
le 3	7 h. 56 m.	— 4 h. 13 m.
le 4	7 h. 56 m.	— 4 h. 15 m.
le 5	7 h. 56 m.	— 4 h. 16 m.
le 6	7 h. 56 m.	— 4 h. 17 m.
le 7	7 h. 55 m.	— 4 h. 18 m.
le 8	7 h. 55 m.	— 4 h. 19 m.
le 9	7 h. 54 m.	— 4 h. 20 m.
le 10	7 h. 54 m.	— 4 h. 22 m.
le 11	7 h. 54 m.	— 4 h. 23 m.
le 12	7 h. 53 m.	— 4 h. 24 m.
le 13	7 h. 53 m.	— 4 h. 26 m.
le 14	7 h. 52 m.	— 4 h. 27 m.
le 15	7 h. 51 m.	— 4 h. 28 m.
le 16	7 h. 51 m.	— 4 h. 30 m.
le 17	7 h. 50 m.	— 4 h. 31 m.
le 18	7 h. 49 m.	— 4 h. 33 m.
le 19	7 h. 48 m.	— 4 h. 34 m.
le 20	7 h. 47 m.	— 4 h. 36 m.
le 21	7 h. 47 m.	— 4 h. 37 m.
le 22	7 h. 46 m.	— 4 h. 39 m.
le 23	7 h. 44 m.	— 4 h. 40 m.
le 24	7 h. 43 m.	— 4 h. 42 m.
le 25	7 h. 42 m.	— 4 h. 44 m.
le 26	7 h. 41 m.	— 4 h. 45 m.
le 27	7 h. 40 m.	— 4 h. 47 m.
le 28	7 h. 39 m.	— 4 h. 48 m.
le 29	7 h. 38 m.	— 4 h. 50 m.
le 30	7 h. 36 m.	— 4 h. 52 m.
le 31	7 h. 35 m.	— 4 h. 53 m.

### FÉVRIER.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	à 7 h. 34 m.	— à 4 h. 55 m.
le 2	7 h. 32 m.	— 4 h. 57 m.

le 3	à 7 h. 31 m.	— à 4 h. 58 m.
le 4	7 h. 29 m.	— 5 h. 0 m.
le 5	7 h. 28 m.	— 5 h. 2 m.
le 6	7 h. 26 m.	— 5 h. 3 m.
le 7	7 h. 25 m.	— 5 h. 5 m.
le 8	7 h. 23 m.	— 5 h. 6 m.
le 9	7 h. 22 m.	— 5 h. 8 m.
le 10	7 h. 20 m.	— 5 h. 10 m.
le 11	7 h. 19 m.	— 5 h. 11 m.
le 12	7 h. 17 m.	— 5 h. 13 m.
le 13	7 h. 15 m.	— 5 h. 15 m.
le 14	7 h. 14 m.	— 5 h. 16 m.
le 15	7 h. 12 m.	— 5 h. 18 m.
le 16	7 h. 10 m.	— 5 h. 20 m.
le 17	7 h. 8 m.	— 5 h. 21 m.
le 18	7 h. 7 m.	— 5 h. 23 m.
le 19	7 h. 5 m.	— 5 h. 25 m.
le 20	7 h. 3 m.	— 5 h. 26 m.
le 21	7 h. 1 m.	— 5 h. 28 m.
le 22	6 h. 59 m.	— 5 h. 30 m.
le 23	6 h. 57 m.	— 5 h. 31 m.
le 24	6 h. 55 m.	— 5 h. 33 m.
le 25	6 h. 53 m.	— 5 h. 34 m.
le 26	6 h. 52 m.	— 5 h. 36 m.
le 27	6 h. 50 m.	— 5 h. 38 m.
le 28	6 h. 48 m.	— 5 h. 39 m.

### MARS.

	LEVER.	COUCHER.
le 1	à 6 h. 46 m.	— à 5 h. 41 m.
le 2	6 h. 44 m.	— 5 h. 42 m.
le 3	6 h. 42 m.	— 5 h. 44 m.
le 4	6 h. 40 m.	— 5 h. 46 m.
le 5	6 h. 38 m.	— 5 h. 47 m.
le 6	6 h. 35 m.	— 5 h. 49 m.
le 7	6 h. 33 m.	— 5 h. 50 m.
le 8	6 h. 31 m.	— 5 h. 52 m.

le 9	6 h. 20 m.	—	5 h. 53 m.	le 20	5 h. 3 m.	—	6 h. 56 m.
le 10	6 h. 27 m.	—	5 h. 55 m.	le 21	5 h. 1 m.	—	6 h. 58 m.
le 11	6 h. 25 m.	—	5 h. 56 m.	le 22	4 h. 59 m.	—	7 h. 59 m.
le 12	6 h. 23 m.	—	5 h. 58 m.	le 23	4 h. 57 m.	—	7 h. 0 m.
le 13	6 h. 21 m.	—	6 h. 59 m.	le 24	4 h. 55 m.	—	7 h. 2 m.
le 14	6 h. 19 m.	—	6 h. 1 m.	le 25	4 h. 53 m.	—	7 h. 3 m.
le 15	6 h. 17 m.	—	6 h. 2 m.	le 26	4 h. 52 m.	—	7 h. 5 m.
le 16	6 h. 15 m.	—	6 h. 4 m.	le 27	4 h. 50 m.	—	7 h. 6 m.
le 17	6 h. 13 m.	—	6 h. 6 m.	le 28	4 h. 48 m.	—	7 h. 8 m.
le 18	6 h. 11 m.	—	6 h. 7 m.	le 29	4 h. 46 m.	—	7 h. 9 m.
le 19	6 h. 9 m.	—	6 h. 9 m.	le 30	4 h. 45 m.	—	7 h. 11 m.
le 20	6 h. 6 m.	—	6 h. 10 m.				
le 21	6 h. 4 m.	—	6 h. 12 m.				
le 22	6 h. 2 m.	—	6 h. 13 m.				
le 23	5 h. 0 m.	—	6 h. 15 m.				
le 24	5 h. 58 m.	—	6 h. 16 m.				
le 25	5 h. 56 m.	—	6 h. 18 m.				
le 26	5 h. 54 m.	—	6 h. 19 m.				
le 27	5 h. 52 m.	—	6 h. 21 m.				
le 28	5 h. 49 m.	—	6 h. 22 m.				
le 29	5 h. 47 m.	—	6 h. 24 m.				
le 30	5 h. 45 m.	—	6 h. 25 m.				
le 31	5 h. 43 m.	—	6 h. 27 m.				

## AVRIL.

	LEVER.		COUCHER.		LEVER.		COUCHER.
le 1	5 h. 41 m.	—	6 h. 28 m.	le 13	4 h. 24 m.	—	7 h. 29 m.
le 2	5 h. 39 m.	—	6 h. 29 m.	le 14	4 h. 22 m.	—	7 h. 30 m.
le 3	5 h. 37 m.	—	6 h. 31 m.	le 15	4 h. 21 m.	—	7 h. 32 m.
le 4	5 h. 35 m.	—	6 h. 32 m.	le 16	4 h. 20 m.	—	7 h. 33 m.
le 5	5 h. 33 m.	—	6 h. 34 m.	le 17	4 h. 18 m.	—	7 h. 34 m.
le 6	5 h. 31 m.	—	6 h. 35 m.	le 18	4 h. 17 m.	—	7 h. 36 m.
le 7	5 h. 29 m.	—	6 h. 37 m.	le 19	4 h. 16 m.	—	7 h. 37 m.
le 8	5 h. 27 m.	—	6 h. 38 m.	le 20	4 h. 15 m.	—	7 h. 38 m.
le 9	5 h. 24 m.	—	6 h. 40 m.	le 21	4 h. 14 m.	—	7 h. 39 m.
le 10	5 h. 22 m.	—	6 h. 41 m.	le 22	4 h. 13 m.	—	7 h. 41 m.
le 11	5 h. 20 m.	—	6 h. 43 m.	le 23	4 h. 12 m.	—	7 h. 42 m.
le 12	5 h. 18 m.	—	6 h. 44 m.	le 24	4 h. 10 m.	—	7 h. 43 m.
le 13	5 h. 16 m.	—	6 h. 46 m.	le 25	4 h. 9 m.	—	7 h. 44 m.
le 14	5 h. 14 m.	—	6 h. 47 m.	le 26	4 h. 8 m.	—	7 h. 45 m.
le 15	5 h. 12 m.	—	6 h. 49 m.	le 27	4 h. 7 m.	—	7 h. 46 m.
le 16	5 h. 10 m.	—	6 h. 50 m.	le 28	4 h. 7 m.	—	7 h. 48 m.
le 17	5 h. 9 m.	—	6 h. 52 m.	le 29	4 h. 6 m.	—	7 h. 49 m.
le 18	5 h. 7 m.	—	6 h. 53 m.	le 30	4 h. 5 m.	—	7 h. 50 m.
le 19	5 h. 5 m.	—	6 h. 55 m.	le 31	4 h. 4 m.	—	7 h. 51 m.

## MAY.

	LEVER.		COUCHER.
le 1	4 h. 43 m.	—	7 h. 12 m.
le 2	4 h. 41 m.	—	7 h. 14 m.
le 3	4 h. 39 m.	—	7 h. 15 m.
le 4	4 h. 38 m.	—	7 h. 16 m.
le 5	4 h. 36 m.	—	7 h. 18 m.
le 6	4 h. 34 m.	—	7 h. 19 m.
le 7	4 h. 33 m.	—	7 h. 21 m.
le 8	4 h. 31 m.	—	7 h. 22 m.
le 9	4 h. 30 m.	—	7 h. 23 m.
le 10	4 h. 28 m.	—	7 h. 25 m.
le 11	4 h. 27 m.	—	7 h. 26 m.
le 12	4 h. 25 m.	—	7 h. 28 m.
le 13	4 h. 24 m.	—	7 h. 29 m.
le 14	4 h. 22 m.	—	7 h. 30 m.
le 15	4 h. 21 m.	—	7 h. 32 m.
le 16	4 h. 20 m.	—	7 h. 33 m.
le 17	4 h. 18 m.	—	7 h. 34 m.
le 18	4 h. 17 m.	—	7 h. 36 m.
le 19	4 h. 16 m.	—	7 h. 37 m.
le 20	4 h. 15 m.	—	7 h. 38 m.
le 21	4 h. 14 m.	—	7 h. 39 m.
le 22	4 h. 13 m.	—	7 h. 41 m.
le 23	4 h. 12 m.	—	7 h. 42 m.
le 24	4 h. 10 m.	—	7 h. 43 m.
le 25	4 h. 9 m.	—	7 h. 44 m.
le 26	4 h. 8 m.	—	7 h. 45 m.
le 27	4 h. 7 m.	—	7 h. 46 m.
le 28	4 h. 7 m.	—	7 h. 48 m.
le 29	4 h. 6 m.	—	7 h. 49 m.
le 30	4 h. 5 m.	—	7 h. 50 m.
le 31	4 h. 4 m.	—	7 h. 51 m.

## JUN.

	LEVÉR.	COCERER.
le 1	3 h. 4 m.	8 h. 52 m.
le 2	4 h. 3 m.	7 h. 53 m.
le 3	4 h. 2 m.	7 h. 54 m.
le 4	4 h. 1 m.	7 h. 55 m.
le 5	4 h. 0 m.	7 h. 56 m.
le 6	4 h. 0 m.	7 h. 57 c.
le 7	3 h. 59 m.	7 h. 58 m.
le 8	3 h. 59 m.	7 h. 59 m.
le 9	3 h. 59 m.	8 h. 59 m.
le 10	3 h. 58 m.	8 h. 59 m.
le 11	3 h. 58 m.	8 h. 59 m.
le 12	3 h. 58 m.	8 h. 59 m.
le 13	3 h. 58 m.	8 h. 59 m.
le 14	3 h. 58 m.	8 h. 59 m.
le 15	3 h. 58 m.	8 h. 59 m.
le 16	3 h. 58 m.	8 h. 59 m.
le 17	3 h. 58 m.	8 h. 59 m.
le 18	3 h. 58 m.	8 h. 59 m.
le 19	3 h. 58 m.	8 h. 59 m.
le 20	3 h. 58 m.	8 h. 59 m.
le 21	3 h. 58 m.	8 h. 59 m.
le 22	3 h. 58 m.	8 h. 59 m.
le 23	3 h. 58 m.	8 h. 59 m.
le 24	3 h. 59 m.	8 h. 59 m.
le 25	3 h. 59 m.	8 h. 59 m.
le 26	3 h. 59 m.	8 h. 59 m.
le 27	4 h. 0 m.	8 h. 59 m.
le 28	4 h. 0 m.	8 h. 59 m.
le 29	4 h. 1 m.	8 h. 59 m.
le 30	4 h. 1 m.	8 h. 59 m.

## JUILLET.

	LEVÉR.	COCERER.
le 1	3 h. 4 m.	8 h. 52 m.
le 2	4 h. 3 m.	8 h. 53 m.
le 3	4 h. 3 m.	8 h. 54 m.
le 4	4 h. 4 m.	8 h. 55 m.
le 5	4 h. 4 m.	8 h. 56 m.
le 6	4 h. 5 m.	8 h. 57 m.
le 7	4 h. 6 m.	8 h. 58 m.
le 8	4 h. 7 m.	8 h. 59 m.
le 9	4 h. 8 m.	8 h. 59 m.
le 10	4 h. 9 m.	8 h. 59 m.
le 11	4 h. 9 m.	8 h. 59 m.

le 12	4 h. 10 m.	7 h. 0 m.
le 13	4 h. 11 m.	7 h. 59 m.
le 14	4 h. 12 m.	7 h. 58 m.
le 15	4 h. 13 m.	7 h. 57 m.
le 16	4 h. 14 m.	7 h. 56 m.
le 17	4 h. 15 m.	7 h. 55 m.
le 18	4 h. 17 m.	7 h. 55 m.
le 19	4 h. 18 m.	7 h. 54 m.
le 20	4 h. 19 m.	7 h. 53 m.
le 21	4 h. 20 m.	7 h. 52 m.
le 22	4 h. 21 m.	7 h. 51 m.
le 23	4 h. 22 m.	7 h. 49 m.
le 24	4 h. 24 m.	7 h. 48 m.
le 25	4 h. 25 m.	7 h. 47 m.
le 26	4 h. 26 m.	7 h. 46 m.
le 27	4 h. 27 m.	7 h. 45 m.
le 28	4 h. 29 m.	7 h. 43 m.
le 29	4 h. 30 m.	7 h. 42 m.
le 30	4 h. 31 m.	7 h. 41 m.
le 31	4 h. 32 m.	7 h. 39 m.

## AOÛT.

	LEVÉR.	COCERER.
le 1	3 h. 34 m.	7 h. 38 m.
le 2	4 h. 35 m.	7 h. 36 m.
le 3	4 h. 36 m.	7 h. 35 m.
le 4	4 h. 38 m.	7 h. 33 m.
le 5	4 h. 39 m.	7 h. 32 m.
le 6	4 h. 40 m.	7 h. 30 m.
le 7	4 h. 42 m.	7 h. 29 m.
le 8	4 h. 45 m.	7 h. 27 m.
le 9	4 h. 45 m.	7 h. 25 m.
le 10	4 h. 46 m.	7 h. 24 m.
le 11	4 h. 47 m.	7 h. 23 m.
le 12	4 h. 49 m.	7 h. 20 m.
le 13	4 h. 50 m.	7 h. 19 m.
le 14	4 h. 52 m.	7 h. 17 m.
le 15	4 h. 53 m.	7 h. 15 m.
le 16	4 h. 54 m.	7 h. 13 m.
le 17	4 h. 57 m.	7 h. 11 m.
le 18	4 h. 59 m.	7 h. 10 m.
le 19	4 h. 0 m.	7 h. 8 m.
le 20	5 h. 1 m.	7 h. 6 m.
le 21	5 h. 3 m.	7 h. 4 m.
le 22	4 h. 3 m.	7 h. 2 m.

## OCTOBRE.

	LAYER.	COUCHER.
le 23	5 h. 4 m.	6 h. 0 m.
le 24	5 h. 6 m.	6 h. 58 m.
le 25	5 h. 7 m.	6 h. 56 m.
le 26	5 h. 9 m.	6 h. 54 m.
le 27	5 h. 10 m.	6 h. 52 m.
le 28	5 h. 11 m.	6 h. 50 m.
le 29	5 h. 13 m.	6 h. 48 m.
le 30	5 h. 14 m.	6 h. 46 m.
le 31	5 h. 16 m.	6 h. 44 m.

## SEPTEMBRE.

	LAYER.	COUCHER.
le 1	5 h. 17 m.	6 h. 42 m.
le 2	5 h. 18 m.	6 h. 40 m.
le 3	5 h. 20 m.	6 h. 38 m.
le 4	5 h. 21 m.	6 h. 36 m.
le 5	5 h. 23 m.	6 h. 34 m.
le 6	5 h. 24 m.	6 h. 32 m.
le 7	5 h. 26 m.	6 h. 30 m.
le 8	5 h. 27 m.	6 h. 28 m.
le 9	5 h. 28 m.	6 h. 26 m.
le 10	5 h. 30 m.	6 h. 24 m.
le 11	5 h. 31 m.	6 h. 21 m.
le 12	5 h. 33 m.	6 h. 19 m.
le 13	5 h. 34 m.	6 h. 17 m.
le 14	5 h. 35 m.	6 h. 15 m.
le 15	5 h. 37 m.	6 h. 13 m.
le 16	5 h. 38 m.	6 h. 11 m.
le 17	5 h. 40 m.	6 h. 9 m.
le 18	5 h. 41 m.	6 h. 7 m.
le 19	5 h. 43 m.	6 h. 4 m.
le 20	5 h. 44 m.	6 h. 2 m.
le 21	5 h. 45 m.	6 h. 0 m.
le 22	5 h. 47 m.	5 h. 58 m.
le 23	5 h. 48 m.	5 h. 56 m.
le 24	5 h. 50 m.	5 h. 54 m.
le 25	5 h. 51 m.	5 h. 52 m.
le 26	5 h. 53 m.	5 h. 50 m.
le 27	5 h. 54 m.	5 h. 47 m.
le 28	5 h. 56 m.	5 h. 45 m.
le 29	5 h. 57 m.	5 h. 43 m.
le 30	5 h. 59 m.	5 h. 41 m.

## OCTOBRE.

	LAYER.	COUCHER.
le 1	6 h. 0 m.	6 h. 39 m.
le 2	6 h. 1 m.	6 h. 37 m.
le 3	6 h. 3 m.	6 h. 35 m.
le 4	6 h. 4 m.	6 h. 33 m.
le 5	6 h. 6 m.	6 h. 31 m.
le 6	6 h. 7 m.	6 h. 28 m.
le 7	6 h. 9 m.	6 h. 26 m.
le 8	6 h. 10 m.	6 h. 24 m.
le 9	6 h. 12 m.	6 h. 22 m.
le 10	6 h. 13 m.	6 h. 20 m.
le 11	6 h. 15 m.	6 h. 18 m.
le 12	6 h. 16 m.	6 h. 16 m.
le 13	6 h. 18 m.	6 h. 14 m.
le 14	6 h. 19 m.	6 h. 12 m.
le 15	6 h. 21 m.	6 h. 10 m.
le 16	6 h. 23 m.	6 h. 8 m.
le 17	6 h. 24 m.	6 h. 6 m.
le 18	6 h. 26 m.	6 h. 4 m.
le 19	6 h. 27 m.	6 h. 2 m.
le 20	6 h. 29 m.	6 h. 1 m.
le 21	6 h. 30 m.	6 h. 59 m.
le 22	6 h. 32 m.	6 h. 57 m.
le 23	6 h. 33 m.	6 h. 55 m.
le 24	6 h. 35 m.	6 h. 53 m.
le 25	6 h. 37 m.	6 h. 51 m.
le 26	6 h. 38 m.	6 h. 49 m.
le 27	6 h. 40 m.	6 h. 48 m.
le 28	6 h. 41 m.	6 h. 46 m.
le 29	6 h. 43 m.	6 h. 44 m.
le 30	6 h. 45 m.	6 h. 42 m.
le 31	6 h. 46 m.	6 h. 41 m.

## NOVEMBRE.

	LAYER.	COUCHER.
le 1	6 h. 48 m.	6 h. 39 m.
le 2	6 h. 49 m.	6 h. 37 m.
le 3	6 h. 51 m.	6 h. 36 m.
le 4	6 h. 53 m.	6 h. 34 m.
le 5	6 h. 54 m.	6 h. 33 m.
le 6	6 h. 56 m.	6 h. 31 m.
le 7	6 h. 57 m.	6 h. 30 m.
le 8	6 h. 59 m.	6 h. 28 m.
le 9	7 h. 1 m.	6 h. 27 m.
le 10	7 h. 2 m.	6 h. 25 m.

le 11	7 h. 4 m. — 4 h. 24 m.	le 5	7 h. 39 m. — 4 h. 2 m.
le 12	7 h. 5 m. — 4 h. 23 m.	le 6	7 h. 40 m. — 4 h. 2 m.
le 13	7 h. 7 m. — 4 h. 21 m.	le 7	7 h. 41 m. — 4 h. 2 m.
le 14	7 h. 9 m. — 4 h. 20 m.	le 8	7 h. 42 m. — 4 h. 1 m.
le 15	7 h. 10 m. — 4 h. 19 m.	le 9	7 h. 43 m. — 4 h. 1 m.
le 16	7 h. 12 m. — 4 h. 17 m.	le 10	7 h. 44 m. — 4 h. 1 m.
le 17	7 h. 13 m. — 4 h. 16 m.	le 11	7 h. 45 m. — 4 h. 1 m.
le 18	7 h. 15 m. — 4 h. 15 m.	le 12	7 h. 46 m. — 4 h. 1 m.
le 19	7 h. 16 m. — 4 h. 14 m.	le 13	7 h. 47 m. — 4 h. 1 m.
le 20	7 h. 18 m. — 4 h. 13 m.	le 14	7 h. 48 m. — 4 h. 1 m.
le 21	7 h. 19 m. — 4 h. 12 m.	le 15	7 h. 49 m. — 4 h. 1 m.
le 22	7 h. 21 m. — 4 h. 11 m.	le 16	7 h. 50 m. — 4 h. 2 m.
le 23	7 h. 22 m. — 4 h. 10 m.	le 17	7 h. 50 m. — 4 h. 2 m.
le 24	7 h. 24 m. — 4 h. 9 m.	le 18	7 h. 51 m. — 4 h. 2 m.
le 25	7 h. 25 m. — 4 h. 8 m.	le 19	7 h. 52 m. — 4 h. 2 m.
le 26	7 h. 27 m. — 4 h. 8 m.	le 20	7 h. 53 m. — 4 h. 3 m.
le 27	7 h. 28 m. — 4 h. 7 m.	le 21	7 h. 53 m. — 4 h. 3 m.
le 28	7 h. 30 m. — 4 h. 6 m.	le 22	7 h. 54 m. — 4 h. 4 m.
le 29	7 h. 31 m. — 4 h. 5 m.	le 23	7 h. 54 m. — 4 h. 4 m.
le 30	7 h. 32 m. — 4 h. 5 m.	le 24	7 h. 55 m. — 4 h. 5 m.

—  
DÉCEMBRE.

	LEVER.	COCHEUR.			
le 1 à	7 h. 34 m.	—	4 h. 4 m.	le 28	7 h. 56 m. — 4 h. 8 m.
le 2	7 h. 35 m.	—	4 h. 4 m.	le 29	7 h. 56 m. — 4 h. 9 m.
le 3	7 h. 36 m.	—	4 h. 3 m.	le 30	7 h. 56 m. — 4 h. 9 m.
le 4	7 h. 38 m.	—	4 h. 3 m.	le 31	7 h. 56 m. — 4 h. 10 m.



## ÉCLIPSES DE 1851.

1<sup>er</sup> FÉVRIER.ÉCLIPSE ANNULAIRE DE SOLEIL, *invisible à Paris.*Commencement de l'éclipse générale, le 1<sup>er</sup>, à 3 h. 13 m. du matin. — Fin de l'éclipse générale à 8 h. 53 m.

LE 28 JUILLET 1851.

☉ ÉCLIPSE TOTALE DE SOLEIL.

Commencement de l'éclipse générale à 1 h. 24 m. du soir. — Fin de l'éclipse générale à 3 h. 1 m.

A Paris, on ne verra qu'une éclipse partielle, dont voici les principales circonstances :

Commencement de l'éclipse à 2 h. 49 m. du soir.

Plus grande phase à 3 h. 51 m. 9 s. du soir.

Fin de l'éclipse à 4 h. 29 m. 9 s. du soir.

## LUNAISSONS.

## JANVIER.

N. L.	le 2 à 10 h.	53 m.	dum.
P. Q.	le 10 à 4	31	dus.
P. L.	le 17 à 4	52	dus.
D. Q.	le 24 à 8	26	dum.

## FÉVRIER.

N. L.	le 1 à 6 h.	11 m.	dum.
P. Q.	le 9 à 9	5	dum.
P. L.	le 16 à 3	38	dum.
D. Q.	le 22 à 9	48	dus.

## MARS.

N. L.	le 3 à 1 h.	24 m.	dum.
P. Q.	le 10 à 9	54	dus.
P. L.	le 17 à 1	28	dus.
D. Q.	le 24 à 1	35	dus.

## AVRIL.

N. L.	le 1 à 6 h.	42 m.	dus.
P. Q.	le 9 à 7	11	dum.
P. L.	le 15 à 10	45	dus.
D. Q.	le 23 à 7	7	dum.

## MAY.

N. L.	le 1 à 9 h.	11 m.	dum.
P. Q.	le 8 à 1	43	dus.
P. L.	le 15 à 8	14	dum.
D. Q.	le 23 à 1	14	dum.
N. L.	le 30 à 8	56	dus.

## JUIN.

P. Q.	le 6 à 6 h.	37 m.	dus.
P. L.	le 13 à 6	53	dus.
D. Q.	le 21 à 6	44	dus.
N. L.	le 29 à 6	34	dum.

## JUILLET.

P. Q.	le 5 à 11 h.	17 m.	dus.
P. L.	le 13 à 7	23	dum.
D. Q.	le 21 à 10	49	dum.
N. L.	le 28 à 2	50	dus.

## AOÛT.

P. Q.	le 4 à 5 h.	17 m.	dum.
P. L.	le 11 à 9	52	dus.
D. Q.	le 20 à 1	8	dum.
N. L.	le 26 à 10	29	dus.

## SEPTEMBRE.

P. Q.	le 2 à 2 h.	2 m.	dus.
P. L.	le 10 à 1	53	dus.
D. Q.	le 18 à 1	38	dus.
N. L.	le 25 à 6	21	dum.

## OCTOBRE.

P. Q.	le 2 à 2 h.	39 m.	dum.
P. L.	le 10 à 6	42	dum.
D. Q.	le 18 à 0	22	dum.
N. L.	le 24 à 3	19	dus.
P. Q.	le 31 à 7	27	dus.

## NOVEMBRE.

P. L.	le 8 à 11 h.	31 m.	dus.
D. Q.	le 16 à 9	31	dum.
N. L.	le 23 à 2	16	dum.
P. Q.	le 30 à 3	36	dus.

## DÉCEMBRE.

P. L.	le 8 à 3 h.	37 m.	dus.
D. Q.	le 15 à 5	35	dus.
N. L.	le 22 à 3	43	dus.
P. Q.	le 30 à 1	24	dus.

Mouvem. diurne de la longit. du nœud de la lune = 3' 10",6.

## MARÉES DE 1851.

Les marées, dont la cause a été longtemps cherchée par les savants, sont produites par l'attraction que le soleil et la lune exercent sur les eaux de la mer. Les marées composées, qui se combinent ensemble, sont la somme des marées partielles qui coïncident. Elles sont très-grandes vers les syzygies ou nouvelles et pleines lunes, mais toutes ne sont pas égales; parce que les marées partielles qui concourent à leur production varient avec les déclinaisons du soleil et de la lune, et les distances de ces astres à la terre : elles sont d'autant plus considérables que la lune et le soleil sont plus rapprochés de la terre et du plan de l'équateur. Le tableau ci-dessous renferme les hauteurs des grandes marées pour 1851. M. Largeteau les a calculées par la formule que le marquis de Laplace a donnée dans sa *Mécanique céleste*, t. II, p. 289; on a pour l'unité de hauteur la moitié de la hauteur moyenne de la *marée totale*, qui arrive un jour ou deux après la syzygie, quand le soleil et la lune, au moment de la syzygie, sont dans l'équateur et dans leurs moyennes distances à la terre.

Jours et heures de la syzygie.		Haut. de la marée.	Jours et heures de la syzygie.		Haut. de la marée.
Janv.	N. L. le 2 à 10 h. 53 m. mat.	0,79.	Juill.	P. L. le 15 à 7 h. 25 m. mat.	0,78.
	P. L. le 17 à 4 h. 52 m. soir.	1,02.		N. L. le 28 à 2 h. 50 m. soir.	0,90.
Févr.	N. L. le 1 à 6 h. 11 m. mat.	0,80.	Août.	P. L. le 11 à 9 h. 52 m. soir.	0,80.
	P. L. le 16 à 3 h. 38 m. mat.	1,11.		N. L. le 26 à 10 h. 29 m. soir.	1,19.
Mars	N. L. le 3 à 1 h. 24 m. mat.	0,85.	Sept.	P. L. le 1 à 1 h. 53 m. soir.	0,83.
	P. L. le 17 à 1 h. 28 m. soir.	1,14.		N. L. le 25 à 6 h. 21 m. mat.	1,14.
Avril	N. L. le 1 à 6 h. 42 m. soir.	0,89.	Oct.	P. L. le 10 à 6 h. 42 m. mat.	0,88.
	P. L. le 15 à 10 h. 54 m. soir.	1,08.		N. L. le 24 à 3 h. 19 m. soir.	1,11.
Mai.	N. L. le 1 à 9 h. 11 m. mat.	0,90.	Nov.	P. L. le 8 à 11 h. 31 m. soir.	0,87.
	P. L. le 15 à 8 h. 14 m. mat.	0,96.		N. L. le 23 à 2 h. 16 m. mat.	0,98.
Juin.	N. L. le 30 à 8 h. 56 m. soir.	0,89.	Déc.	P. L. le 8 à 3 h. 37 m. soir.	0,86.
	P. L. le 13 à 6 h. 53 m. soir.	0,83.		N. L. le 22 à 3 h. 43 m. soir.	0,87.
	N. L. le 29 à 6 h. 34 m. mat.	0,91.			

On a remarqué que dans nos ports les plus grandes marées suivent d'un jour et demi la nouvelle et la pleine lune. Ainsi l'on aura l'époque où elles arrivent en ajoutant un jour et demi à la date des syzygies. On voit par ce tableau que pendant l'année 1851 les positions de la lune et du soleil, par rapport à la terre et au plan de l'équateur, seront telles vers les syzygies que les plus fortes

marées seront celles des 19 janvier, 17 février, 19 mars, 17 avril, 28 août, 26 septembre et 26 octobre. Ces marées, celles surtout du 19 mars et du 26 septembre, pourraient occasionner des désastres si elles étaient favorisées par les vents.

Voici l'unité de hauteur pour quelques ports :

Port de Brest. . . . .	3 m. 21	Port de Saint-Malo. . .	5 m. 98
Lorient. . . . .	2 24	Audierne. . . . .	2 00
Cherbourg. . . . .	2 70	Croisic. . . . .	2 68
Granville. . . . .	6 35	Dieppe. . . . .	4 40

L'unité de hauteur à Brest est connue avec une grande exactitude. Dans une suite d'observations faites pendant 16 ans, depuis 1806 jusqu'en 1823, on a choisi les hautes et basses mers équinoxiales comme étant à peu près indépendantes des déclinaisons du soleil et de la lune. La moyenne de 384 de ces observations a donné 6 m. 413 pour la différence entre les hautes et basses marées ; la moitié de ce nombre ou 3 m. 21 est ce qu'on appelle l'unité de hauteur.

Si l'on veut connaître la hauteur d'une grande marée dans un port, il faudra multiplier la hauteur de la marée prise dans le tableau précédent par l'unité de hauteur qui convient à ce port.

*Exemple.* Quelle sera à Brest la hauteur de la marée qui arrivera le 26 septembre 1831, un jour et demi après la syzygie du 25? Multipliez 5 m. 21, unité de hauteur à Brest, par le facteur 1, 13 de la table, vous aurez 5 m. 69 pour la hauteur de la mer au-dessus du niveau moyen qui aurait lieu si l'action du soleil et de la lune venait à cesser.



## SIGNES DU ZODIAQUE.

		Degrés.
1	♈ <i>Aries</i> , le Bélier. Mars . . . . .	0
2	♉ <i>Taurus</i> , le Taureau. Avril . . . . .	30
3	♊ <i>Gemini</i> , les Gémeaux. Mai . . . . .	60
4	♋ <i>Cancer</i> , l'Écrevisse. Juin . . . . .	90
5	♌ <i>Leo</i> , le Lion. Juillet . . . . .	120
6	♍ <i>Virgo</i> , la Vierge. Août . . . . .	150
7	♎ <i>Libra</i> , la Balance. Septembre . . . . .	180
8	♏ <i>Scorpius</i> , le Scorpion. Octobre . . . . .	210
9	♐ <i>Sagittarius</i> , le Sagittaire. Novembre. . . . .	240
10	♑ <i>Capricornus</i> , le Capricorne. Décembre. . . . .	270
11	♒ <i>Aquarius</i> , le Verseau. Janvier . . . . .	300
12	♓ <i>Pisces</i> , les Poissons. Février . . . . .	330

☉ *Sol*, le Soleil.



## SIGNES DES PLANETES.

☿ Mercure.	♃ Junon.
♀ Vénus.	♁ Vesta.
♁ Terre.	♃ Jupiter.
♂ Mars.	♄ Saturne.
♁ Cérès.	♅ Uranus.
♁ Pallas.	♁ Lune.

# PROPHÉTIES.

## LES MÉTÉORES DE 1850.

Le 6 juin 1850, à neuf heures et demie du soir, deux météores se sont montrés au-dessus de Paris. Tous deux venaient du nord-est et avaient la forme de globes de feu. Après avoir décrit une ellipse très-allongée, en laissant derrière eux une longue trace lumineuse, ils se sont éteints sans bruit au bout d'environ vingt secondes. Leur lumière vive et éclatante avait des reflets d'un jaune verdâtre, comme ceux d'un feu coloré par un acide métallique.

Des phénomènes analogues ont été observés en même temps au Havre, à Lille, à Chartres, à Beauvais, à Amiens, à Rouen, enfin dans toutes les villes à l'ouest,



au nord et à l'est, dans un rayon de 160 à 200 kilomé-

tres. Le globe de feu qu'on a remarqué à Rouen ne semblait pas plus éloigné de terre qu'une bombe lancée par un artificier; il répandait des clartés pareilles à celles de l'aurore, et son cercle s'étendait de l'est à l'ouest. Presque immédiatement après son apparition, il laissa tomber comme une larme une boule de matière ignée; de cette boule s'en détacha une seconde, qui donna naissance à une troisième; une dernière boule, engendrée par celle-ci, s'éteignit sans éclat; mais on entendit, une demi-minute après, les roulements d'un tonnerre lointain.

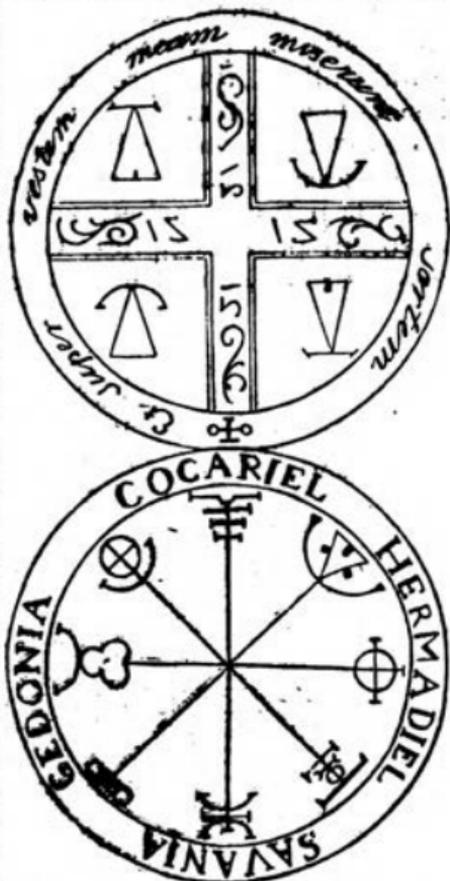
On présume que, dans ces mêmes localités, les météores auront été accompagnés de la chute de bolidés ou aéroolithes, dont on n'a cependant point découvert de traces. A Tonnerre on a cru ressentir quelques secousses de tremblement de terre, pendant qu'une détonation terrible rétentissait dans le ciel pur. Une semblable détonation s'est fait entendre à Dijon, et l'on a cru un moment à l'explosion d'une poudrière ou d'une mine; mais des exprès détachés dans toutes les directions ont rapporté bientôt la nouvelle qu'il n'était survenu aucun accident de ce genre. On a vu également des feux briller dans l'air, on a également entendu des bruits atmosphériques dans les villes d'Auxerre, Troyes, Dôle et Châlons-sur-Saône.

Courtrai et Saintes sont les deux points extrêmes où ces phénomènes se sont fait remarquer. Une foule d'observateurs en ont fait l'objet de communications qu'ils ont adressées à l'Académie des sciences, mais qui malheureusement sont fort incomplètes. Au reste, on sait depuis longtemps à quoi s'en tenir sur les *bolidés* ou *astéroïdes*. Ce sont des globes errants dans l'espace avec une vitesse prodigieuse, et dont les éléments sont à peu près ceux de la terre. Ils se composent de silicium de fer, de carbone, et autres matières en combustion. Lorsqu'ils éclatent dans l'air par l'effet des gaz qu'ils contiennent, ils tombent parfois sur notre sol en masses compactes, qu'on nomme *météorites*, *cérannites*, ou aéroolithes.

On a cherché depuis un temps immémorial à tirer des présages de ces étranges apparitions ignées dont la science n'avait pas encore expliqué la cause. On se rappelle la magnifique description laissée par Virgile de celles qui pré-

cédèrent la mort de César. Au moyen âge, tous les écrivains étaient préoccupés des météores, qu'ils décrivaient comme des épées flamboyantes ou des dragons enflammés. Les Chroniques du moine de Saint-Gall, de Geoffroy du Viegois, de Hugues de Flavigny, de Pierre de Maillezais, d'Helgaud, de Rigord, de Guillaume l'Armoricaïn, rapportent une multitude d'exemples d'apparitions de globes de feu dans les airs, et ne manquent pas d'y voir des signes de la colère céleste, annonçant la guerre, la famine, la peste ou la mort de quelque grand personnage. Il est certain qu'il y a eu souvent une coïncidence surprenante entre les perturbations atmosphériques et les événements qui ont modifié la face des Etats. Les Chroniques florentines font mention d'un globe de feu volant qu'on observa en France et en Italie, le 22 mai 1525; et peu de temps après, la glorieuse dynastie des Capétiens fit place à la malheureuse branche des Valois. Les désastres des règnes suivants semblent avoir été pronostiqués par plusieurs météores qui parurent en 1552, 1553 et 1554.

L'astéroïde qu'on aperçut dans les cieux le 15 novembre 1557, passa pour l'indice de la mort prochaine de quelque souverain; et l'on vit en effet succomber successivement Marie, reine d'Angleterre, et Henri II, roi de France.



Les Mémoires du temps de Henri IV nous apprennent que la mort de ce prince fut annoncée par des phénomènes célestes.

Jean Dominique Cassini observa en 1683 une *lumière zodiacale* blanchâtre, qui embrassait une étendue de presque 180 degrés de l'occident à l'orient, et qui alla terminer sa course dans les constellations d'Orion et du Lion : elle fut regardée comme le présage de la mort du grand Colbert, qui, après huit jours seulement de maladie, décéda le 6 septembre de la même année.

Le dix-huitième siècle, qui fut témoin de l'agonie de la vieille société, aurait pu en pressentir la chute s'il avait cru à la nature prophétique des météores, car jamais ils ne furent plus multipliés. On vit le 7 janvier 1700, au-dessus des côtes de Cherbourg, un tourbillon de flammes



dont la clarté effaçait la lumière de la lune, et qui alla tomber près de la petite île d'Origny, avec une effroyable détonation. Des globes de feu du même genre brillèrent et éclatèrent au Quesnoy, le 4 janvier 1717; en Cornouaille, à la fin de 1719; à Toulon, dans la nuit du 23 au

24 février 1740; à Yvoi en Berry, le 4 novembre 1753; à Leyde, le 15 août 1755; à Grasse, le 3 mars 1756. Le chevalier Pingle rapporte qu'en 1758, un globe de feu traversa presque toute l'Angleterre du sud au nord, avec une vitesse de 23 milles par seconde.

MM. de La Caille, de La Condamine et des Adrets décrivent simultanément un bolide observé à Villefranche, à Vermanton et à Ham. La *Gazette de France* et les *Mémoires de l'Académie des sciences* signalent encore l'apparition de météores pendant les années 1763, 1771, 1776 et 1777. On en cite un grand nombre d'autres exemples dans l'ouvrage intitulé *Dictionnaire des merveilles de la nature*.

Sans ajouter entièrement foi aux théories fantasques de l'astrologie, on peut croire que les astéroïdes sont l'indice de quelques mouvements inusités dans l'ensemble du système planétaire : et comme tout s'enchaîne dans la nature, comme l'ordre physique est lié à l'ordre intellectuel par des relations encore obscures, il ne serait pas impossible que les grands phénomènes atmosphériques fussent les précurseurs de grandes révolutions parmi les hommes.

Les astrologues qui virent dans la *lumière zodiacale* de 1683 l'annonce de la mort de Colbert, n'auraient pas manqué de dire que les météores de 1830 présageaient la mort funeste de sir Robert Peel, l'un des plus illustres ministres de l'Angleterre et même de l'Europe. Toutefois les grands hommes sont aujourd'hui si petits en présence des événements qui s'accomplissent, que d'autres observateurs auraient cherché la cause d'une perturbation céleste ailleurs que dans la disparition d'un individu isolé. Ils auraient établi des rapports entre ces augures ignés et quelque cataclysme inconnu que l'avenir réserve aux nations.

La Providence qui nous a créés ne nous laisse pas à l'abandon. Pourquoi ne nous enverrait-elle pas des avertissements à l'heure du danger? Dans les moments de doute, d'antagonisme, d'inquiétude populaire et de cécité gouvernementale, pourquoi ne nous forcerait-elle point, par des signes visibles, à lever les yeux vers les sphères supérieures d'où la régénération peut descendre avec la foi?

E. DE LA BÉDOLLIÈRE.



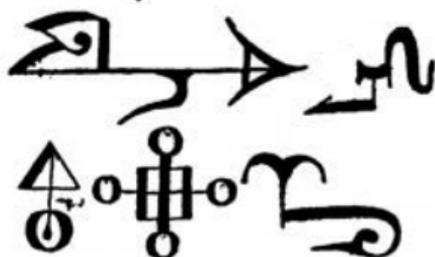
## ANALYSE CABALISTIQUE DU MALHEUR,

Il y a dans les choses morales et physiques des corrélations mystérieuses dont la cause est inexplicable, mais qui n'en existent pas moins. Une foule d'exemples établissent qu'un nombre, une date, un quantième ont été funestes ou favorables à des individus ou même à des nations! Qui peut en donner la raison? Ce sont de ces combinaisons qui confondent notre pensée, et qui ne seront comprises que lorsque nous aurons pénétré plus avant dans les arcanes du monde invisible.

A ce genre appartient le calcul que nous allons offrir à nos lecteurs. Le mot malheur se compose de sept lettres, qui, prises selon la valeur numérale que leur donne leur

rang dans la hiérarchie alphabétique, donnent les nombres

m—13  
a—1  
l—12  
h—8  
e—5  
u—21  
r—18



Total. 78

L'addition des chiffres du total, 7, et 8, donnent le nombre 15, que nous disons être le CHIFFRE DU MALHEUR.

Remarquons d'abord la conformation des chiffres qui composent le total du mot malheur. Le 7 est un symbole de destruction, une potence; le 8, dont la forme rappelle celle d'une paire de lunettes, montre assez bien la faiblesse de vue intellectuelle, c'est-à-dire le manque d'intelligence, de raisonnement et de prévoyance d'où résultent les fautes, les maladies, les défaites, les renversements d'États, et les accidents de toute nature; de plus 8 est là sous l'influence du 7. C'est l'aveugle guidé par son ennemi, l'homme faible entraîné à sa perte. Quels fléaux doivent surgir d'une semblable disposition!



Jetons un coup d'œil rapide sur l'histoire, et nous verrons ce fatal nombre 15, résultant de 7 + 8, se retrouver à toutes ces époques déplorables que l'histoire enregistre comme à regret. On connaît les revers de Jean le Bon, qui après une guerre désastreuse fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers, en 1356, et mourut captif à Londres dans la quinzième année de son règne.

Les lettres de Jean le Bon donnent la même somme que celles de malheur :

J—10

e— 5

a— 1

n—14

l—12

e— 3

b— 2

o—15

n—14

Total. 78

m—15

a— 1

l—12

h— 8

e— 5

u—21

r—18

Total. 78

$7 + 8 = 15$  le chiffre du malheur; la date de cette bataille de Poitiers où périt l'élite de la noblesse, donne encore quinze :



1

5

5

6

15

Ce même nombre se retrouve en 1547, lorsque Edouard III, vainqueur à Crécy, s'empara de l'héroïque ville de Calais.

1

3

4

7

15

Paris est troublé en 1583 par la grave insurrection des

Maillotins, et Charles VI, vainqueur de ses sujets re-



belles, déshonore son succès par de sanglantes représailles.

1  
3  
8  
3

---

13

Jean Sans Peur est assassiné en 1419 ;

1  
4  
1  
9

---

13

En 1428, la France est presque entièrement entre les mains des Anglais, qui mettent le siège devant Orléans.

1  
4  
2  
8

---

15

En 1545, le baron d'Oppède, premier président au parlement d'Aix, fait massacrer les Vaudois de Merindol et Cabrière.



1  
3  
4  
3

---

15

N'oublions pas que la bataille d'Azincourt, où succombèrent 10,000 chevaliers français, se livra dans la quinzième année du 15<sup>e</sup> siècle.

La Saint-Barthélemy a quinze lettres!

La banque de Law, qui bouleversa toutes les fortunes, fut créée en 1716.

1  
7  
1  
6

---

15

Le 15 juin de l'an 15 du 19<sup>e</sup> siècle, Napoléon qui était né le 15 août, fut vaincu à Waterloo; et nous voyons encore là le chiffre fatal.

1  
8  
1  
5

---

15

En 1824, Louis XVIII rétablit la censure, fait adopter le projet de loi pour le renouvellement septennal de la chambre des députés, et retire à M. de Châteaubriand le portefeuille des affaires étrangères. Le roi meurt le 16 septembre de la même année

1  
8  
2  
4

---

15

Le duc d'Orléans meurt en 1842.

1  
8  
4  
2

---

15

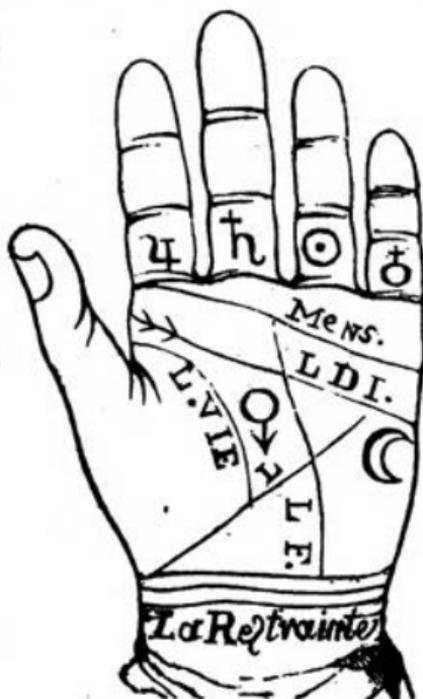
Signalons encore d'autres influences : on connaît l'hôpital des Quinze-Vingts, triste asile ouvert aux aveugles par la bienfaisance de saint Louis.

Les années bissextiles sont soumises au chiffre du malheur :

5  
6  
6

---

15



Si vous aviez eu le malheur de venir au monde le deux cent soixante-sixième jour de l'année, votre fête natale n'arriverait que tous les quatre ans, et même en vivant un siècle, vous ne célébreriez que vingt-cinq fois l'anniversaire de votre naissance.

Si nos théories sont exactes, nous devons appréhender de tristes événements pour l'année 1861, car la somme de ses chiffres nous amène le nombre fatal,

- ZENIT.



1  
8  
5  
1

---

15

L'année 1860 paraît devoir être aussi sous l'empire du nombre cabalistique,  $1+8+6=15$ .

Elle nous est annoncée comme funeste par une autre combinaison. C'est en 1812 qu'eut lieu la première grande catastrophe du 19<sup>e</sup> siècle. A partir de cette époque, nous voyons

régulièrement, tous les 12 ans, les souverains mourir, ou tomber du faite de leur puissance.

Louis XVIII meurt en 1824;

Charles X meurt en 1836;

Louis Philippe est chassé en 1848.

La période de 12 années qui court se termine en 1860, où nous verrons probablement l'un de ces grands cataclysmes qui changent la face des nations.



## ANALYSE CABALISTIQUE DU BONHEUR.

En soumettant le mot bonheur à la même dissection que le mot malheur, nous obtenons le résultat suivant :

b	— 2
o	— 15
n	— 14
h	— 8
e	— 5
u	— 21
r	— 18

Total. 85

Nous avons encore là un 8, mais cette vieille paire de lunettes se transforme en conserves, attendu qu'elle se trouve placée sur deux yeux clairvoyants représentés par les extrémités du 5.

L'addition des chiffres 8 et 5 donne le nombre 11, que

nous adoptons sans hésiter pour le **CHIFFRE DU BONHEUR**.

N'oublions pas de signaler l'aspect du nombre 11 ; formé de caractères pleins, nobles et droits, c'est un emblème de force, de rectitude et d'unité.

L'histoire de France nous fournit divers exemples de l'action cabalistique du nombre 11.

Ce fut en 1451 que le comte de Dunois s'empara de la



Guyenne, et que les Anglais furent à jamais expulsés du territoire de France.

JULIET. S. II AOUT. III SEPTEMBRE. IV OCTOBRE. V NOVEMBRE. VI DÉCEMBRE. VII

1  
4  
8  
1

---

11

Louis XI fut le plus grand politique de son temps. Il commença à se faire remarquer en 1460.

1  
4  
6  
0

---

11

Sous son règne, la France fut heureuse et respectée, et la féodalité seule eut à souffrir de sa tyrannie.

En 1523, Bayard se rend maître de Lodi, et la Trémouille résiste en Picardie à toutes les forces de l'Angleterre.

1  
8  
2  
3

---

11



En 1604, l'ordre est rétabli dans les finances de l'État par les soins du duc de Sully, et le gouvernement de Henri IV est enfin affermi.

1  
6  
0  
4

---

11

Louis XIV, dont la carrière fut si longue, si prospère et si glorieuse, avait un nom marqué au chiffre du bonheur.



L—12  
o—13  
u—21  
i— 9  
s—19  
l—12  
e— 3  
G— 7  
r—18  
a— 1  
u—14  
d— 4

Total. 157

L'addition 1  
donne : 5  
7  

---

11

Le chiffre cabalistique 11 influa doublement sur la victoire de Denain, où Villars sauva la France. La date de cette bataille, 1712, décomposée et additionnée, donne 11.

1  
7  
1  
2  

---

11

Les lettres du mot Denain produisent un total de 47, dont les deux chiffres additionnés donnent 11.

$$\begin{array}{r}
 D - 4 \\
 e - 5 \\
 n - 14 \\
 a - 1 \\
 i - 9 \\
 n - 14 \\
 \hline
 47
 \end{array}$$

$$\begin{array}{r}
 4 \\
 7 \\
 \hline
 11
 \end{array}$$

La campagne de 1703 est une suite de triomphes. L'électeur de Bavière gagne sur les alliés la bataille de Passaw. Les maréchaux de Tallard, de Villeroy, de Boufflers, de Vauban, de Villars, de Tessé, remportent sur terre de brillants avantages, pendant que les Anglais sont battus sur les côtes de Belle-Ile et de la Guadeloupe.

$$\begin{array}{r}
 1 \\
 7 \\
 0 \\
 3 \\
 \hline
 11
 \end{array}$$

Malgré la désastreuse expédition de Saint-Domingue, l'année 1802 est remarquable par le traité de paix signé à Amiens entre la France et l'Angleterre, et par le concordat entre le pape Pie VII et le premier consul.

$$\begin{array}{r}
 1 \\
 8 \\
 0 \\
 2 \\
 \hline
 11
 \end{array}$$



Quels que soient les revers que Napoléon ait éprouvés à la fin de sa carrière, il était assurément né sous une heureuse étoile, celui qui s'éleva au rang suprême par la seule force de son génie, et laissa dans l'histoire d'impérissables traces de son passage. Appliqué à son nom, le procédé dont nous nous sommes servis, présente pour résultat le nombre du bonheur.



N—14

a— 4

p—16

o—13

l—12

é— 5

o—13

n—14

---

 Total. 92

9

2

---

 11

Il importe de remarquer que le nombre 11 perdra son empire depuis l'époque actuelle jusqu'au commencement du 20<sup>e</sup> siècle. Les millésimes qui se succéderont ne pourront aucunement le fournir par l'analyse. Serions-nous donc, hélas ! condamnés à assister à une série de désastres ?



# PRÉDICTIONS ASTROLOGIQUES DE LUC GAURIC.



L'astrologie judiciaire a eu ses écarts; elle a trop souvent entraîné ses adeptes à la recherche de l'inconnu, et les a flattés de l'espérance illusoire de pénétrer complètement les redoutables mystères de l'infini et de l'immensité. Cependant il faut convenir que les savants qui se sont adonnés à l'observation des astres ont parfois rencontré juste, et deviné par leurs calculs les événements futurs. Nous en avons pour exemple Luc Gauric, l'astrologue du pape

Paul III, dont les prédictions attirèrent l'attention de

ses plus illustres contemporains. Jules César Scaliger, auquel il avait enseigné les mathématiques, a consacré à la louange de cet homme une longue pièce de vers latins, insérée dans ses *Poemata in duas partes divisa* (Lyon, 1564, in-folio). L'historien de Thou a dit de lui : « Luc Gauric, natif de Gifoni, en la marche d'Ancone, excellait dans les mathématiques, et principalement dans la partie de cette science qui juge par les astres de la vie et de la fortune des hommes.

Gauric était né, le 12 mars 1476, dans une condition assez médiocre, puisqu'il fut obligé pour vivre, de donner des leçons d'arithmétique et de géométrie. Il commença à étudier les sciences occultes, après s'être lié avec Barthélemy Della Rocca, dit Coclès, qui s'était acquis une grande renommée par son traité de la chiromancie et de la physiognomonie.

A cette époque, le territoire de Bologne formait une république indépendante, dont le chef était Jean II Ben-



tivoglio. Les deux amis travaillèrent ensemble, et appro-

fondirent toutes ces connaissances merveilleuses que l'Orient avait transmises à l'Europe. Toutefois, Coclès engagea un jour son ami à ne pas donner suite à ses recherches, en lui annonçant qu'elles leur seraient fatales à tous deux. Ce pressentiment se réalisa : Hermès, fils de Jean II Bentivoglio, consulta le chiromancien, qui lui dit avec fermeté : « Vous êtes destiné à mourir en exil. » Le jeune seigneur, furieux, fit de si terribles menaces à Coclès, que celui-ci ne sortait plus qu'armé d'une épée à deux mains, et la tête couverte d'un bassinet. Ces précautions ne le sauvèrent pas. Il fut assassiné le 24 septembre 1504.

On assure que deux jours auparavant il avait donné les conseils de son art à l'homme dont il devait être la victime, et qu'il lui avait prédit qu'avant quarante-huit heures il se rendrait coupable d'un meurtre. Son ami l'astrologue échappa à la mort, mais non pas au supplice. Interrogé par



Jean II, il lui avait répondu : « Vous serez banni de votre pays, et vous perdrez votre souveraineté. » Le tyran le punit en lui faisant donner cinq fois l'estrapade ; mais c'est par erreur que Corneille Tollius, dans son appendice à l'ouvrage de Valériano, *De infelicitate litteratorum*, a prétendu que Luc Gauric avait expiré dans les tortures.

Les prophéties de l'astrologue et du chiromancien s'accomplirent. Jean Bentivoglio, après quarante-quatre ans de règne, fut assiégé dans sa capitale par le pape Jules II, et forcé de s'enfuir à Milan le 2 novembre 1506. Ses deux fils, Hermès et Annibal, furent rétablis en 1511 par les Français, à la tête de la république de Bologne ; mais ils en

furent chassés l'année suivante, et terminèrent leurs jours dans l'exil.



Cependant Luc Gauric s'établit à Ferrare, et y enseigna publiquement l'astrologie. Il annonça à Alexandre Farnèse, évêque d'Ostie, que la tiare lui était réservée. Dans un livre intitulé *Schemata, et prædictiones usque ad annum 1552*; il prédisait d'une manière formelle les guerres de François I<sup>er</sup> et de Charles-Quint, la victoire de

Cerisoles, les massacres de Merindol et de Cabrière. Le passage relatif à l'année 1547 contenait ces paroles remarquables : « En ce temps là, le léopard d'Angleterre et les lys de France seront en deuil. L'héritier de saint Pierre, apôtre, perdra à la fois un ennemi et un défenseur : l'hérésie et l'orthodoxie gémiront; mais la première aura la consolation de n'avoir perdu qu'un tyran cruel et vindicatif : la seconde aura à regretter la fleur des chevaliers. »

Luc Gauric ne s'était point abusé : Henri VIII mourut à Londres le 29 janvier 1547, et François I<sup>er</sup> à Rambouillet le 31 mars de la même année.

Devenu cardinal, doyen du sacré collège, puis pape sous le nom de Paul III, Alexandre Farnèse se souvint de l'astrologue qui lui avait prophétisé son élévation. Il lui donna l'évêché de Civita Castellana ; mais Luc Gauric, détourné de ses études par les fonctions épiscopales, sacrifia les honneurs à ses goûts, et renonça volontairement à sa haute position. Il vint en France en 1556 ; et



chargé de tirer l'horoscope de Henri II, il prédit que ce

roi périrait, en duel, de mort violente. Les Mémoires de Brantôme mentionnent cette curieuse prédiction, qui ne tarda pas à se réaliser : « J'ai ouï conter, dit Brantôme, et le tiens de bon lieu, que quelques années avant que Henry II mourût, il y eut un devin qui composa sa nativité, et la lui fit présenter. Au dedans, il trouva qu'il *devoit mourir en duel et en combat singulier*. M. le connétable de Montmorency y étoit présent, à qui le roy dit : Voyez, mon compère, quelle mort m'est présagée ! — Eh ! sire, lui répondit le connétable, voulez-vous croire ces marauds qui ne sont que menteurs et bavards ? faites jeter cela au feu. — Mon compère, répliqua le roy, pourquoi ? ils disent quelquefois vérité. Je ne me soucie de cette mort que d'une autre ; voire je l'aimerois mieux, et mourir de la main de quiconque ce soit, pourvu qu'il soit brave et vaillant, et que la gloire m'en demeure. »

Mézerai et autres historiens nous apprennent que le devin dont parle Brantôme étoit Luc Gauric. Ainsi qu'il l'avait annoncé, Henri II, blessé dans un tournoi par le comte Gabriel de Montgommery, fut porté mourant au palais des Tournelles, et expira le 10 juillet 1559.

Luc Gauric n'étoit déjà plus. Après une longue et laborieuse existence, il s'étoit endormi, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, le 6 mars 1558, et ses cendres reposaient à Rome, sous les voûtes de l'église d'Ara Cœli. Il a laissé une multitude d'opuscules, entre autres : *Ars mystica de quantitate syllabarum in componendis versibus necessaria ; quid lunæ peragrations portendant ; de conceptu natorum, ex Valente Antiocheno ; Tractatus astronomicus, in quo agitur de præteritis multorum hominum accidentibus, per proprias eorum genituras ad unguem examinatis ; librum Hemar de nativitatibus*. La liste complète de ces ouvrages se trouve dans les *Éloges des hommes savants*, par Antoine Tessier, conseiller et historiographe de Sa Sérénité électorale de Brandebourg ; Utrecht, 1696, in-8, prem. part., p. 169.

E. DE LA B.

## DES MILLÈSIMES

TERMINÉS PAR LE CHIFFRE 2.

Ce fut au mois de mars 1562 qu'eut lieu l'événement connu sous le nom de massacre de Vassy. Des gens d'armes de la compagnie de Guise s'étant présentés à la porte d'une grange, dont les protestants avaient fait un temple, furent reçus à coups de pierres et de bâtons. Les soldats



assaillis ripostèrent par une arquebusade; et une centaine de réformés restèrent morts et blessés sur la place.

De ce nombre était Jérôme d'Orghin, qui, blessé d'une balle à l'épaule droite, fut relevé par les pages du duc de Guise, et transporté à l'hôpital de Saint-Dizier, où l'affaire devait s'instruire. Pendant sa convalescence, il reçut plusieurs fois la visite de monseigneur Burgensis, évêque de Châlons; et il fut tellement touché des soins qu'on lui prodigua, qu'il revint à la religion catholique. Il obtint plus tard, par la protection d'Antoinette de Bourbon,

mère des Guises, la charge de maître des eaux et forêts de Vitry. Il a laissé *une* relation du massacre de Vassy, imprimée à Châlons en 1566.

Cet opuscule, dont l'auteur s'attache principalement à expliquer les motifs de sa conversion, n'offre de remarquable qu'un passage, qui nous paraît empreint d'un véritable esprit prophétique.

Nous le transcrivons textuellement :

- « Depuis cet horrible et lamentable événement de
- » Vassy, toutes choses semblent empirer au royaume de
- » France. L'an 1562 sera à jamais maudit par les siècles
- » qui viendront après, comme ayant été la source, prin-
- » cipe et origine de nos guerres civiles, tant piteuses et
- » déplorables. Et donc, considérant qu'en l'année 1322, le
- » grand turc Soliman II a chassé de l'île de Rhodes les
- » preux et féaux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ;
- » Qu'en l'année 1552 l'empereur a signé et ratifié à
- » Nuremberg un traité favorable aux Huguenots héré-



- » tiques, et que depuis lors la vertu a été bannie de
- » la cour pour être remplacée par la luxure et les préva-
- » riations ;

» Qu'en l'année 1549, grande et malencontreuse guerre  
 » a éclaté entre l'empereur Charles-le-Quint et le roy  
 » François de bonne mémoire ; que pareillement grandes  
 » catastrophes sont arrivées en 1552, par les dévastations  
 » de l'ennemi sur les terres de France, et que le bon roi



» Henri II a été contrainct de mettre une lourde et oné-  
 » reuse taxe sur les églises ;

» Considérant, comme je l'ai dessus dit, toutes ces mi-  
 » sères et moult grièves calamités, je ne doute point  
 » que ce chiffre de 2 à la fin d'un millésime n'ait quelques  
 » chose de fatal. Et comme la sagesse antieq disoit par la  
 » bouche du poëte Virgilius Maro : *Numero deus impari*  
 » *gaudet* ; peut-être par raison contraire, le nombre pair  
 » doit-il estre déplaisant. Et m'est avis que toutes an-

« nées terminées par le nombre 2 seront marquées par  
» quelques tristes et fascheuses catastrophes »

Soit que Jérôme d'Orghin eût prévu l'avenir, soit qu'il ait été servi par le hasard, il est certain que ses pressentiments n'ont pas été trompés. C'est ce que nous allons démontrer sans peine, en passant en revue les années qu'il avait désignées.

**1572. Massacre de la Saint-Barthélemy. Persécution des Protestants.**



**1582. Attentat contre la vie du prince d'Orange. Conspiration de Salsède contre le roi et le duc d'Anjou; supplice horrible du coupable, qui est écartelé et étranglé sur la place de Grève de Paris.**

**1592. Le duc de Joyeuse vaincu par les royalistes au combat de Villemur, se noie dans la rivière du Tarn.**

**DES MILLÉSIMES TERMINÉS PAR LE CHIFFRE 2. 43**  
**Henri IV est blessé à Rouen et forcé d'en lever le siège.**



1602. Conspiration et supplice du maréchal de Biron.  
1612. Minorité de Louis XIII; faveur du maréchal d'Ancre; reprise de la guerre de religion en Poitou.

1622. Combats sanglants en Poitou, en Saintonge, en Languedoc, entre les protestants et les catholiques.

1632. Henri de Montmorency, duc et pair, maréchal de France, a la tête tranchée à Toulouse, le 30 octobre.

1642. Exécution de Cinq-Mars et de Thou. Marie de Médicis, mère de Louis XIII, meurt de misère à Cologne, le 3 juillet. Commencement de la guerre entre Charles Stuart et le parlement. Le cardinal de Richelieu meurt le 4 décembre 1642.

1652. Troubles de la Fronde, combat du 1<sup>r</sup> St-Antoine.

1662. Graves différends entre Louis XIV et le pape Alexandre VII.

1672. Guerre entre la France et la Hollande. Mort funeste du duc de Longueville.

1682. Persécution contre les protestants.

1692. Commencement des désastres de Louis XIV; le duc de Savoie ravage le Dauphiné.

1702. La Hollande, l'Angleterre et l'empire déclarent la guerre à la France.

1712. Louis XIV perd en peu de jours son fils, sa belle-fille, et le duc de Bretagne son petit-fils. Négociations du traité d'Utrecht, par lequel la France perd Namur, Luxembourg, Charleroi, Newport, etc.

1722. Scandaleuses orgies de la régence; ministère



du cardinal Dubois. Mort d'un grand nombre de **person-**  
**nages** distinction;

1732. Querelles du parlement avec l'autorité royale.

1742. Retraite de Bohême ; l'armée française, commandée par le maréchal de Belle-Isle, est décimée par le froid et la faim. Harcelée par les cavaliers croates, sans provisions, sans magasins, elle traverse d'immenses plaines couvertes de neige.

1752. Discussions graves relatives à la bulle *Unigenitus*.

1762. Prise de la Martinique par les Anglais, défaite des Français devant Cassel. Cession du Canada, de l'Acadie, de la Louisiane et de la Nouvelle-Orléans. Troubles à cause des Jésuites, que dissout un arrêt du parlement du 6 avril.

1772. Démembrement de la Pologne par les cours de Vienne et de Berlin. Faveur de la comtesse Dubarry. Pro-



BRUVNOT

digalités de la cour. Misère publique. « Dans la Marche et le Limousin, disent les *Fastes de Louis XV*, on comptait plus que quatre mille personnes mortes de faim. »

1782. Le comte de Grasse est vaincu et fait prisonnier



1792. Massacres des 2 et 3 septembre.

1802. Désastreuse expédition de Saint-Domingue.

1812. Retraite de Russie.

1822. Conspiration de Belfort. Conspiration et supplice du général Berton.

1832. Le choléra à Paris; insurrection des 5 et 6 juin.

1842. Mort du duc d'Orléans.

1852.....

S'il y a dans la prophétie de Jérôme d'Orghin quelque chose de mystérieusement positif, nous devrions nous attendre pour l'an 1852, à « quelques tristes et fâcheuses catastrophes. »

En effet, nous trouvons dans cette succession d'années dont le millésime se termine par le chiffre 2, plusieurs événements qui se reproduisent à de longs intervalles, mais qui présentent entre eux une analogie assez notable pour être groupés ensemble. Ainsi pendant ces vingt-cinq

années choisies dans un espace de près de trois siècles, nous trouvons 3 grandes conspirations suivies de supplices (1582, 1602, 1652, 1642, 1822).

6 expéditions désastreuses amenant d'humiliants traités (1592, 1692, 1702, 1762, 1782, 1802); il faut encore ajouter à cette série les retraites de 1742 et de 1812, qui, malgré la différence de leur importance respective, se sont accomplies dans des circonstances identiques.

5 années rappellent des souvenirs de guerre civile (1612, 1622, 1652, 1792, 1852).



Deux épouvantables massacres se représentent en 1572 et 1792, presque dans le même mois, puisque la Saint-Barthélemy commença le 24 août, et le massacre des prisonniers, le 2 septembre.

Trois années sont remarquables par des querelles théologiques (1662, 1682, 1752).

Trois autres par des morts funestes et prématurées (1672, 1712, 1842).

Trois autres encore par des symptômes de dissolution sociale (1722, 1732, 1772).

Attendons, avec la confiance en Dieu, qui ne doit jamais abandonner le chrétien, les événements que nous prédisent les calculs de Jérôme d'Orghin pour 1852.





## LE PROPHÈTE ÉZÉCHIEL ET LES MACHINES A VAPEUR.

L'an du monde 3109, c'est-à-dire 595 ans avant Jésus-Christ, et 2445 avant notre ère, Ézéchiel eut une vision, dans laquelle il aperçut des animaux fantastiques, qu'il décrit en ces termes :

*Chap. 1, verset 4.* Un tourbillon de vent venait du côté de l'aquilon, et une grosse nuée et un feu qui l'entourait, et une lumière qui éclatait tout autour : et au milieu, c'est-à-dire au milieu du feu, il y avait une espèce de métal très-brillant.

Un homme de lettres rouennais, M. Pierre Dumesnil, après avoir lu attentivement ce passage, nous le signale comme désignant les locomotives à vapeur, et nous fait parvenir sur ce sujet des notes qui nous paraissent concluantes.

Ce *tourbillon de vent* n'est-il pas celui que provoque le passage d'un convoi ? Cette *grosse nuée* n'est-elle pas la fumée épaisse qui s'échappe de la cheminée ? Cette *espèce de métal très-brillant*, qui ressort au milieu de la lumière et du feu, n'est-il pas le charbon embrasé ?

Le prophète Ézéchiël continue ainsi :

*Verset 5.* Et au milieu de ce même feu on voyait la ressemblance de quatre animaux qui étaient de cette sorte : on y voyait la figure d'un homme.

*Verset 6.* Chacun d'eux avait quatre faces et quatre ailes.

*Verset 7.* Leurs pieds étaient droits ; la plante de leurs pieds était comme celle d'un veau, et il sortait d'eux des étincelles comme il en sort de l'airain le plus luisant.

La figure d'homme qu'Ézéchiël aperçut est celle du mécanicien ; les quatre ailes sont les diverses branches de fonte qui communiquent le mouvement aux roues ; ces roues sont si rapides dans leur évolution, qu'elles paraissent droites au premier abord. Elles sont maintenues sur le rail par une rainure qui ressemble au pied fourchu d'un veau ; elles s'avancent en faisant jaillir autour d'elles une pluie d'étincelles.

*Verset 8.* Il y avait des mains d'hommes près de leurs ailes, aux quatre côtés ; et ils avaient chacun quatre faces et quatre ailes.

Ces *mains d'hommes* sont celles des ouvriers, des conducteurs, des cantonniers qui tendent le bras pour montrer la route au convoi.

*Verset 9.* Leurs ailes étaient jointes l'une à l'autre ; ils ne se retournaient point quand ils marchaient, mais chacun allait droit devant soi.

Telle est effectivement la marche des locomotives, qui vont en droite ligne, et ne décrivent que des courbes insignifiantes. Les diverses pièces dont elles sont composées sont jointes l'une à l'autre, et ne forment qu'un seul mécanisme.

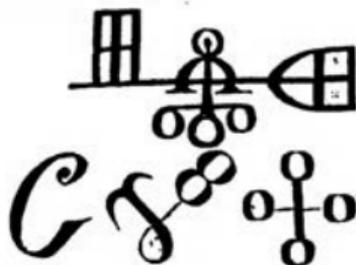
*Verset 10.* Ils avaient tous les quatre une face d'homme, une face de lion, une face de bœuf, et une face d'aigle.

Ces mots désignent les quatre points cardinaux ; le visage d'homme, le midi ; l'aigle, le nord : le Lion caracté-

rise l'orient; le bœuf avait été choisi par les anciens pour symboliser l'occident, tant à cause de sa couleur qui est souvent celle du soleil couchant, que parce que cet animal, pesant et pacifique, est comme la personnification du repos.

*Verset 11.* Leurs côtés et leurs ailes étaient perpendiculaires; leurs ailes étaient jointes deux par deux.

*Verset 12.* Chacun deux marchait devant soi; ils allaient où les emportait l'impétuosité de l'esprit, et ils ne se retournaient point quand ils marchaient.



*Verset 13.* Et ces apparences d'animaux présentaient une lueur semblable à celle des charbons ardents et des lampes allumées; on voyait courir à l'intérieur des animaux, des lueurs de feu, et des éclairs produits par le feu.

*Verset 14.* Et les animaux allaient et revenaient comme la foudre.

N'est-ce pas là une description poétique et en même temps exacte, d'une locomotive emportée par l'impétuosité d'une force intérieure? Remarquons aussi qu'Ézéchiël voit, non des animaux réels, mais des apparences d'animaux? Mais ces êtres mystérieux s'arrêtent; le prophète va les examiner avec plus d'attention, et décrire minutieusement les roues.

*Verset 15.* Pendant que je regardais ces animaux, je découvris une roue qui était sur la terre, et qui avait quatre faces.

*Verset 16.* A voir les roues et leur fabrication, elles avaient la couleur de l'eau de mer, et étaient semblables toutes les quatre dans leur travail et dans leur aspect. Elles étaient concentriques deux par deux.

*Verset 17.* Leurs quatre parties allaient en même temps, et elles ne se retournaient point quand elles marchaient.

*Verset 18.* La dimension et la hauteur de ces roues était effrayante, et le corps qu'elles soutenaient était plein d'yeux placés en cercle.

Ces yeux ne sont-ils pas les boulons arrondis qui font saillie autour des chaudières à vapeur? Le prophète va peindre ensuite avec énergie cette puissance motrice qui pénètre dans les moindres détails de la machine, et qui en suspend ou en précipite à son gré les mouvements.

*Verset 19.* Lorsque les animaux marchaient, les roues marchaient aussi avec eux.

*Verset 20.* Partout où allait le souffle, les roues le suivaient, car l'esprit de vie était dans les roues.

*Verset 21.* Quand les animaux allaient, elles allaient; quand ils s'arrêtaient, elles s'arrêtaient; car l'esprit de vie était dans les roues.

Les derniers versets de la vision complètent le tableau d'une locomotive en marche, avec ses noires volutes de fumée, son mécanisme compliqué, et les bruits imposants qu'elle fait entendre.

*Verset 22.* Et il y avait sur la tête des animaux une vapeur semblable à un cristal sombre et effrayant, et elle s'étendait au-dessus de leur tête.

*Verset 23.* Sous cette vapeur leurs ailes se tenaient droites et perpendiculaires; l'un de leurs côtés était couvert par deux ailes, et l'autre de même.

*Verset 24.* Le bruit que je leur entendais faire de leurs ailes était comme le bruit des grandes eaux, comme la voix que Dieu fait entendre d'en haut. Ils faisaient quand ils marchaient un bruit semblable à celui d'une grande multitude, d'une armée entière, et, quand ils s'arrêtaient, les roues s'arrêtaient aussi.

L'hypothèse de M. Pierre Dumesnil n'a rien d'inadmissible; rien ne s'oppose à ce que le vénérable prophète juif, qui lisait si clairement dans l'avenir, y ait vu l'un des plus admirables produits de l'industrie des peuples modernes.

E. DE LA B.



## PROPHÉTIE DE THOMAS CAMPANELLA.

---

Il existait autrefois à Paris, entre la rue Saint-Honoré et la rue Neuve-des-Petits-Champs un vaste couvent de l'ordre de Saint-Dominique. Il avait été établi en 1611, et servait d'asile à 60 religieux. Après la révolution, la bibliothèque de ce monastère devint le lieu de réunion de la société des Amis de la Constitution, si célèbres sous le nom de Jacobins. Sous le consulat, l'église et le cloître furent démolis pour faire place à un marché.

Parmi les papiers qui furent recueillis dans le couvent des Jacobins, à l'époque de la suppression des ordres re-

ligieux, se trouvait la singulière prophétie dont nous allons nous occuper. Elle fut déposée, avec d'autres do-



cuments, au chef-lieu de la section du Palais-Royal, et sauvée de la destruction par M. Louis-Alexandre Delaporte, commis de la marine, sous-lieutenant du bataillon de la Butte des Moulins. C'est à ses héritiers que nous devons la communication de ce curieux manuscrit. Il est écrit sur parchemin, en caractères nets et lisibles; les marges en sont couvertes de dessins bizarres et de figures hiéroglyphiques. On lit en tête les vers suivants :

Adpensa mundi tinniens in angulo  
Dormire forte dum placet mortalibus  
Multum sonando suscitât Campanula.

le manuscrit est signé en toutes lettres :

TOMASEO CAMPANELLA DE STILJO.

En jetant pour la première fois les yeux sur le manuscrit en question, nous avons douté naturellement de son authenticité. N'ayant aucun moyen de comparaison, nous ne pouvions constater l'identité de la signature, et nous nous demandions comment un couvent de la rue Saint-Honoré était arrivé à posséder un opuscule composé en français par un moine de Calabre. Il a suffi de quelques recherches pour résoudre ce problème apparent.

Campanella est connu principalement par son utopie intitulée : *Civitas solis, seu idea reipublicæ philosophicæ*. Les six livres d'astrologie qu'il publia à Lyon, sa philosophie démontrée par les sens (*Philosophia sensibus demonstrata*), son *Atheismus triumphatus*, son Traité de la prédestination, son Apologie pour Galilée, ses quatre livres *De Sensu rerum et Magia*, sont des œuvres éminentes, où l'on reconnaît au milieu d'idées bizarres et d'opinions hasardées, les vues profondes d'un génie supérieur. Elles le firent, suivant l'usage d'alors, accuser de magie,



et le philosophe proscrit erra dans l'Italie entière sans

pouvoir y trouver un asile sûr. On l'accusa non-seulement de professer des doctrines contraires à celles d'Aristote, mais encore d'avoir tramé une conspiration pour chasser les Espagnols du royaume de Naples. En 1599, il fut arrêté, mis cinq fois en jugement, traité de cachots en cachots, soumis à d'horribles tortures. « Je n'étais plus une créature humaine aux yeux de ces gens-là, dit-il dans la préface de l'*Atheismus triumphatus*; sept fois ils m'ont donné la question; et la dernière a surpassé tous les genres de barbarie, car ils m'ont tellement serré avec de petites cordes, que j'en avais la chair percée jusqu'aux os. Ils m'ont en outre noué les mains derrière les épaules, et m'ont fait asseoir sur l'arête d'un banc anguleux, de sorte que toute la pesanteur de mon corps reposait sur ce chevalet, où l'on m'a laissé l'espace de quarante heures. Il m'a fallu plus de six mois pour me rétablir et pour être guéri de mes plaies, et alors pour tout soulagement, mes tyrans m'ont jeté dans un *in pace* où ils m'ont laissé languir. »

Condamné à une détention perpétuelle, Campanella passa vingt-sept ans entiers en prison. Il en sortit le 15 mai 1626, à la demande expresse du pape Urbain VIII et de Philippe IV, roi d'Espagne.

Comme il craignait de nouvelles persécutions, il résolut de se retirer en France, et sortit secrètement d'Italie dans le carrosse du duc de Noailles, ambassadeur de Louis XIII à la cour de Rome. Il vint chercher asile dans le couvent des Jacobins de la rue Saint-Honoré, où l'estime de tous les hommes d'élite l'indemnisait de ses longues souffrances. Il comptait parmi ses amis et correspondants le cardinal de Richelieu, Tobie Adami, Nicolas Claude, Fabri de Peiresc, et le savant Gabriel Naudé. Il mourut le 21 mai 1639, à l'âge de 71 ans. L'existence d'un manuscrit de Campanella dans les archives des Dominicains réformés de la rue Saint-Honoré est donc naturellement expliquée. Nous allons maintenant reproduire ce travail, où se révèle une véritable inspiration :

« Moi Thomas Campanella, averti par une éclipse de l'approche de ma mort, je veux laisser à la postérité un dernier avertissement, selon ce que j'ai observé dans les

astres, et ce que m'a révélé leur examen. C'est à tort que les anciens, dans leurs allégories, avaient placé la vérité au fond d'un puits, car elle habite le soleil; et avec les rayons de ce roi des astres nous parviennent les lumières



res de la vraie science. Notre vie et nos connaissances seraient réduites à néant, si nous ne subissions l'influence des planètes. Nous ne savons ce que nous faisons, nous sommes des instruments dans la main de Dieu, qui emploie les passions des hommes pour accomplir ses desseins éternels. Nul doute qu'il ne se serve des étoiles pour agir sur nous tous en général, ou sur chacun de nous en particulier, et qu'elles ne soient les interprètes de sa volonté.

» Ayant donc étudié assidûment les conjonctions sidérales, j'en ai tiré les conclusions suivantes :

« Le gentil Dauphin dont j'ai chanté la naissance dans

mon *Ecloga in portentosam natiuitatem Delphini Gallicæ*, sera bientôt roi, quoique enfant encore ; et ce n'est pas sans raison que j'ai qualifié sa naissance de *Portentosa*, car son règne sera fécond en miracles. A son règne présidera le soleil, qui signifie espérance, gain, fortune et héritage. Ses débuts seront en effet troublés par des factions, mais bientôt luira l'espoir de les voir vaincues. Ce roi acquerra une grande gloire, et comme je l'ai annoncé dans mon traité *De monarchiâ hispanicâ discursus*, il combattra le protestantisme et l'islamisme, et

assurera le triomphe de l'Église, en posant le pied sur la tête de ses ennemis.

» Au règne de son successeur présidera Jupiter, qui d'après Artephius, veut dire honneur, optat, richesses et vestements ; et il y aura grand luxe et grande avidité pour les trésors. Ensuite adviendra l'influence de Mercure, signifiant maladie,

amission, deptes et craintes, et lors éclateront de grands désordres. Ils seront terminés par l'influence de Mars, qui désigne bataille, mariage, et inimitié.

» L'influence du soleil se fera sentir encore aux François. Mais elle sera combattue par celle de Mercure, et longtemps lutteront ensemble ; et les gouvernements changeront par trois fois. Mars, observé à la neuvième heure de la nuit du dimanche, et la lune observée à la dixième heure de la nuit du lundi, m'indiquent l'un une prison, l'autre un palais. Ensuite, viendra l'influence de Saturne, sous lequel est mutation, vie, édifice et doctrine ; puis régnera Vénus, sous laquelle est société, amitié, pèleri-



nage. Enfin triompheront la puissance, la sagesse et l'amour. La puissance est la virtualité qui existe dans l'être et le fait agir. La sagesse est la faculté par laquelle il aspire à connaître le vrai. L'amour est la faculté par laquelle il veille à se conserver. A la puissance seront soumis les argentiers, les justiciers, les bombardiers, les architectes. A la sagesse seront soumis les grammairiens, les astronomes, les cosmographes, les mathématiciens, les rhéteurs, les peintres et les statuaires. A l'amour seront soumis les éducateurs, les médecins, les laboureurs, les pasteurs, les cuisiniers, les tailleurs, et autres artisans dont j'ai donné la liste dans ma Cité du soleil, et le règne de Jéhova sera réalisé sur la terre. »

Si l'on jette un coup d'œil sur l'histoire, on verra que la prophétie de Thomas Campanella est en partie réalisée. Les guerres de la Fronde ont effectivement troublé les premières années du règne de Louis XIV, qui avait pris le soleil pour emblème avec cette devise : *Nec pluribus impar*. Louis XIV eut un règne glorieux auquel l'épithète de *portentosus* est applicable sous plusieurs rapports. Il combattit le protestantisme en révoquant l'édit de Nantes, et l'islamisme en envoyant une flotte contre les Algériens, qui furent forcés d'implorer son pardon. L'héritage que Campanella indique comme déterminé par l'influence du soleil, peut être celui de la couronne d'Espagne, qui échut en l'an 1700 au duc d'Anjou, en vertu du testament de Charles II.

Les quatre conséquences qu'entraîne l'action de Jupiter, honneur, opat, richesses et vêtements, caractérisent à merveille la fin de la monarchie française, comme l'avait annoncé Campanella. Les Français se montrèrent avides d'argent; le système de Law bouleversa les fortunes. La cour, qui présentait la révolution, ne songea qu'aux plaisirs et à la frivolité. On se rappelle les modes extravagantes de ce temps, la poudre, les paniers, les hautes coiffures, les poufs, les voitures de porcelaine, et les brillantes fêtes de la cour.

Campanella prédit ensuite de grands désordres, sous l'empire de Mercure signifiant maladie, amission, dettes et craintes. Le mot maladie peut être pris au figuré, pour

désigner la décadence de la royauté, ou au propre pour indiquer la fièvre putride dont Louis XV fut atteint en 1744, et qui faillit le conduire au tombeau. Amission, dettes et craintes, se rapportent à l'embaras des finances de l'État, à la chute de Louis XVI et aux malheurs de la France. Ils furent terminés réellement par l'influence de Mars. De grandes batailles furent gagnées; un mariage sembla consolider l'empire de Napoléon, qui finit par succomber sous l'inimitié des souverains de l'Europe.

Nous voyons revenir ensuite les descendants dégénérés du roi que favorisait l'influence du soleil; mais deux principes contraires sont en présence; *espérance* est combattue par *crainte*, et *hérédité* par *amission*. Les révolutions de 1830 et 1848 sont

clairement prévues; et les observations, faites à deux heures différentes de la nuit, se rapportent à Louis-Napoléon Bonaparte, qui passa pour ainsi dire d'une prison dans un palais.

Thomas Campanella nous prédit un avenir soumis à l'influence de Saturne, sous lequel est *mutation, vie, édifice et doctrine*. S'il faut en croire ces assertions prophétiques, la société française est encore appelée à plusieurs changements qui la conduiront enfin à la *vie*, à l'édification d'un ordre immuable, à la réalisation des doctrines les plus sages et les plus pro-

rs, suivant Campanella, les hommes unis par sincère, n'auraient plus qu'à s'en aller en pour remercier le ciel de ses bienfaits.

E. DE LA B.



---

**PROPHÉTIES DE M. DE CHATEAUBRIAND.**


---

Parmi les esprits supérieurs de ce temps auxquels il a été donné à certains instants d'entr'ouvrir le livre de l'avenir, M. de Chateaubriand vient au premier rang. Malgré des sympathies, des convictions qui l'éloignaient singulièrement des événements dont nous avons en ce moment le spectacle, l'illustre écrivain, par cette puissance d'intuition, par cette force de perception qui est le privilège de quelques intelligences d'élite, a deviné et l'avènement de la république, et les doctrines extrêmes qui voudraient commencer par le bouleversement la reconstruction de la société.

La monarchie de 1830 avait atteint 1834; le sol s'était raffermi sous ses pieds, et déjà autour d'elle on prédisait long avenir à la jeune dynastie; elle avait foudé, répétaient ses amis, ses courtisans, l'ordre nouveau qui convenait à la France. Beaucoup de ses adversaires mêmes inclinaient à croire à la durée de l'établissement monarchique de juillet. La république, qui le 29 juillet apparaissait menaçante à travers les cris de Vive le lieutenant-général, semblait n'être plus qu'une chimère, que le rêve de quelques esprits malades qu'on devait bien surveiller, mais dont il n'y avait à s'inquiéter outre mesure. A ce moment M. de Chateaubriand, éloigné des affaires du monde par les derniers événements politiques, en recherchait les conséquences dans ses méditations solitaires, et voici comment il s'exprime dans ses *Mémoires d'outre-Tombe* :

« Le mouvement de juillet ne tient point à la politique proprement dite; il tient à la révolution sociale qui agit sans cesse... Le travail de nos premières assemblées délibérantes avait été suspendu, il n'avait pas été terminé....

« Les conseils de la Providence se découvrent dans le changement antimonarchique qui s'opère. Que des esprits superficiels ne voient dans la révolution des trois jours qu'une échauffourée, c'est tout simple; mais les hommes réfléchis savent qu'un pas énorme a été fait : le principe

de la souveraineté du peuple est substitué au principe de la souveraineté royale, la monarchie héréditaire changée en monarchie élective. Le 21 janvier avait appris qu'on peut disposer de la tête d'un roi ; le 29 juillet a montré qu'on peut disposer d'une couronne. Or, toute vérité bonne ou mauvaise demeurera acquise à la foule. Un changement cesse d'être inouï, extraordinaire ; il ne se présente plus comme impie à l'esprit et à la conscience, quand il résulte d'une idée devenue populaire. Les Francs exercèrent collectivement la souveraineté ; ensuite ils la délèguèrent à quelques chefs ; puis ces chefs la confièrent à un seul ; puis ce chef unique l'usurpa au profit de sa famille. Maintenant on rétrograde de la royauté héréditaire à la royauté élective ; *de la monarchie élective on glissera dans la république !!!...*

» Ne pensons donc pas que l'œuvre de juillet soit une superfétation d'un jour.... N'allons pas nous persuader que juillet mourra tout à coup de sa belle mort.. La branche d'Orléans ne prendra pas racine ; ce ne sera pas pour ce résultat que tant de sang, de calamités, de génie, aura été dépensé depuis un demi-siècle. *Juillet, s'il n'amène pas la destruction finale de la France avec l'anéantissement de toutes les libertés ; juillet portera son fruit naturel : ce fruit est la démocratie !*

» Juillet, libre dans son origine, n'a produit qu'une monarchie enchaînée ; mais viendra le temps où, débarrassé de sa couronne, il subira ces transformations qui sont la loi des êtres ; alors il vivra dans une atmosphère appropriée à sa nature.»

Cette pensée, que le cours des révolutions n'est pas arrêté, malgré les apparences de calme presque somnolent où on était plongé, le poursuit ; et y revenant plusieurs années après avoir écrit les lignes que nous venons de citer, il y insiste avec un sentiment profond de tristesse. Nous reproduisons ces dernières paroles qui complètent l'avertissement prophétique donné par M. de Châteaubriand.

« 3 décembre 1840.

» Lorsque j'écrivis tout ceci sur ce que pourrait être la révolution de 1830 dans l'avenir, j'avais de la peine à me

défendre d'un instinct qui me parlait contradictoirement au raisonner. Je prenais cet instinct pour le mouvement de ma déplaisance des troubles de 1830....

» Or, dix années se sont écoulées depuis la chute de Charles X : Juillet s'est-il assis?... D'où vient la faute ? est-elle du prince élu ? est-elle de l'impérite de ses ministres ? est-elle de la nation même, dont le caractère et le génie paraissent usés ? Nos idées sont progressives, mais nos mœurs les soutiennent-elles ? Il ne serait pas étonnant qu'un peuple âgé de quatorze siècles, qui a terminé sa longue carrière par une explosion de miracles, fût arrivé à son terme.... En rendant justice à tout ce qui m'a paru beau aux différentes époques de notre histoire, je pense en résultat que notre vieille société finit !! »

Quand, après de telles paroles, les événements nous prennent à l'improviste, on se rappelle involontairement les mots de l'Évangile : *Aures habent et non audiunt.*

C'est notre histoire écrite quinze ans à l'avance.

Aux doutes exprimés sur cette faculté divine accordée à quelques hommes d'entrevoir l'avenir, nous avons souvent répondu par les prophéties dont l'authenticité est consacrée dans les livres saints, par la divination dont l'antiquité nous a transmis les témoignages, par les révélations surprenantes que nous trouvons à chaque pas dans le moyen âge. Mais, en vérité, qu'est-il besoin d'aller si loin, quand, de nos jours, autour de nous, nous en trouvons de telles preuves ? Qu'on explique ce don supérieur par l'effort de la raison, par les mystérieuses affinités constatées par la science, par une grâce de la volonté suprême pour éclairer nos pas : soit ; — mais quant à nier la faculté, on n'en a pas le droit.





## ÉTRANGE PROPHETIE

DE MATTHIEU AUCLERC.

On connaît la singulière maladie que les pathologistes désignent sous le nom de catalepsie. Les individus qui en sont atteints sont privés justement de l'usage de leurs sens et de leurs facultés internes. Ils demeurent dans un état complet d'immobilité, de mort apparente, et cet état bizarre peut se prolonger pendant plusieurs années. Il est interrompu par des intervalles de réveil et de lucidité. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le cataleptique est complètement insensible, comme s'il avait été soumis à l'influence d'une substance anesthésiante. Il passe des mois entiers, et même des années, sans éprouver le besoin d'alimentation. Les membres sont souples, flexibles, et conservent la position qu'on juge à propos de leur donner.

La *Gazette médicale* du 24 octobre 1769 rapporte un cas extraordinaire de catalepsie, accompagné de visions réellement prophétiques. Les faits sont attestés par les déclarations concordantes du curé et des notables du canton.

Matthieu Auclerc, cultivateur à Marseilles-lès-Aubigny, en Berry, s'était fait remarquer dès sa jeunesse par son

caractère sombre et mélancolique. Il vivait seul dans une maison isolée, que l'on voit encore aujourd'hui sur les bords de l'Aubois, et qui est reconnaissable à l'antique tourelle dont elle est flanquée; il parlait rarement, et lisait beaucoup. Il était adonné surtout à l'étude de l'Écriture sainte, et de ces livres de cabale qui pénétraient dès lors jusque dans les moindres hameaux. Lorsque ses affaires le conduisaient dans les villes voisines, à Bourges, à Nevers, à la Charité, à Sancerre, il s'informait avec soin des affaires politiques, et parcourait avidement le peu de journaux qui circulaient à cette époque.

Le 3 décembre 1768, Matthieu Auclerc avait diné comme de coutume; seulement, il se sentait la tête pesante, et le sang lui montait au visage avec impétuosité. Il envoya chercher à Gérigny le docteur Fourré. Lorsque celui-ci arriva, il trouva Matthieu Auclerc étendu sur son



lit sans connaissance. Le pouls était faible, lent, mais extrêmement égal. Les paupières supérieures étaient agitées d'un tremblement convulsif.

« Je saignai le malade, raconte le docteur, et ne le voyant pas se réveiller, je lui fis appliquer des ventouses aux jambes, mais sans aucun succès. Il ne respirait que par le nez, ayant les lèvres exactement fermées, et les dents si pressées les unes contre les autres, qu'il me fut impossible de les desserrer. Je lui pinçai le nez assez hermétiquement pour intercepter le passage de l'air; je vis alors ses lèvres s'entr'ouvrir comme par un mouvement mécanique, et l'air s'y introduisit avec un léger sifflement. Je

lui pris successivement les bras et les jambes, et les plaçai dans diverses attitudes, qu'ils conservèrent avec une étonnante passivité. Ne doutant point de la catalepsie, je sortis en recommandant au voisin de veiller le malade, et de m'avertir sitôt qu'il donnerait signe de vie.»

Matthieu Auclerc demeura dans le même état pendant trois mois, et ne vécut que de quelques gouttes de bouillon, qu'on lui introduisait dans l'œsophage, au moyen d'une plume. Le 17 février 1769, il ouvrit tout à coup les yeux, et promena ses regards effarés sur les nombreux curieux qui se pressaient autour de lui. Ils l'interrogèrent avidement, mais il ne répondit d'abord que par des monosyllabes incohérents.

« Pourquoi m'avoir réveillé? dit-il enfin; il y a plus d'un an que je sommeille en paix, et vous me rappelez à la vie, pour être témoin d'une affreuse catastrophe. Que de blessés! que de morts!... et pourtant c'est une fête, c'est un mariage! »



On ne put obtenir d'autres paroles de Matthieu Auclerc

qui retomba presque aussitôt dans son immobilité première; seulement il avait les yeux ouverts, et comme fixés vers le ciel. Le docteur Fourré essaya de le ranimer, en lui agaçant la membrane pituitaire avec un stylet d'argent, et en lui promenant sous la plante des pieds une chandelle allumée. Ces moyens furent infructueux, mais le cataleptique se réveilla de lui-même dans la nuit du 7 avril. On l'entendit murmurer : « Pauvre prince ! que d'ennemis l'environnent ! ses sujets même sont contre lui, ses courtisans lui donnent de dangereux conseils. Pour lui l'exil... Non, la prison, l'échafaud ! »

Matthieu Auclerc se rendormit à ces mots, et cette fois son accès dura jusqu'au 23 juin à une heure de relevée. « Admirable spectacle ! dit-il, deux empereurs, tous deux chefs de puissantes nations ! mais l'un d'eux est voué au malheur. Le vainqueur devient le vaincu ; le plus puissant est réduit à envier le sort du forçat, dont le dernier regard salue du moins la terre natale. »

Matthieu Auclerc retomba dans sa somnolence ; vers le soir, il se dressa brusquement en s'écriant : « Le sang coule ! arrêtez !! toujours du sang ! que de grands capitaines expirants !... Quelle affreuse guerre que la guerre civile ! »

Il resta ensuite immobile, et le docteur Fourré lut à administrer de force une potion cordiale. Il dormit encore jusqu'au 13 septembre, et s'éveilla avec plus de calme qu'à l'ordinaire. M. Duvivier, religieux de l'abbaye de Font-Morigny, lui demanda comment il se trouvait.

« Mieux, répondit-il, ma tête est moins embarrassée. Je me sens reposé par un aussi long sommeil. »

A partir de ce moment, Matthieu Auclerc reprit toutes ses fonctions naturelles, et quelques jours après, il ne paraissait nullement se ressentir de sa singulière maladie. On ne manqua pas de lui adresser une multitude de questions sur ce qu'il avait éprouvé. Il répondit qu'il lui avait semblé que son âme, dégagée de toute enveloppe corporelle, errait dans les champs de l'infini. Il ne pouvait rendre compte de tout ce qu'il avait vu dans ses rêves, tant étaient variées et surprenantes les scènes qui s'étaient offertes à ses yeux. Tantôt il avait vu défiler devant lui

comme une procession de spectres qui tenaient leur tête



à la main ; tantôt il avait entendu le bruit de l'artillerie, et de puissantes armées avaient défilé devant lui, pour aller combattre sous les feux du midi ou dans les neiges du septentrion ; et même, par un incroyable mélange, il lui avait semblé que les climats étaient confondus, et que les glaces des régions hyperboréennes s'illuminaient d'un subit embrasement.

Matthieu Auclerc ajouta qu'il avait vu passer sous ses yeux plusieurs rois, les uns reproduisant dans leurs traits le type de Louis XV, d'autres d'une race étrangère ; puis il s'était formé dans la terre un gouffre immense où ces rois étaient allés se jeter d'eux-mêmes, et où tous avaient disparu.

« Tels sont, ajoute la *Gazette médicale* du 24 octobre 1769, les éclaircissements qu'on a pu tirer du malade sur les phénomènes de sa catalepsie. Il est aujourd'hui en parfaite santé, mais on ne peut lui ôter de l'idée qu'il a dormi plus d'un demi-siècle. La faculté de médecine de Paris a, dit-on, nommé, pour examiner ce cas intéressant, une commission composée des sieurs Majault, Roussin

de Montabourg, Guettard, Bringaud, Lepreux, le Bègue de Presle et Millin de la Courveault, tous docteurs régents de la faculté de médecine en la faculté de Paris.»

Le rapport ne fut point fait. Avec ses préjugés enracinés, ses théories routinières, ses criterium inflexibles, la commission ne pouvait ni donner l'explication physiologique des phénomènes observés, ni déterminer le sens mystérieux des paroles prononcées. Pour arriver à un résultat, il eût fallu qu'elle admit deux faits que son scepticisme repoussait avec persistance : le magnétisme et la vaticination. Nous qui les acceptons dans de certaines limites, nous allons essayer de résoudre les problèmes devant lesquels reculèrent les docteurs régents.

On sait aujourd'hui que la catalepsie est un état magnétique. On arrive même à la produire par les procédés qu'emploient ordinairement les magnétiseurs. Les phénomènes sont donc analogues dans les deux cas. Il est aujourd'hui avéré que les somnambules lucides jouissent de la faculté de voir à distance, de parcourir mentalement l'espace avec la rapidité de la lumière, et de communiquer au loin sans l'intervention des sens. D'innombrables expériences le constatent.

Ce point admis, rien n'empêche de croire qu'un homme, qui par suite d'une révolution naturelle, est placé en dehors de toutes les lois physiques, et pour ainsi dire immatérialisé, arrive à communiquer avec le monde invisible. Rien n'empêche de croire que, franchissant le temps et l'espace, il contemple ce qui se dérobe aux regards des hommes vulgaires dans les conditions habituelles de l'existence.

La lucidité de Matthieu Auclerc est expliquée par ses lectures, ses longues méditations, ses travaux solitaires. Loin d'être anéanties pendant son sommeil, ses facultés surexcitées se sont élevées à une prodigieuse hauteur, et l'avenir n'a pas eu de secret pour lui. Ainsi, à son premier réveil il croit avoir vécu une année entière. Il est à Paris, sur la place Louis XV, le 30 mai 1770. Il assiste aux fêtes données par la ville de Paris, à l'occasion du mariage du dauphin, depuis Louis XVI, avec Marie-Antoinette d'Autriche, fête funèbre où l'encombrement et l'insuffi-

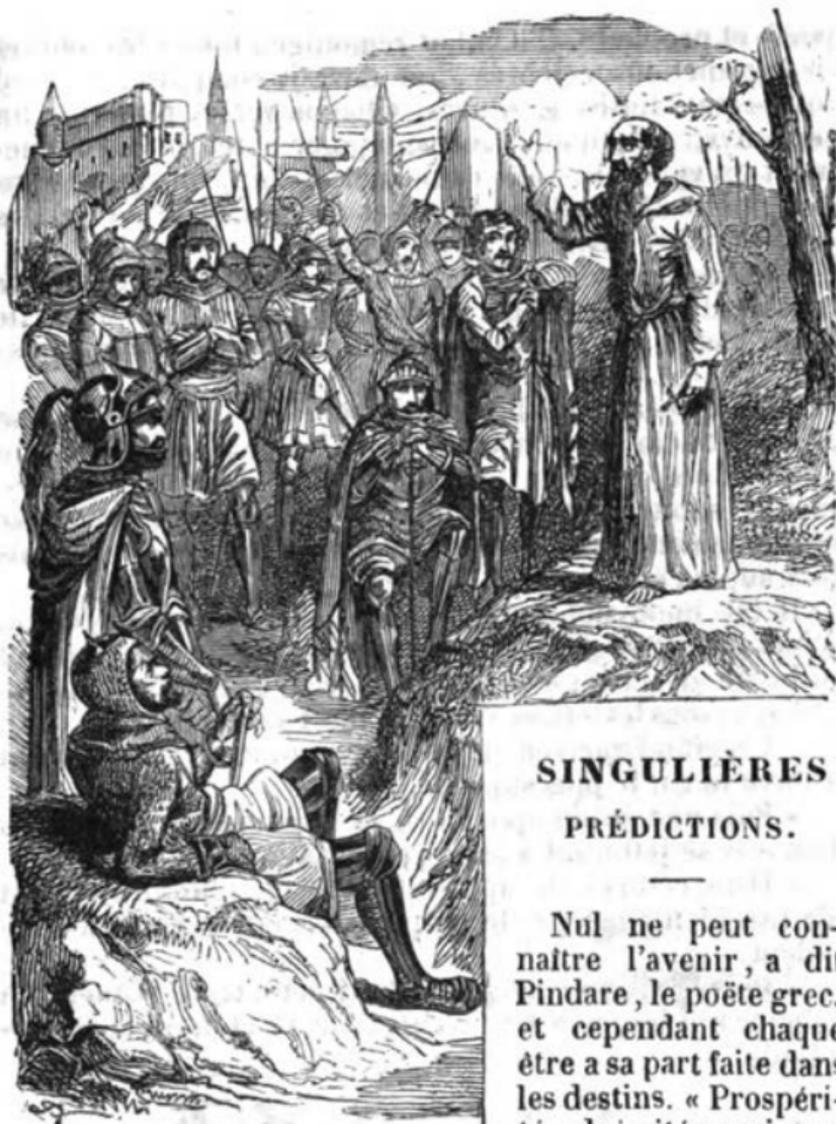
sance des mesures de police causèrent la mort de milliers d'hommes.

Matthieu Auclerc voit ensuite Louis XVI au milieu des premiers troubles de la révolution, entouré de mécontents, cherchant à fuir, puis ramené à Paris, pour y être captif et mourir sur la même place où son mariage avait été si tristement célébré. Le cataleptique passe sans transition à l'entrevue de Napoléon et d'Alexandre sur le Niémen, et prédit la mort du grand empereur à Sainte-



Hélène. Les paroles qu'il prononce ensuite semblent relatives aux journées de juin 1848. Il est à remarquer que Matthieu Auclerc se réveilla le 25 juin, à une heure après midi, et que c'est précisément à cette heure que commença la conférence du Niémen. Dans le récit général que fait Matthieu Auclerc de ses visions, il est question des supplices de la révolution de 1793, des batailles de l'empire, de l'incendie de Moscou. A côté des Bourbons, il distingue des gouvernants d'une autre race qui sont sans doute les membres du comité de salut public, les directeurs, l'empereur, les gouvernements provisoires de 1814, de 1830 et de 1848, et le président actuel de la République. Le gouffre immense qu'il entrevoit est celui des révolutions où tant de gouvernements se sont précipités.

E. DE LA B.



## SINGULIÈRES PRÉDICTIONS.

Nul ne peut connaître l'avenir, a dit Pindare, le poète grec, et cependant chaque être a sa part faite dans les destins. « Prospérité, adversité, paraissent

et disparaissent comme le soleil succède aux nuages. Les destinées doivent toujours s'accomplir sans qu'on en puisse toujours prévoir le moment et l'époque. »

Pindare, que ses compatriotes considéraient souvent comme un oracle, nous semble bien un peu incrédule. Quand il écrivait ces vers il reniait ce titre que les Latins avaient soin de traduire par *vates*, qui signifie à la fois

poète et prophète. S'il fallait remonter à toutes les sources des prédictions célèbres, on devrait compulsier d'abord toutes les saintes Ecritures. Chaque verset renferme un sens mystique qu'on peut appliquer à tel ou tel événement grave. Mais, sans retourner si loin, on trouve dans des publications du onzième et du douzième siècle des oracles qui se justifient chaque jour.

L'avènement de Louis Napoléon à la présidence se trouve clairement annoncé dans le livre des miracles de Bemedochus, évêque et martyr de notre Seigneur Jésus-Christ.

« Il y aura, dit-il, un homme qui vivra dans une grotte et sera constamment dans les gémissements. Une étoile alors brillante et limpide lui apparaîtra. On remettra subitement à cet homme le sceptre comme par enchantement. SON NOM SERA N, et le ciel l'aura par trois fois annoncé.

Il est impossible d'être plus clair, plus explicite. Voici une autre prophétie qui est de l'abbé Joachim, et qui date de 1104; elle est marquée au catalogue du R. V. Pallissy, sous les lettres vzx. Elle n'est pas moins curieuse :

« Un grand mouvement aura lieu qui mettra subitement à terre le roi le plus superbe,

« Puis une étoile apparaîtra au firmament, et quelques hommes se jetteront à terre en adoration.

« Dans cette étoile apparaîtra l'image d'un descendant de rois bien aimés, et le peuple courra de l'Orient à l'Occident.

« Puis la vision changera, et sur cette terre régnera un homme qui frappera les métaux d'or et étendra la République. »



Les affaires d'Italie ont été déjà expliquées l'année dernière, nous ne pouvons résister au désir de citer deux prédictions qui les complètent et semblent les résumer dans

toutes leurs complications. La dernière, même, annonce des événements qui doivent se succéder.

I. « Quand tu entendras mugir le premier bœuf, alors l'Eglise commencera à ne plus être bien assise. Mais quand trois autres signes se présenteront à toi, et que tu verras l'aigle uni au serpent, et le second bœuf mugir dans l'Eglise, temps de tribulations; car le serpent et le bœuf évoqueront de l'Occident un roi d'un grand nom qui désolera le royaume, et après avoir jeté son butin conquis, retournera à peine sain et sauf dans ses États. Alors paraîtra un monstre qui fera cacher les serpents dans les ténèbres. Malheur aux habitants, car ils verront le danger, sans pouvoir s'en garer.

« Enfin, avec la permission divine, le second bœuf mugira. Deux maîtres à la fois voudront régner; trois armées puissantes entreront dans l'Italie. Elles s'élèveront bientôt les unes contre les autres. »

II. « Un pape reformera tout l'univers par sa sainteté et ramènera toutes les bonnes manières de vivre. Ce pape aura avoué un prince, homme courageux, qui sera des restes des rois de France. Ce prince l'aidera beaucoup et tout sera réformé. Mais après les événements, il paraîtra un signe, et la malice des hommes se réveillera. Ils deviendront plus méchants et commettront plus de crimes que les premiers. C'est pourquoi Dieu amènera et avancera la fin du monde. »

Une prédiction, qu'on retrouve répétée deux, quatre ou cinq fois dans le martyr Bemedochus, a déjà exercé à diverses reprises l'esprit des commentateurs. Nous la livrons à nos lecteurs sans réflexion.

« O toi, qui es entré frauduleusement, tu ne règneras puissamment, tu mourras en gémissant. »



L'avènement du socialisme, tel que quelques esprits violents voudraient le faire accepter, a été prédit par

le P. Beauregard, ce prédicateur qui courait les églises et dont le nom était, pour ainsi dire, un reflet de sa prescience. (Page 145. Beauregard, (1776).

« Je vois l'effort de quelques hommes, tristement fa-  
meux, qui s'éloignent des bannières de la foi, tâcher de  
déraciner avec les dogmes toutes les vertus, mettre toutes  
les passions du cœur en liberté, vouloir affranchir l'esprit  
de toute espèce de joug, permettre aux penchants tout  
ce qui les satisfait, s'appliquer avec acharnement à ébran-



ler tous les bons  
principes que ;  
de leur part,  
rien ne rem-  
place, renver-  
ser tout sans  
rien savoir con-  
struire, ravager  
tout dans l'uni-  
vers, sous pré-  
texte de réfor-  
mer, pour le  
laisser enfanter  
au milieu de  
ses débris et  
de ses ruines  
(1776).»

« Que signi-  
fient et ces par-  
tis, et ces ca-  
bales, et ces sys-  
tèmes, entassés  
sans fin ! Pour-

quoi toute cette effervescence de raison, cette vague  
inquiétude de nos vaines pensées, qui se poussent, se  
heurtent et s'agitent comme les flots soulevés par l'orage !  
Quoi, ces temps annoncés par l'Évangile seraient-ils  
venus ? Toucherions-nous à cette heure fatale où le choc  
des opinions doit précéder le choc des éléments ! »

(P. BEAUREGARD.)

## PROGNOSTICATIONS

DE JEAN DE LA ROCHETAILLADE.

Nous ignorons pourquoi les biographes n'ont pas consacré un article à Jean de la Rochetaillade, dont l'esprit prophétique fit l'admiration du 14<sup>e</sup> siècle. Ce silence serait explicable si sa mémoire ne nous eût été conservée par aucun de ses contemporains; mais il n'en est pas ainsi. Un chroniqueur célèbre, Jean Froissard, a consacré à ce personnage le passage que nous reproduisons textuellement.

« En ce temps, dit Froissart, avoit un frère mineur plein de grand clergie et de grand entendement, en la cité



d'Avignon, qui s'appeloit frère Jean de la Rochetaillade, lequel frère mineur le pape Innocent VI faisoit tenir en pri-

son en châtell de Bagnolles, pour les grandes merveilles qu'il disoit, qui devoient avenir mémement et principalement sur les prélats et présidents de sainte Église, pour les superfluités et le grand orgueil qu'ils demèment; et aussi sur le royaume de France et sur les grands seigneurs de chrétienté, pour les oppressions qu'ils font sur le commun peuple.

» Et vouloit le dit frère Jean toutes ces paroles prouver par l'Apocalypse et par les anciens livres des saints prophètes, qui lui étoient ouverts, par la grâce du Saint-Esprit, si qu'il disoit; des quelles moult en disoit qui fortes étoient à croire; si en voit-on bien avenir aucune dedans le temps qu'il avoit annoncé.

» Et ne les disoit mie comme prophète, mais il les savoit par les anciennes Écritures et par la grâce du Saint-Esprit, ainsi qui dit est, qui lui avoit donné entendement de déclarer toutes ces anciennes troubles, prophéties et écritures, pour annoncer à tous chrétiens l'aunée et le temps qu'elles doivent avenir.

» Et en fit plusieurs livres bien dictés et bien fondés de grand science de clergie; des quels l'un fut l'an mille trois cents cinquante six, Et avoit écrit dedans tant de merveilles à avenir entre l'an cinquante six et l'an soixante dix, qui trop seroient fortes à croire, combien que on ait plusieurs choses vu avenir.

» Et quand on lui demandoit de la guerre aux François, il disoit que ce n'étoit rien de tout ce qu'on avoit vu envers ce qu'on verroit; car il n'en seroit paix ni fin jusques à temps que le royaume de France seroit gâté et exillé par toutes ses parties et ses régions.

» Et tout ce a-t-on bien vu avenir depuis, car le royaume de France a été foulé, gâté et exillé, et par espécial, au termine que ledit frère mineur y mettoit, l'an cinquante six, l'an cinquante sept, l'an cinquante neuf, en toutes ces régions, tellement que nul des princes ni des gentils hommes ne s'osoit montrer contre ces gens de bas état, assemblés de tous pays, venus l'un après l'autre, sans nul chef de haut homme. »

L'examen des pronostications de Jean de la Rochetailade justifie complètement les éloges du chroniqueur

Froissard. Les événements de la période comprise entre les années 1356 et 1370 ont été prédites par cet homme de génie de la manière la plus complète. Ainsi il annonce la bataille de Poitiers, les troubles suscités par Étienne Marcel, la Jacquerie des vilains soulevés contre les seigneurs, le traité de Bretigny, la bataille d'Auray et même la construction de l'Hôtel-de-Ville de Paris. Les passages de ces prophéties qui concernent le 14<sup>e</sup> siècle n'offriraient qu'un intérêt médiocre à nos lecteurs. Mais il importe de mettre sous leurs yeux ce qui nous semble relatif à l'époque moderne. Un fragment de Jean de la Rochetaillade est parfaitement applicable au 19<sup>e</sup> siècle, et nous croyons devoir le citer :

« Aulcuns me disent : Pourquoi vous limiter à un lustre ou à deux lustres, au lieu de vous être en allé par delà pour nous faire cognoistre ce qui doit advenir un long temps après que nous serons trespassez et roidis. Aulcuns m'accusent de peu de sapience, pour ce que je ne m'enfonce pas trop avant dans les choses futures. Si je ne le fais, gens mal avisez qui me blasmez, c'est à ceste fin de ne pas troubler la foiblesse de votre entendement ; car vous cuidez que ce qui est présentement, éternellement sera. Les moines se imaginent que ils prendront tous jours la dixme sur les vilains, gent taillable et corvéable *ad misericordiam Domini*. Les baillis et les viguiers croient qu'ilz tolliront toujours la char et la pel aux pauvres plaideurs. Les bannerets et chastelains culdent avoir à tout jamais les droitz d'ost, de ban, champart, main-morte, quint et requint, lods et cencives, forage, pulveraige, civeraige et autres que ne saurois nombrer. Les gens d'armes, routiers, soudars et malandrins pensent qu'ils pourront toujours vivre sur le commun, en mangeant les bonnes pues du manant. Mais si, non content de me tenir clos et emprisonné dans l'aage quatorzième, j'arrivois au siècle plus loingtain, vous seriez tous esbahis et desconfits. Vous verriez la fourme et substance de toutes choses muee du tout en tout : non point en ce que l'on n'aura plus ni jacques, ni housiaux, ni hennins, ni sanbucques pontificales ; non point en ce qu'on ne mangera plus de paons farcis, de héroneaulx à la sauce bas-

tarde, d'hestoudaulx au mout, et de poires à l'hyppocras ; mais muee de telle sorte que rien n'en restera. Les belles abbayes qui nourrissent l'orgueil de tant de religieux seront destruites ou hantées par les vilains ; et les beaux ordres de la chrétienté prendront fin misérablement. De même les seigneurs qui ont en nos jours la justice haute et basse, les fourches et l'échielle, se estimeront trop fortunés se ils peuvent sauver leur col de la hart. Et pour quant aux borgeois et maistres d'hostelz, ils verront pareillement leurs privilèges deschoir. De même les tallemeillers, les vergetiers, les éperonniers, les futailliers, les étuvistes, et autres gens de métier verront disparoitre leurs jurandes et maîtrises, et n'y aura plus de statuts pour aucun.

» Que dirois-je du roy, notre sire ? Sa couronne sera ébranlée et deffaicte, et un jour adviendra où sera réalisée ceste parole de l'Écriture : « Les premiers seront les derniers, » et tous les serfs, colliberts et paouvres vilains qui maintenant pâtissent seront roys à leur tour, et commanderont aux gentilz hommes et grands de ce monde. Toute souveraineté temporelle sera mise à néant, avecque les droits d'aubaine, de régale, d'aides et d'hébergement.

» En place d'avoir de beaux retraits, des grandes salles et des domaines subjects à la taille, les roys s'en iront sans asyles, et leur misère fera rire les foibles qu'ils auront opprimez.

» Et nos descendants verront ces choses, et icelui qui régnera n'aura plus pour lui le droit d'héritage ; mais il sera le serviteur des serviteurs de Dieu, auquel appartient seul la toute-puissance éternelle. »

Il nous semble qu'il est impossible d'annoncer plus clairement les conséquences de la révolution de 89.

E. DE LA B.





DE QUELQUES  
**APPARITIONS**  
EXTRAORDINAIRES.

---

Nous ne voulons pas parler ici des spectres ou des fantômes vulgaires qui apparaissent trainant ou non des chaînes, — et qui sont généralement l'effet de songes ou d'hallucinations agissant sur des imaginations frappées.

Les anciens connaissaient même des spectres de jour, — ce qui tient sans doute à ce que l'on fait la sieste dans le midi après le dîner. Une digestion pénible jointe à un demi-sommeil créait la plupart de ces apparitions, provo-

quées par l'informe *Smarra*, — le démon du cauchemar.

On trouve cités dans le *Phlégon* un grand nombre de faits qui se rapportent encore à un autre genre d'hallucinations. Le plus remarquable est celui que raconta un philosophe grec très-digne de foi, — qui, passant sur un chemin pour se rendre à sa maison des champs, se trouva pour ainsi dire face à face avec son père, qui était mort depuis plusieurs mois. Le vieillard était pâle et vêtu du costume qu'il portait habituellement dans ses dernières années; seulement, les couleurs en étaient aussi pâlies et comme déteintes; c'était comme une ombre des Champs-Élysées, gracieuse d'attitude et souriante: — il salua son fils avec tendresse, et ce dernier voulant lui baiser la main, ne trouva sur la sienne étendue qu'une sorte de rayon faiblement coloré comme ces découpures que jette le soleil à travers l'ombre, et que l'on perçoit nettement à la faveur des atomes qui s'y jouent. — Puis la figure reprit sa marche le long de ce chemin, qui avait été sa promenade habituelle.

A cette époque déjà l'on se mêlait d'expliquer tout; — ne pouvant mettre en doute la bonne foi du narrateur, homme de grand sens, et qui appartenait à la secte des sceptiques, on jugea qu'il avait été le jouet d'une sorte d'ivresse passagère — et comme c'était un homme très-sobre, il fallut chercher une raison toute particulière à ce phénomène.

On s'avisa de songer que le fait s'était passé dans la saison de la coupe des foins. L'odeur des foins coupés porte à la tête, — et le philosophe, préoccupé sans doute du souvenir de son père en suivant un chemin que ce dernier aimait à parcourir, avait pu se le représenter avec cette puissance de réalisation qui d'ordinaire n'appartient qu'au rêve.

Toutes les apparitions pourraient s'expliquer avec ce système. Mais il ne rendrait pas compte de l'aventure suivante qui nous a été racontée dans une petite ville du midi de la France.

Un jeune homme revenait de la chasse et s'empressait de regagner la ville, dont les portes devaient se fermer à huit heures du soir, l'enceinte étant fortifiée. Il avait à

traverser encore un pont d'une forme angulaire comme ceux que l'on construisait autrefois sur des arches voûtées en ogive. Au-dessous de ce pont coulait une petite rivière, à l'eau presque stagnante, bordée de hautes herbes. — La chaleur avait été forte toute la journée, mais on était en automne; et après le coucher du soleil, une vapeur épaisse s'élevait de l'eau et des herbages. Le jeune homme s'était arrêté un instant et se reposait sur une pierre, voyant d'après le point où il était parvenu qu'il avait le temps d'arriver avant l'heure.

Au moment de se remettre en marche, il aperçut au milieu du pont une sorte de forme qui semblait se con-



denser peu à peu dans la brume... Ce pouvait être un passant; mais la figure était immobile. Le jeune homme se leva et marcha vers le pont; la figure à mesure qu'il montait descendait de l'autre côté, et bientôt elle sembla sortir du brouillard, qui cessait au delà des bords de la rivière, et se mit à suivre la route, devant le jeune homme d'environ vingt pas.

Plus celui-ci regardait cet étrange promeneur, plus il lui semblait reconnaître la tournure, la démarche,

même, aux derniers reflets du jour, les teintes de l'habit marron d'un de ses oncles, qui depuis plusieurs années habitait les colonies. De temps en temps cet oncle lui écrivait qu'il reviendrait un jour dans le pays lorsque ses affaires seraient terminées.

« Peut-être est-ce lui qui revient ! » se dit le jeune homme, et il se mit à presser le pas pour atteindre le voyageur.

Mais à mesure qu'il avançait, la figure avançait du même pas et se trouvait toujours à une distance égale.



De plus, lorsqu'elle passait sous les massifs d'arbres de la route, c'est-à-dire des dernières lueurs du crépuscule

à l'obscurité complète, il semblait qu'elle gardât quelque chose de la clarté qu'elle quittait, et se dessinait nettement dans l'ombre.

Quand le jeune homme arriva près de la porte de la ville, il vit l'ombre hésiter un instant comme si elle l'attendait, puis vaciller sur les murs et s'effacer entièrement. — « C'est une erreur d'optique, se dit-il. Il traversa le guichet et demanda à l'homme de garde s'il avait vu quelqu'un passer avant lui.

En se retournant, il vit la même forme passer comme une découpe sur les parois intérieures et dit au garde : « Mais voilà quelqu'un qui rentre. » Non, dit ce dernier, je ne vois personne.

La figure était à vingt pas, arrêtée à l'angle de la rue que le jeune homme devait prendre pour rentrer chez lui. Elle le regardait avec un sourire bienveillant, — et aux lueurs d'un réverbère, comme elle était tournée vers lui, il lui sembla reconnaître tout à fait les traits de son oncle. Il l'appela. Personne ne répondit.

Le jeune homme suivit la rue, en prit une autre : toujours l'ombre le devançait de vingt pas. Il s'arrêta devant la maison qu'il habitait. « Pour le coup, se dit-il, je vais savoir ce que c'est ! » Saisi toutefois d'une sorte de crainte, il précipita sa marche; tout avait disparu. Il ouvrit la porte extérieure et la referma brusquement. — Un cri plaintif se fit entendre dans la rue.

Notre jeune homme, on le comprend, monta rapidement l'escalier; en arrivant au premier, il entendit un long soupir qui lui fit tourner les yeux vers la fenêtre qui donnait sur le palier, et il lui sembla voir la même figure se dessinant à travers les vitres qui articulait distinctement : Hem! hem!... comme si elle avait de la peine à gravir extérieurement le mur crevassé de la maison.

Il fut au moment de tirer un coup de fusil sur ce visiteur étrange, et n'y renonça qu'en songeant que l'apparition ressemblait à un parent qu'il avait toujours aimé.

A la fenêtre du second, la même exclamation s'entendit, la même figure reparut à travers les vitres. Le jeune homme, qui demeurait à cet étage, ouvrit en frissonnant la porte de sa chambre, se hâta de la refermer, et s'étant

procuré de la lumière, trouva sur sa table une lettre qu'on avait reçue en son absence, timbrée de la Martinique ; — son oncle la lui avait écrite au lit de mort et le faisait héritier de sa fortune. L'apparition ne se remontra plus.

Les savants du pays dissertèrent longtemps sur le récit que fit le jeune homme de cette aventure. On jugea qu'à l'époque où elle s'était passée il était préoccupé de quelque inquiétude touchant le sort de son oncle, dont il n'avait pas reçu de nouvelles depuis longtemps, — qu'après une journée de chaleur et de fatigue, ses sens affaiblis avaient été victimes d'une illusion, due en partie aux émanations sulfureuses de la rivière qu'il avait traversée en revenant le soir à la ville... Quant à la lettre reçue le même jour, c'était une coïncidence purement accidentelle. — La science explique tout.

Walter Scott, dans les Contes de la tante Marguerite, a prétendu cependant que les morts revenaient volontiers dans les endroits qui leur étaient chers et où ils avaient passé une partie de leur existence. Ne pouvant se manifester avec la puissance de la vie, ces larves errantes pouvaient néanmoins être perçues dans de certaines circonstances par les personnes dont l'âme était en rapport avec elles. Il fallait de plus un état de l'atmosphère qui permit à l'image de prendre quelque intensité en concentrant dans sa forme ces molécules d'une matière impalpable mais visible. — N'est-ce pas là le système des anciens, qui comparaient les ombres à ces rayons de soleil où se jouent les atomes ? Une dissertation sur ce sujet nous entraînerait trop loin.



## PRÉDICTION NUMÉRALE

### SUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

M. E. de la R., avocat et docteur en droit à Mende, nous écrit qu'en furetant dans la bibliothèque de La Ferté-Saint-Aubin (Loiret), il a trouvé un vieux livre intitulé : *Questions d'avenir*, par Galaos, religieux de l'abbaye de Saint-Benoit-sur-Loire. C'est de ce livre que sont extraits les chiffres suivants, qui constituent une prédiction numérique :

12 | 13 | 22 | 9 | 19  
 14 | 1 | 16 | 13 | 12 | 5 | 15 | 14  
 2 | 21 | 13 | 14 | 1 | 16 | 1 | 18 | 20 | 5  
 18 | 3 | 16 | 18 | 3 | 19 | 5 | 14 | 20 | 1 | 14 | 20  
           4 | 24  
 16 | 3 | 21 | 16 | 12 | 3  
           4 | 5  
           4 | 9 | 23  
 4 | 3 | 16 | 1 | 18 | 20 | 3 | 13 | 3 | 14 | 20 | 19  
           19 | 5 | 13 | 1  
 16 | 18 | 3 | 19 | 9 | 4 | 3 | 14 | 20  
           4 | 5  
 18 | 3 | 16 | 21 | 2 | 12 | 9 | 17 | 21 | 3  
           6 | 18 | 1 | 14 | 3 | 1 | 9 | 19 | 3  
 9 | 14 | 4 | 9 | 22 | 9 | 19 | 9 | 2 | 12 | 5  
           16 | 1 | 18  
           12 | 3  
           19 | 21 | 6 | 6 | 18 | 1 | 7 | 3  
 21 | 14 | 9 | 22 | 3 | 18 | 19 | 3 | 12  
           22 | 3 | 18 | 19  
           12 | 3  
           4 | 9 | 23  
 14 | 3 | 21 | 22 | 9 | 3 | 15 | 3  
           19 | 9 | 3 | 3 | 12 | 3

En prenant chacun des chiffres précédents pour une lettre, 1 pour *a*, 2 pour *b*, 3 pour *c*, et ainsi de suite, on trouve la phrase suivante : *Louis Napoléon Buonaparte, représentant du peuple de dix départements, sera président de République française, indivisible, démocratique, par le suffrage universel, vers le 19<sup>e</sup> siècle.*

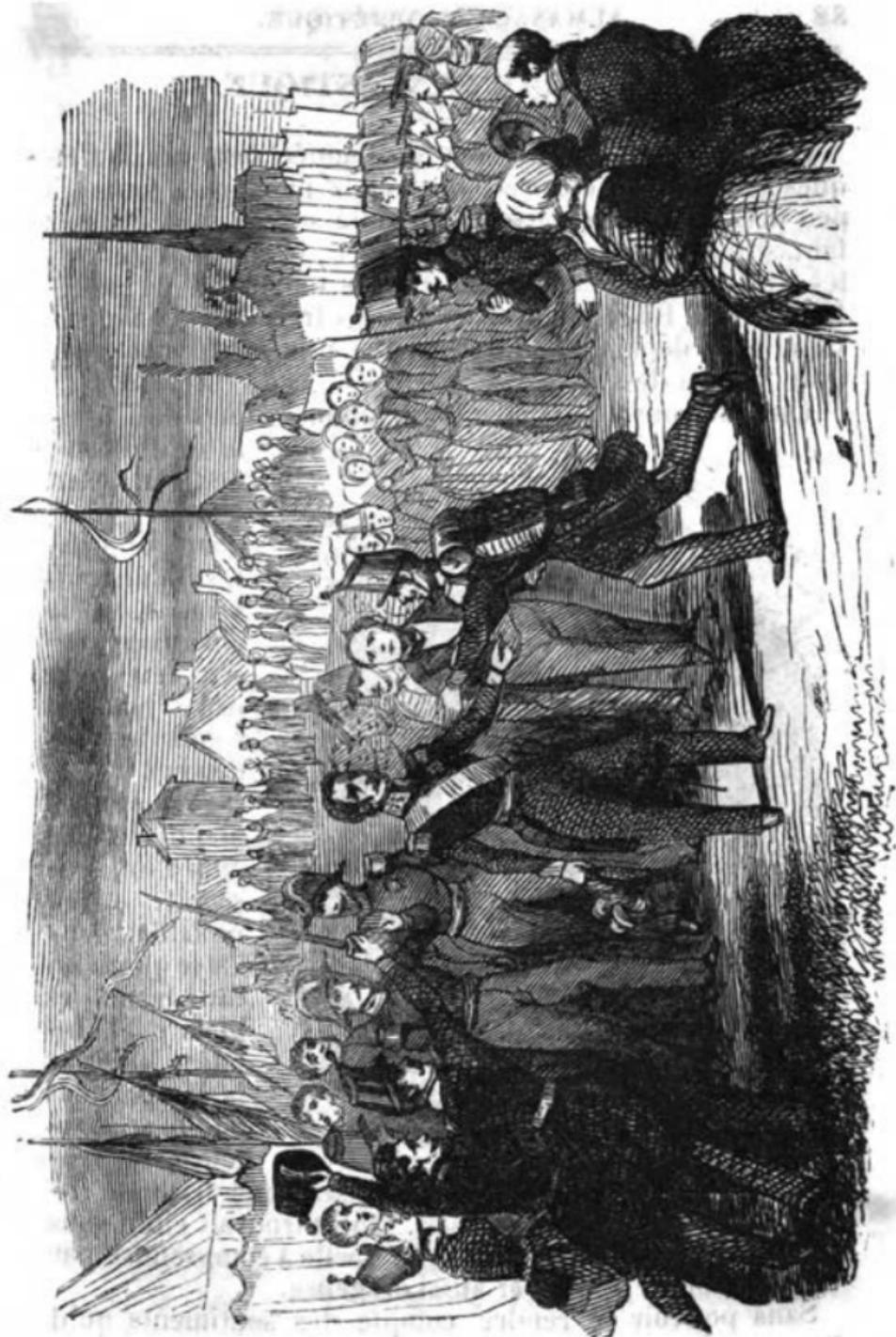
L'addition de toutes les lettres de chaque mot donne les nombres ci-dessus :

Louis . . . . .	77
Napoléon . . . . .	92
Buonaparte . . . . .	113
représentant . . . . .	133
du . . . . .	23
peuple . . . . .	73
de . . . . .	9
dix . . . . .	36
départements . . . . .	140
sera . . . . .	43
président . . . . .	110
de . . . . .	9
République . . . . .	126
française . . . . .	76
indivisible . . . . .	114
démocratique . . . . .	131
par . . . . .	35
le . . . . .	17
suffrage . . . . .	73
universel . . . . .	128
vers . . . . .	64
le . . . . .	17
dix . . . . .	36
neuvième . . . . .	94
siècle . . . . .	33

---

1848

Comme on le voit, le total de ces chiffres donne exactement le chiffre de l'année de l'élection 1848.



## UNE NUIT FANTASTIQUE.

Un soir du mois d'octobre de l'année dernière, quelques amis étaient encore réunis chez moi, vers minuit à peu près; notre entretien avait roulé sur des sujets assez fantastiques; les ballades de Brüger, les nuits d'Young, les contes d'Hoffmann et les romans ténébreux de la célèbre Anne Radcliffe avaient fait les frais de la conversation; mais depuis quelques instants une voix plus grave avait pris le dessus.

On se trouvait à l'époque des bourrasques de l'équi-



noxe d'automne; un vent d'ouest soufflant par rafales et s'engouffrant dans la cheminée, faisait entendre par moment comme le grondement de l'orage; une voix plaintive et lugubre lui succédait; le feu ne brillait dans l'âtre que d'un ton terne et blafard, la lumière jetée par la lampe était faible et douteuse, on sen-

taît naître en soi une secrète terreur, une tristesse incompréhensible vous étreignait. On se trouvait enfin sous l'empire d'une inquiétude vague, facile à comprendre par une nuit aussi sombre et aussi orageuse.

Sans pouvoir se rendre compte des sentiments qu'il

éprouvait, chacun de nous avait fini par garder le silence ; les plus résolus essayaient en vain de renouer l'entretien brusquement interrompu par l'ouragan ; il était impossible à eux de lier aucune suite d'idées, ils retombaient peu à peu dans un silence glacial ; on eût dit que les pensées les plus sombres paralysaient leur langue, qu'une fascination étrange les dominait à leur insu. Enfin, un moment le vent perdit un peu de sa force, un soupir semblable au râle d'un mourant se fit entendre, puis le silence lui succéda. Ce fut alors un instant de trêve ; nous eûmes respirer plus facilement, reprendre, pour quelques moments encore, notre intime causerie ; mais tout à coup un chien poussa dans la rue un long et lugubre hurlement.

— Signe de mort, dit en frissonnant madame Guillaume ; quelqu'un est-il malade dans votre maison ?

— Oui, madame, répondis-je ; mais que peut avoir de commun ce hurlement plaintif avec la maladie du vieux Dosement. Croyez-vous donc aux préjugés populaires ?

— J'ai de bonnes raisons pour croire que la voix plaintive d'un chien peut annoncer une mort prochaine, répliqua madame Guillaume ; je crois aussi qu'il peut exister des présages plus surnaturels et plus mystérieux encore.

Assez sceptique à l'endroit des choses surnaturelles, je me récriai aussitôt, bien que par suite des circonstances toutes particulières de cette soirée, je ne pus m'empêcher, malgré moi, de tressaillir légèrement.

— Eh bien ! si vous voulez me prêter un instant d'attention, dit madame Guillaume, je vous conterai, en peu de mots, une aventure bien singulière qui m'est arrivée il y a plus d'une vingtaine d'années ; elle pourra peut-être vous faire revenir sur votre opinion.

Nous fîmes cercle autour de la conteuse ; elle commença ainsi au milieu du bruit de la tempête, qui dans ce moment redoublait de violence.

— Ce fut au mois d'octobre 1828 que je quittai Strasbourg, ma ville natale, pour venir à Paris chez des parents qui voulaient bien s'occuper de mon avenir. Avant de partir, j'allai dire adieu à un oncle, homme assez brusque, duquel je n'avais jamais reçu aucune marque d'amitié, aucune expression de tendresse. Cependant ce

jour-là, quelque malade, il ne me reçut pas avec sa brusquerie habituelle; il fut, sinon affectueux, du moins un peu plus bienveillant que de coutume. Comme je lui témoignai mes regrets de le quitter dans un pareil moment, il me répondit, en me lançant un étrange regard, que de loin comme de près il aurait soin de me donner de ses nouvelles, qu'il ne mourrait point enfin sans que j'en fusse avertie promptement. A ce moment un chien hurla d'une façon si singulière que son cri plaintif me frappa; mon oncle ne parut pas l'entendre, mais un sourire erra sur ses lèvres blémies.

Je passerai rapidement sur mon départ de Strasbourg; quelques jours après j'étais installée à Paris près de parents qui devinrent pour moi une nouvelle famille.

J'avais presque oublié, au milieu des distractions que procurent les plaisirs de la capitale, l'impression que m'avait faite ma dernière visite à mon oncle, lorsqu'un soir, deux mois environ après mon arrivée, le 8 décembre, nous étions, moi dixième, réunis autour d'une table de bouillotte; un maladroit renversa la lampe et l'éteignit; pendant que la domestique allait chercher de la lumière, j'étendis les mains sur les fiches que j'avais devant moi, dans la crainte de quelques plaisanteries de mes voisins. A ce moment le hurlement d'un chien se fit entendre, je crus reconnaître cette voix plaintive, une main large et glacée se posa sur les miennes, dix heures sonnèrent; un frisson me saisit, je poussai un cri, la lumière parut, tout cessa comme par enchantement. Enfin, que vous dirai-je, je pressai les mains des personnes présentes dans le salon; elles étaient tièdes; je racontai ce que j'avais éprouvé, on rit, et l'on me traita de peureuse.

Quelques jours après cette soirée, je reçus une lettre cachetée de noir, dans laquelle on m'annonçait que le 8 décembre, à dix heures du soir, mon oncle avait rendu le dernier soupir en prononçant mon nom.

Vous voyez, mes chers amis, que j'avais raison de vous dire qu'il peut exister des choses surnaturelles que la froide raison expliquerait difficilement.

Madame Guillaume avait terminé, que chacun écoutait encore; j'allais combattre l'opinion qu'elle avait émise en

finissant son récit; mais j'en sus empêché par mademoiselle Angéline, jeune et blonde jeune fille qui depuis le commencement du discours de madame Guillaume avait écouté avec la plus grande attention, tout en se serrant



contre madame de Volgana, sa mère. — Je ne sais, dit-elle, d'une voix un peu tremblante, s'il faut croire aux pronostics et aux apparitions, mais je vais vous raconter, à ce sujet, un fait dont j'ai été témoin.

Nous resserrâmes davantage le cercle que nous formions, et nous écoutâmes avec attention; de temps en temps, le vent mugissant au dehors venait accompagner la voix de notre jeune conteuse.

— Il y a un an, dit mademoiselle Angéline, j'étais encore en pension; notre bonne maîtresse avait l'habitude de réunir le soir six ou sept des plus âgées de ses pensionnaires : l'hiver, dans son salon particulier; l'été, dans une pièce du rez-de-chaussée d'un petit pavillon situé au fond du jardin de notre pensionnat. Là se trouvaient aussi plusieurs dames, amies de notre maîtresse; on travaillait, on faisait des lectures à haute voix ou de la musique, le tout entremêlé de charmantes et spirituelles causeries. Une vieille dame, la plus aimable et la plus aimée entre toutes celles qui venaient à ces réunions, avait l'habitude de nous annoncer son arrivée par une petite poignée de sable fin, qu'elle jetait de loin contre les vitres des fenêtres du salon où nous nous trouvions, aussitôt nous accourions en riant à sa rencontre, elle était heureuse de notre empressement. « Mes enfants, nous disait-elle un soir, j'ai tellement l'habitude de vous prévenir ainsi de mon arrivée, que le jour de ma mort j'aurai soin de vous prévenir de cette manière. » Nous plaisantâmes sur cette promesse, puis nous n'y pensâmes plus.

La saison s'avancait, déjà nous n'avions plus que quelques semaines à passer dans le pavillon, lorsque nous apprîmes avec regret que madame Garnier, c'était le nom de notre vieille amie, était assez gravement malade. Pendant les premières soirées qui suivirent, nous nous informâmes assez régulièrement de sa position, mais bientôt l'insouciance de la jeunesse l'emporta sur ce que nous aurions dû regarder comme un devoir, notre bonne maîtresse ne nous en parla plus, dans la crainte de nous affliger.

Nous n'avions plus que peu de temps à passer dans notre pavillon d'été, lorsqu'un soir à neuf heures, au moment où l'une de ces dames achevait une lecture, nous entendîmes le bruit du sable lancé contre les vitres des fenêtres du salon; nous restâmes interdites, nous regardâmes notre maîtresse, elle se leva, ouvrit la porte et sortit dans le jardin. Nous nous précipitâmes sur ses pas, il n'y avait personne. Le lendemain nous apprîmes que la veille, à neuf heures du soir, madame Garnier avait rendu son âme à Dieu.

Mademoiselle Angéline se tut; la tempête continuait,

nous allions probablement nous séparer, lorsque le capitaine Caillotina prit la parole en ces termes :

— Sans ajouter une foi entière aux dons de seconde vue, aux revenants, je crois cependant à de certains pressentiments nous avertissant quelquefois de la mort d'un être bien-aimé, ou d'une personne nous appartenant par les liens de la parenté.

L'anecdote que je vais vous conter, ainsi que les récits que vous venez d'entendre, fourniront les preuves de ce que j'avance.

Pendant la campagne de France, en 1814, le corps d'armée dont je faisais partie se repliait sur Paris. Nous



nous trouvions de passage à Sézanne près Montmirail ; j'étais logé à l'hospice de cet endroit, qui, quelques jours avant, était occupé par des Cosaques, et quelque temps après devait l'être encore, car, à cette époque désastreuse, il n'était pas rare de voir dans la même journée des villes occupées en peu de temps, tantôt par les débris de l'armée française, tantôt par les ennemis.

J'étais donc, comme je vous le disais, provisoirement logé à l'hospice ; grâce à la bienveillante attention des bonnes religieuses, je trouvai dans cet asile deux choses

dont j'étais privé depuis longtemps, un repas assez confortable et un bon lit.

Après le souper, je montai dans la chambre qui m'avait été destinée; en me déshabillant je pris la précaution de mettre sous le traversin du lit une fort jolie montre en or, petit chef-d'œuvre d'horlogerie, marquant les heures et les dates; c'était un cadeau de ma jeune sœur, une montre qu'elle avait portée et à laquelle je tenais beaucoup. Enfin je me couchai, et bientôt je m'endormis.

Mon sommeil ne fut pas aussi paisible que je l'avais espéré; des rêves affreux me tourmentèrent, plusieurs fois je me réveillai en sursaut, et la fatigue l'emportant, je me rendormis, mais de ce sommeil lourd et agité, avant-coureur de quelque terrible cauchemar; des visions étranges se succédèrent à mon imagination fiévreuse, une entre autres se présentait continuellement dans mes



songes; c'était ma sœur, je la voyais agoni

lit de douleur, puis sa couche se changeant en une tombe de marbre blanc l'enveloppait entièrement, tout disparaissait ; alors dans le lointain une cloche sonnait le glas funèbre. J'apercevais une longue procession de jeunes filles couvertes de voiles noirs, elles approchaient lentement de moi en psalmodiant l'hymne des trépassés ; elles se groupaient, et du sein de ce groupe, semblable à une multitude de colonnades noires, je voyais s'élever une jeune fille vêtue de blanc, portant sur son front candide et pur une couronne virginale ; les bras croisés sur la poitrine, elle semblait un ange prenant son vol vers les cieux.

Tout à coup je reconnus les traits de ma sœur bien-aimée dans ceux de cette blanche et aérienne apparition ; je m'éveillai, de grosses gouttes de sueur inondaient mon front : je me mis sur mon séant ; un long soupir se fit entendre près de mon lit ; je cherchais à découvrir d'où provenait ce bruit ; un second soupir paraissant sortir du parquet vint me glacer de stupeur ; je vis alors, très-distinctement, une forme blanche couchée au milieu de la chambre. Je sautai vivement hors du lit, j'allumai la chandelle à l'aide d'un briquet de voyage que j'avais posé sur la table de nuit : tout avait disparu ; je m'habillai à la hâte ; disposé à passer le reste de la nuit debout, pour me distraire de l'impression qu'avait faite sur mon esprit cette vision incompréhensible.

Je passai effectivement la nuit, et plus que la nuit, debout, car j'entendis le bruit du tambour ; il appelait aux armes, il fallait partir ; une colonne ennemie, bien supérieure en nombre à notre petite troupe, s'avancait ; j'abandonnai précipitamment l'hospice pour rejoindre mes compagnons d'armes ; nous quittâmes immédiatement la ville ; deux jours après nous étions à Paris, où nous arrivâmes exténués de fatigue.

Dans le trouble où m'avait plongé l'étrange événement qui m'était arrivé, et aussi par la précipitation de mon départ, j'avais oublié ma montre ; je me disposais à écrire pour la réclamer, lorsque, jugez de ma surprise, un messenger, qui était parvenu à découvrir l'endroit où mon régiment était caserné, demanda à me parler, et me remit le bijou auquel je tenais tant ; je le récompensai

largement; il partit, content d'avoir pu exécuter fidèlement la mission qu'on lui avait confiée.

Après le départ de ce brave homme, j'examinai ma montre; elle était arrêtée et marquait deux heures et le 15. C'était effectivement dans la nuit du 15 mars que la vision de ma sœur mourante m'était apparue, que j'avais entendu des soupirs douloureux. Oh! alors, ce rapprochement me frappa, je craignis un malheur, je crus véritablement à un avertissement donné par une puissance mystérieuse.

Ce que j'appris plus tard ne fit que confirmer mes sentiments; ma pauvre sœur était décédée à la date et à l'heure marquées par ma montre.

Je n'ajouterai aucune réflexion à ce que je viens de vous raconter; tout ce que je puis vous dire, c'est que mon récit n'est pas un conte fait à plaisir, mais bien une véritable histoire.

Le capitaine avait à peine prononcé ces dernières paroles qu'un coup de vent, plus violent que ceux que nous avions entendus, fit craquer violemment les persiennes des croisées exposées à l'ouest; un fracas épouvantable se fit entendre dans la rue; le chien hurla de nouveau; nous nous levâmes tous spontanément de nos sièges. J'entr'ouvris la fenêtre et la persienne; le bruit que nous avions entendu provenait de la chute d'une cheminée que le vent avait renversée, et qui s'était brisée en tombant sur le pavé de la rue.

A la pâleur répandue sur les physionomies de mes convives, je reconnus l'indice d'une terreur profonde. Après quelques phrases banales et laconiques que nous échangeâmes, je jugeai qu'ils étaient tous désireux de regagner leur logis; je ne fis donc aucune instance pour les retenir; il était d'ailleurs assez tard pour que l'on songeât à la retraite. Je pris donc un flambeau pour reconduire mes amis, autant dans la crainte que la portière ne fût couchée que pour éclairer l'escalier, privé de son quinquet à minuit précis avec une ponctuelle économie.

J'étais descendu jusque sous le vestibule. Je vis alors avec surprise qu'il y avait encore de la lumière chez le concierge; je souhaitai la bonne nuit à mes amis, et j'en-

traî dans la loge pour rallumer ma bougie, que le vent avait éteinte au moment où la porte cochère s'était ouverte.

Ma brave portière était encore levée; elle paraissait considérablement inquiète; je m'informai de ce qui avait pu survenir de fâcheux dans sa vie, ordinairement assez paisible.

— Mon Dieu Jésus ! ne m'en parlez pas, mon bon monsieur, me dit-elle, vous voyez une femme bien chagrinée, allez; ce bon vieux Dosement, qui était malade depuis quelques jours, vous savez ? ce modèle qui avait une si belle barbe grise.

— Oui; eh bien, mère François, que lui est-il arrivé ?

— Ce qui lui est arrivé, grand Dieu ! il est mort; il y a une heure à peu près.

— Mort ! dites-vous, m'écriai-je. Alors le pronostic de madame Guillaume me revint à la mémoire.

— Le pauvre cher homme, qui, monsieur, il est mort; à preuve que son vieux chien César a hurlé dans la rue toute la soirée, et que je viens de le faire rentrer près du corps de son maître; quand je dis son maître, c'est son soutien, son seul ami que je devrais dire. Ah ! tenez, monsieur, dit la mère François en essuyant une larme avec le coin de son tablier, mon homme dira ce qu'il voudra; mais je ne laisserai pas ce pauvre animal crever de faim; je ne suis pas riche, voyez-vous, mais c'est égal. Je le garderai près de moi, ça me fera une société quand François restera trop tard dehors.

— C'est une bonne pensée que vous avez là, mère François. Mais le vieux Dosement n'a-t-il donc laissé aucun parent, aucun ami, qui consente à prendre soin du vieux César ?

— Lui ! avoir des parents, des amis ! oh ! non, il était trop pauvre pour cela; s'il avait été riche, à la bonne heure, il aurait eu des amis à défaut de parents; mais que voulez-vous, les pauvres gens sont tous logés à la même enseigne; sans la commisération de quelques peintres, pour lesquels il posait, sans quelques secours que je lui faisais avoir de personnes compatissantes, et quelques

soupes que je lui préparais, soit dit sans me vanter, le pauvre cher homme n'aurait pas toujours eu le strict nécessaire; il vivait bien chétivement, allez.

— Je connais votre excellent cœur; je sais combien vous êtes bonne, obligeante; mais vous ne m'avez pas dit encore ce qui vous inquiétait tant lorsque je suis entré.

— Ah! voilà, monsieur, c'est que mon mari n'est pas encore rentré, et que je ne puis avant son retour aller

veiller auprès du défunt; cependant on ne peut pas laisser ainsi le cadavre d'un chrétien.

— J'ai trop de respect pour votre pieuse intention, mère François, pour ne pas vous proposer quelque chose qui vous soit agréable. Si vous voulez, je veillerai pour vous jusqu'au retour de votre mari, qui ne peut tarder.

A peine avais-je fait cette offre que, l'avouerais-je, je m'en repentis intérieurement; on le

comprendra facilement, en songeant à l'impression qu'avait dû produire sur mon esprit les récits que j'avais entendus et dont je ne mettais aucunement en doute l'authenticité; mais il m'était difficile, pour ne pas dire impossible, d'hésiter à rendre un léger service à cette brave femme, qui tant de fois avait été obligeante pour moi, obligeance que j'avais récompensée, il est vrai, mais dont je conservais toujours un sentiment de reconnaissance.

La bonne mère François se confondit en excuses, en remerciements, et surtout en louanges que ma modestie me fait un devoir de passer sous silence. Enfin elle accepta mon offre, me conduisit près du mort en m'assurant que dans peu de temps elle viendrait sans doute me relever de ma triste fonction.



L'unique et étroite chambre qu'occupait Dosement, et qu'il devait à la charitable bonté du propriétaire, était située à l'entresol d'un corps de bâtiment, au fond de la cour; le rez-de-chaussée servait de remise, au-dessus se trouvait un grenier à foin. En entrant dans ce pauvre logis, j'en laissai la porte ouverte pour chasser l'odeur nauséabonde qui y régnait; je jetai ensuite les yeux autour de moi; tout attestait une profonde misère: une table boiteuse, deux mauvaises chaises, quelques nippes pendues aux murs noircis et crevassés, quelques poteries et un grabat, composaient tout le mobilier. Deux cierges de très-petite dimension éclairaient ce misérable intérieur.

J'examinai le malheureux étendu sur la paille de ce grabat; sa figure, vénérable et belle encore, n'avait rien perdu de sa sérénité; les souffrances physiques et morales, les douleurs, n'avaient laissé aucune trace sur ce visage calme et presque souriant. On voyait que son âme était retournée tranquille au sein du Créateur. C'est que pour le malheureux, le dernier pas dans cette vie est le premier vers un autre avenir, le terme d'un long et douloureux pèlerinage à travers une vallée semée de ronces et d'épines, où une main amie et fraternelle ne se tend pas toujours pour aider le laborieux mais infortuné voyageur.

Celui-là du moins avait eu son vieux chien, compagnon fidèle, qui, maintenant couché au pied du lit où repose son maître, lève parfois la tête tristement pour donner un dernier regard à des restes inanimés, mais encore chers.

En faisant ces pénibles réflexions, je m'étais assis sur une chaise; je m'entortillai dans ma robe de chambre, et, malgré le mauvais temps, je laissai la croisée ouverte, pour raréfier un peu l'air imprégné d'une odeur cadavéreuse et méphitique.

Il y avait à peine une heure, je crois, que j'étais plongé dans des réflexions philosophiques et sociales sur la fragilité des choses humaines, sur la misère et la richesse, etc., que déjà mes paupières appesanties se baissaient malgré moi, qu'une espèce de somnolence s'emparait de mon cerveau. J'avais déjà cherché, mais en vain, à lutter contre cet invincible besoin de sommeil; mes efforts étaient demeurés stériles; je tombai insensiblement dans un en-

gourdissement profond, mes yeux se fermèrent un instant, et cependant il me semblait voir encore le triste spectacle qui tout à l'heure s'offrait à mes regards.

Il n'y avait qu'un moment que je me trouvais dans cette position ; lorsque, jugez de mon effroi, je vis le mort se dresser sur son séant, me regarder fixement avec un air sévère, et m'avertir, en agitant plusieurs fois son doigt index près de son visage, que je ne remplissais pas entièrement mon devoir de veilleur. Je sortis brusquement de l'espèce de

somnolence dans laquelle je me trouvais ; je me levai vivement, je m'assurai que je ne dormais plus, je regardai le lit, le vieux

Dosement y était toujours couché comme je l'avais aperçu en entrant ; mais je vis son chien s'enfuir en gémissant. Rempli de terreur, je pris la fuite, et dans ma précipitation

à descendre l'étroit escalier, je manquai renverser la mère François, qui venait me rendre à mes pénates, en prenant ma place auprès du défunt.

Enfin je rentrai chez moi dans une agitation facile à comprendre ; le jour me trouva debout.

En réfléchissant plus tard à ce qui m'était arrivé, je ne pus m'en rendre compte, me l'expliquer bien clairement ; si ce que j'avais vu, ou cru voir, n'était qu'une hallucination de mon cerveau singulièrement disposé, cette nuit-là,



aux effets surnaturels; si enfin le vieillard n'avait fait aucun mouvement sur son lit mortuaire, pourquoi le chien s'était-il enfui en poussant de lugubres gémissements? Il avait donc vu comme moi le geste presque menaçant de son maître?... Maintenant encore je ne puis m'empêcher de frissonner en racontant cette étrange aventure, et en rapportant les récits surprenants que j'ai entendus dans cette nuit sombre et fantastique.

Je l'avouerai, sans avoir une foi aveugle en tous les récits merveilleux de revenants et autres contes plus ou



moins surnaturels, je ne puis à présent m'empêcher de croire qu'il existe quelquefois des avertissements secrets de la Providence, des pressentiments mystérieux, des dons de seconde vue, dont l'histoire d'ailleurs nous offre des exemples. Si quelques esprits forts ou sceptiques nient de tels faits, je laisserai les lecteurs juger entre la négation et l'affirmation. On a nié bien longtemps le magnétisme, le somnambulisme, etc. La science a répondu victorieusement par la découverte de bien d'autres secrets jusqu'à présent impénétrables à l'homme. DESGRAZ ROZIER.

**LA FILLE DU TROLL,  
OU LOUIS-PHILIPPE EN FINLANDE.**

I.

On sait qu'après avoir été forcé de quitter la France, à la suite de Dumouriez, Louis-Philippe d'Orléans erra



quelque temps de contrée en contrée. Il visita entre autres

pays, la Finlande, où son souvenir s'est conservé, comme on le verra par la légende suivante, que nous traduisons d'un manuscrit finnois trouvé à Karessuando, aux environs de Lappmarck.

« Le froid et la mort règnent à l'extrémité des régions septentrionales. Une neige éternelle y combat les feux du soleil. L'obscurité des nuits y est à peine interrompue par le vague scintillement des étoiles et les rougeâtres lueurs des aurores boréales. L'informe baleine, l'ours blanc, le renard bleu, le morse aux formidables défenses, sont les seuls hôtes de ces solitudes glacées.

C'était cependant vers elles que semblaient se diriger trois traîneaux, qui à la fin du mois de mars 1793 traversaient la plaine de Karessuando. L'hiver qui touchait à sa fin épuisait toutes ses rigueurs. Le ciel était comme une nappe de plomb, et la bise sifflait à travers les sapins.

— *Perkele!* s'écria le cocher du premier traîneau, en se servant d'un juron familier aux Finlandais.

Il essaya de ranimer à coups de fouet son cheval harassé de fatigue; mais les forces de l'animal étaient épuisées, et la caravane dut s'arrêter.

— Monseigneur, nous sommes perdus, dit un individu placé dans le second traîneau.

— Tais-toi, François, répondit celui qu'on avait appelé Monseigneur; va plutôt t'informer si nous pouvons trouver quelque habitation dans le voisinage.

— Oui, oui, dirent d'une voix unanime tous les voyageurs répartis dans les trois véhicules.

L'interprète de la bande interrogea successivement les trois cochers, mais ils répondirent qu'ils ne connaissaient aucune chaumière aux environs. Cependant la rigueur du froid redoublait, les ténèbres s'épaississaient, et la tempête soulevait la neige en épais tourbillons. Tout à coup on aperçut dans le lointain une espèce de fantôme qui faisait signe aux voyageurs de le suivre. Monseigneur se jeta sans hésitation à bas de son traîneau, et s'avança hardiment vers le mystérieux inconnu.

— Arrêtez! s'écria François en se précipitant sur ses traces: c'est quelque bandit qui veut vous entraîner dans

sa caverne, où c'est le diable, qui veut nous conduire en enfer.

Le jeune seigneur ne répondit pas, et traversant une rivière, il ne s'arrêta qu'aux pieds d'une colline couverte de sapins et de bouleaux. Là, le fantôme qui marchait devant eux parut s'abîmer sous la neige. François poussa un cri de terreur, en montrant à son maître l'entrée d'une hutte souterraine, qui res-embait au repaire de quelque bête féroce. Tous deux demeuraient indécis sur le seuil, lorsque du fond de l'autre partit une douce voix qui murmurait ces mots :

— Citoyen Louis-Philippe d'Orléans, entrez sans crainte.

En entendant cette voix, le valet de chambre effaré faillit tomber à la renverse.

— Monseigneur le duc Louis - Philippe d'Orléans, entrez sans crainte.

— Ma foi, entrons, dit le prince, il importe que je fasse connaissance avec la femme qui me salue par mon nom et dans ma langue, au fond de ces affreux déserts.

Le duc d'Orléans, accompagné de

François, pénétra dans la demeure souterraine. Elle était pavée d'une énorme dalle de granit; le mobilier en était



simple, mais tenu avec une remarquable propreté. Une souche de sapin brûlait dans l'âtre et jetait dans l'étroite chambre sa fumée mêlée d'étincelles. Au près du foyer était assis un vieillard octogénaire aux pieds duquel se jouaient un chat et un ours. Derrière lui se tenait debout une jeune fille aux cheveux châtaîns, aux yeux bleus mélancoliques. Vêtue d'une robe rayée de laine finlandaise, elle était pleine de grâce et de distinction.

— Monseigneur, dit-elle, nous vous attendions depuis longtemps. Hier soir, à huit heures, quand vous quittiez *Munioiniska*, mon père *Tuisko* se désola que vous eussiez pris des chevaux au lieu de rennes. Il faudra, me dit-il, que j'aille au-devant de cet illustre étranger, dont les chevaux vont mourir de fatigue. S'ils périssaient dans la tempête qui nous menace, ce serait un grand malheur, *Toini*, pour le pays de ta mère.

— Mais comment votre père a-t-il pu être instruit des détails de mon voyage? demanda le duc avec étonnement.

— Mon père est un *tietega*, un *troll* qui conjure les mauvais génies, et auquel le *hattia*, l'esprit de protection, révèle toutes les choses. Il possède la sagesse, que les vieilles sagas appellent le don des dieux par excellence.

— Il cultiva donc les sciences surnaturelles?

— Il en sait plus que le sorcier *Matti Kallanvaara*, que l'on vanta à *Kemi*; il n'a pas besoin d'eau-de-vie, comme lui, pour entrer en extase. L'esprit vient quand il l'invoque, et lui dicte les plus magnifiques paroles.

— Et vous êtes sa fille?

— *Toini* n'est point la fille de *Tuisko*. Mon père est loin d'ici; il habite une royale demeure.

Le duc regardait attentivement la jeune fille, en se demandant si elle était dans son bon sens, lorsque le vieux *Tuisko*, qui était sorti pendant ce dialogue, revint avec le comte de *Montjoie* et les autres compagnons du duc d'*Orléans*. On servit aux voyageurs un quartier de renne fumé, des poissons secs et du lait caillé. A la fin du repas, le duc exprima le désir de voir le *troll* tomber en extase.

« Je vais lui faire part de vos vœux, dit Toini; et elle entama avec le vieillard une longue conversation en finnois.

Le sorcier semblait hésiter, mais il finit par céder aux instances de la jeune fille, et s'avança d'un pas majestueux au centre de la pièce, en faisant signe aux étrangers de s'asseoir sur un banc qui longeait la muraille. Peu à peu sa figure s'anima, et il murmura des paroles qui furent interprétées par la jeune fille.

— Voyageurs, disait-il, que voulez-vous de moi? parlez, et je vous répondrai, car je possède la sagesse. Je connais l'origine du monde, du fer et du feu; je détruis les citadelles d'Hüsi, l'esprit du mal. Je prends les douleurs de la terre et je les relègue sur la montagne de Kipumaki, où les déesses les emprisonnent.

— Homme sage, dit le duc d'Orléans, apprends-moi quel sera le destin de la France, ma mère?

— Viens à mon aide, Ukko, génie du tonnerre, reprit le vieillard en s'animant de plus en plus. Viens à mon aide, déesse des ondes aux cheveux d'azur!

— Viens, mère de la terre; viens, Perkel, démon qui habite les profondeurs de Manala (l'enfer)!

En prononçant ces mots d'une voix vibrante et avec des gestes convulsifs, le troll semblait inspiré par une puissance surnaturelle. Un moment, il tomba épuisé sur la dalle de granit, mais bientôt il se releva et poursuivit en ces termes :

— J'aperçois une contrée riante, de vastes plaines, des hautes montagnes, d'admirables cités. Les fleuves sont rouges de sang!... l'incendie dévore les châteaux... Où courent ces hommes sinistres armés de haches et de piques?... les armées s'entrechoquent. Le cheval de la mort galope dans les rangs. Voici un jeune homme au front resplendissant comme les étoiles, il s'avance, il foule aux pieds ses ennemis, et le voilà sur un trône!... La foudre gronde. Le serpent caché sous la couronne va mordre au cœur le héros qui la porte... Le nord s'ébranle. Les vautours poursuivent l'aigle jusque dans son aire, d'où il tombe percé de coups!... La terre reverdit, elle

cesse de boire le sang, mais son sein est jonché des plu-



mes de l'aigle, plumes merveilleuses avec lesquelles des hommes nouveaux écrivent une histoire éternelle!.. La foudre gronde encore. Un trône est renversé. Un vieillard a pris la fuite, un prince, celui que j'ai devant les yeux, se présente comme un génie pacificateur... Hélas! la foudre gronde encore. Un jeune enfant agite du haut du trône ses bras innocents... Victoire aux aiglons! Mais non, tout change, tout se transforme : les vieilles races périssent... Que veulent dire ces signes?... des ombres enveloppent ma pensée, le haltia m'abandonne. Le tietega n'est plus qu'un homme... étrangers, adieu! adieu!

A ces mots, le vieillard retomba anéanti sur la dalle et demeura longtemps plongé dans un évanouissement profond.

## II.

Trois semaines après cette scène, les voyageurs se trouvaient encore à Karessuando. Le duc était censé attendre la fin du dégel, mais la vérité était qu'il se sentait retenu par les charmes de Toini. Il avait trouvé dans les environs

une habitation commode, mais il faisait de fréquentes visites à la demeure souterraine. On le voyait souvent errer sur les montagnes avec la fille adoptive du Troll, Elle lui avait appris à conduire les rennes, et à marcher avec ces longs patins appelés *suksi*, dont les Finnois et les Lapons se servent pour descendre.

Un soir d'avril, le prince et la Finlandaise se prome-



naient ensemble sur les bords du Muonio, et ils s'entretenaient d'amour.

— Monseigneur plaisante, disait Toini.

— Non ; n'es-tu pas digne d'être aimée ? ne sommes-nous pas nés l'un pour l'autre ? unis ensemble par des liens d'une sympathie naturelle ? car tu me l'as dit, tu es Française et Parisienne.

— C'est la vérité, répondit la jeune fille, et je me souviens encore vous avoir vu à Paris, dans tout l'éclat de votre rang.

— Ta vie est pleine de mystères : pourquoi ne pas me la raconter ? D'où vient que tu prononces si souvent le nom d'Antoinette ?

— C'est le nom que j'ai reçu au baptême, et c'est la reine de France qui me l'a donné.

— Est-il possible ? qui donc ai-je devant les yeux ?

— La fille d'une dame d'honneur de la cour de Versailles. Ma mère avait eu le malheur de céder à la passion



d'un prince du sang qui, pour capter cet amour, exigea d'elle qu'elle épousât le vicomte d'Aras, un vieux roué de soixante ans.

— Infamie ! s'écria le duc.

— Le prince, ajouta Toini, s'était promis de continuer sa liaison avec ma malheureuse mère ; mais elle s'y refusa obstinément dès qu'elle fut mariée. Le prince fit d'inu-

tentatives pour vaincre sa résistance ; exaspéré, il lui écrivit un jour ces deux mots :

« Amour ou vengeance ! »

— Ma mère prit la fuite, car elle savait que son misérable époux était le complice de son amant.

— Je connais d'Arras.

— Nous n'allâmes pas loin. L'abbesse des Ursulines de Montmartre était sa parente, et lui donna asile dans ce couvent. Ce fut là que l'on m'éleva, que je grandis dans le calme et la paix. Je n'étais pas encore sortie de la sainte maison, lorsque je fus emmenée un jour par une religieuse qui allait visiter des malades. Quel plaisir pour moi que cette promenade ! Je m'en souviens encore ; vous vintes à passer tout à coup. Trois autres personnes vous accompagnaient, et vous étiez tous montés sur de magnifiques chevaux. Un coup de vent enleva votre chapeau et le fit



tomber à mes pieds ; je vous le rendis d'une main trem-

blante, et j'en fus remerciée par un gracieux sourire. Vous aviez alors dix ans et j'en avais sept. L'un de vos compagnons s'avança vers la religieuse qui me conduisait, et lui demanda qui j'étais. Dès le lendemain, hélas ! ma mère reçut un second billet contenant les mots funestes : « Amour ou vengeance ! » Elle quitta le couvent, elle se sépara de l'abbesse, qui ne pouvait lui offrir que le secours de ses



larmes et de ses prières. Ma mère s'enfuit au Havre. Mais elle y était à peine arrivée, qu'elle y trouva un troisième billet portant : « Amour ou vengeance. »

— Quelle horrible persécution ! Et ta mère conserva les billets ?

— Je les ai toujours. Craignant l'effet des menaces de mon père, nous nous embarquâmes sur le premier navire qui voulut nous recevoir, et, quelques semaines après, nous étions en Finlande, à Uléaborg, où ma mère bien-aimée repose depuis quatre ans. Le bon Tuisko, le troll, m'a recueillie, m'a consolée, et me tient lieu de père.

— Chère Toini, je veux te rendre au bonheur; je veux te faire connaître le luxe et l'aisance, réparer envers toi les torts d'un malheureux, car je t'aime!.. Mais ces billets, ces billets, où sont-ils?

— Les voici, dit la jeune fille; je les conserve toujours sur moi: ils enveloppent une boucle de cheveux de ma mère.

Le duc d'Orléans prit les billets et les ouvrit avec avidité.

— O ciel! s'écria-t-il, c'est l'écriture de mon père!....

## HISTOIRE

D'UN

COLONEL AUTRICHIEN ET D'UNE OUVREUSE DE LOGES.

— NOUVELLE PROPHÉTIQUE. —

... Nous étions réunis au salon en attendant qu'on servit le thé. Tout à coup le maître d'hôtel entra. Il était tout effaré et tout pâle: — Un médecin! un médecin! cria-t-il d'une voix étranglée, y a-t-il un médecin ici? Ah! mon Dieu!

Et M. Durousseau parcourait du regard toute l'assemblée. Il semblait nous interroger tous séparément les uns après les autres, mais personne ne répondait.

— Qu'y a-t-il? hasarda enfin une vieille dame, serait-il arrivé un malheur?

— Un bien grand, madame! un bien grand!... Mais vous devez le connaître... C'est le colonel Henricus.

— Celui qui était ici l'année dernière?

— Précisément.

— Et que lui est-il arrivé?

— En entrant dans la cour de l'hôtel son cheval s'est abattu, et il s'est brisé la tête contre une des marches de l'escalier.

— Il est mort?

— Oh! il n'en vaut guère mieux.

J'avais bien quelques notions de médecine, mais je n'osais dans un cas si grave offrir mes services. M. Duroiseau répéta encore une fois : Un médecin! un médecin! et disparut au milieu du silence le plus profond.

Le colonel Henricus! J'avais beau consulter ma mémoire et fouiller mes souvenirs, je ne retrouvais pas ce nom dans l'annuaire de l'armée française.

— Quel régiment commande ce colonel? demandai-je à la vieille dame.

— Oh! monsieur, c'est un colonel autrichien.

— Un colonel autrichien!

— Oui... Sa fortune est considérable, et sa générosité sans bornes... Oh! mais... attendez donc... quelle date avons-nous aujourd'hui?

— Le 6 juillet.

— Le 6 juillet!... mais oui... je me rappelle maintenant... Le 6 juillet, c'est bien cela...

En ce moment huit coups argentins retentirent à la pendule. La vieille dame se leva comme mue par un pouvoir supérieur, fit quelques pas vers la cheminée, puis elle palit, elle chancela et s'évanouit.

Un peu d'éther et le grand air lui rendirent bientôt ses sens.

Cette scène nous avait beaucoup intrigués. La chute du colonel Henricus, l'évanouissement de notre voisine, devaient former les deux premiers anneaux d'une chaîne que nous avions hâte de briser.

— Est-ce que vous le connaissez beaucoup, madame, ce colonel Henricus?

— Mon Dieu! non, monsieur. Je ne l'ai vu qu'une fois l'année dernière, il y a juste aujourd'hui un an, à table. Mais j'assistai à une scène qui me revient maintenant à l'esprit, et, faut-il vous l'avouer? qui me cause de l'effroi.

— Que nous dites-vous donc là, madame ? nous allons



partager vos craintes si vous refusez de nous raconter cette lugubre histoire.

— Ce n'est pas encore tout à fait de l'histoire. C'est un conte, une sorcellerie.

— Une sorcellerie ! Brrr ! brrr !

— Vous n'y croyez pas. Vous avez raison. Je suis..., je veux être comme vous.

— Nous vous écoutons, madame.

— Vous tenez donc à mon conte ?

— Énormément.

— Soit. Alors je commence.

Un frisson électrique parcourut tous les assistants, et l'on se rapprocha.

— Il y avait peu de monde ici l'année dernière. Dieppe était triste à voir, et les moindres circonstances prenaient les proportions d'un événement. Vous ne vous étonnerez donc pas si l'arrivée du baron Henricus, colonel d'un régiment autrichien, menant grand train et faisant folles dépenses, causa une vive sensation. Pendant plusieurs ours la présence de cet illustre étranger défraya toutes

les conversations. Le soir, quand il paraissait au cercle, on se pressait autour de lui ; il était aimable, spirituel, et parlait en français comme un indigène du faubourg Saint-Germain. Une fois il perdit deux cents louis à l'é-



carté sans sourciller. On ambitionnait la faveur d'être son partenaire. Le colonel Henricus avait trente-cinq ans environ et pouvait facilement passer pour un très-joli gar-

con. Au bout d'une semaine il était le lion de la saison, le roi des bains de mer. Il habitait l'appartement du premier, et se faisait servir à part. Un soir qu'il avait invité à dîner chez lui quelques habitants de l'hôtel, — je faisais partie des convives, — on entendit des cris perçants qui semblaient venir de la place, et la voix de M. Dourousseau, dominant ces cris, menaçait et grondait. Le colonel Henricus ouvrit la fenêtre et se mit à demander la cause de ce tapage.

— Ne vous inquiétez pas, répondit M. Dourousseau, c'est encore cette petite malheureuse qui nous ennuie.... J'ai beau la chasser, elle revient sans cesse.

— Quelle petite malheureuse?

— Parbleu ! la petite sorcière.

— Ah ! il y a des sorcières dans ce pays-ci?... Eh bien ! voyons, ne la battez pas, la pauvre enfant. Puis se tournant vers nous : — Messieurs et mesdames, ajouta le colonel, est-ce que vous ne trouvez pas assez divertissant de nous faire tirer la bonne aventure ? Un horoscope à chacun de nous serait un dessert original. Il n'y a pas d'opposition ? Ces dames n'ont pas peur ? C'est convenu. Monsieur Dourousseau, faites ramener la sorcière.

— Comment ! vous voulez, colonel... Hum ! hum ! petite intrigante !

Une minute après la porte s'ouvrit à deux battants, et l'hôtelier entra tenant par la main une blonde enfant qui paraissait avoir quatorze à quinze ans. A l'aspect de celle qu'on nommait la sorcière, le front du colonel se couvrit d'un nuage. Et moi, qui suis un esprit fort, moi une incrédule, je ne pus me défendre d'un mouvement nerveux.. C'est qu'elle avait une physionomie bizarre. Ses traits étaient d'une régularité charmante, et son visage était entouré de l'ovale le plus pur. Sa chevelure soyeuse et blonde flottait doucement au caprice de la brise, mais ses sourcils, fortement arqués, étaient d'un noir de jais. Ajoutez à cela qu'elle avait des yeux très-brillants, et vous vous expliquerez peut-être l'émotion qu'elle produisit.

— Pardieu ! fit gaiement le colonel, c'est une jolie créa-

ture que votre sorcière, maître Durousseau, et vous aviez tort de la renvoyer.

— Pardon. Excusez-moi, monsieur le colonel, mais c'est que cette petite enragée diablée fait un vilain métier. Toutes les fois qu'elle se met à débiter ses balivernes, elle a toujours de mauvaises nouvelles à annoncer.

— Ah ! vous croyez alors ce qu'elle prédit ?

— Moi ! Oh ! pas du tout. Mais ça fait toujours de l'effet.

— Eh bien ! ma jolie enfant, qu'avez-vous donc ? Vous semblez avoir du chagrin. Est-ce que vous en voulez à M. Durousseau ? Oh ! ce n'est pas un méchant homme ! Voyons, je vous ai appelée pour nous tirer notre bonne aventure. Etes-vous en bonne disposition ?

— Oui, monsieur, répondit la sorcière d'un ton rauque.

— Alors commençons. Messieurs, mesdames, si vous le permettez, j'ouvrirai la marche. Mais d'abord, dites-moi, mon enfant, comment faites-vous vos prédictions ? Est-ce avec des cartes ?

— Non, monsieur.

— Est-ce par évocation, évocation, imprécation ? Y a-t-il hallucination ?

L'enfant regardait le baron avec ses grands yeux étonnés. On lui parlait un langage qu'elle ne comprenait pas. Et le colonel s'amusait un peu de son embarras.



- Que faut-il donc?
- Donnez-moi votre main.
- Volontiers.

Et le colonel Henricus lui présenta élégamment la plus jolie main du monde.

Ai-je besoin de vous dire que nous étions tous sous l'empire d'une appréhension réelle.

La sorcière prit la main brusquement, la mit dans la sienne et la porta à son front.

— Que disiez-vous donc, jeune Abracadabra? Mais c'est une véritable évocation, ceci.

— Silence, monsieur, vous avez deux belles lignes qui marchent droites à côté l'une de l'autre. C'est la fortune et le calme... pendant quelque temps..., puis au bout de ces deux lignes une autre les coupe en deux, c'est une chute...

— Une chute, agréable sorcière! Qui peut me valoir ce pronostic désobligeant?

— Je vous l'ai dit : la ligne qui coupe...

— Mais une chute! Comment l'entendez-vous? Il y a toutes sortes de chutes sur cette terre.

— Une chute de cheval...

— Ah! ce sera la première... Et où?

— Ici.

— Je ne pense pas jamais revenir.

— Vous reviendrez.

— Alors vous me décidez... Je ne reviendrai jamais...

— Ne croyez pas au moins que cela m'affecte, messieurs et mesdames. Tiens, sorcière, ma mie, voici deux belles pièces d'or. Et peut-on savoir l'époque?

— Oh! ne me demandez pas cela..., monsieur.

— Mais, ma chérie, je ne crois pas un mot de votre sorcellerie. Complétez au moins vos révélations. Je tomberai de cheval... quand?

— Dans un an... jour pour jour... le 6 juillet.

— Eh! mais c'est bon à savoir. Tiens, je double tes honoraires.

La sorcière ne s'était jamais vue à pareille fête.

Le colonel Henricus changea le cours de la conversa-

tion, mais il était visiblement préoccupé, et tout le monde partageait les idées auxquelles il semblait en proie.

— Personne ne veut plus de mes services? dit l'enfant.

On s'observait, mais on ne s'empressait pas de répondre.

Comme je vous l'ai dit, je suis très-incrédule. Je me levai, et je tendis la main à la sorcière.

— Moi, mademoiselle.

— Vous, madame!

Et la sorcière recommença la petite cérémonie qu'elle avait exécutée avec le colonel.

— Oh!

A cet oh! je partis d'un éclat de rire.

— Est-ce que moi aussi je tomberai de cheval?... Je vous préviens que je n'ai jamais été amazone, et que je suis trop vieille pour que la fantaisie m'en prenne jamais.

— Non, madame. Comme il y a dans la vie des rap-



prochements singuliers. Donnez-moi votre main, colonel.

— Encore ? Je me laisse faire.

— Oui, c'est bien cela... Madame, vous avez aussi deux lignes droites.

— Qui sont coupées par une troisième ?

— Ne plaisantez pas, madame, vos deux lignes droites se joignent à l'extrémité, et vont retrouver une autre ligne transversale. Vous ne connaissez pas, monsieur ?

— Je n'ai pas cet honneur, moi du moins, répliqua le colonel.

— Moi non plus... je n'ai jamais vu monsieur.

— Pourtant vos destinées sont liées l'une à l'autre...

— Ah ! mais, fit le colonel, vous m'inquiétez pour madame...

Un sourire que j'adressai au colonel lui fit comprendre que je voulais seule questionner.

— Et de quelle façon ?

— Je ne vois pas...

Un murmure de désappointement accueillit ces paroles. Tous les invités s'intéressaient à cette diablerie, et le dénouement tournait trop court.

Après moi, nul n'osa tenter l'aventure. Je donnai un louis pour mon horoscope, et la petite sorcière partit avec son butin.

Voilà, Messieurs, le conte dans toute sa naïveté. Je me suis trouvée mal tout à l'heure en apprenant la chute du colonel et en me rappelant la date du 6 juillet. La prédiction de la petite sorcière s'est réalisée de point en point. Si le colonel Henriets doit mourir de cet accident, et si nos destinées sont solidaires, vous voyez qu'il nous reste bien peu de temps pour que le sort s'accomplisse.

Mais, Dieu merci ! je ne vois dans l'événement de tout à l'heure qu'un de ces hasards assez communs, et je suis bien plus inquiète de la santé du colonel que de moi-même.

Le récit de notre conteur s'arrêta là, au milieu des impressions diverses de tous ceux qui l'avaient religieusement écouté.

Dix heures sonnaient. La soirée avait été bien remplie.

Nous allions tous regagner nos chambres. J'offris mon bras à la vieille dame.

Sur le seuil du salon nous rencontrâmes M. Durousseau

— Voici une lettre, me dit-il, une lettre très-pressée pour vous. Ah ! madame Marsan, M. le colonel Heuricus vous prie instamment de passer chez lui demain matin.

— Comment va-t-il ?

— Mieux, beaucoup mieux ; le docteur a promis de le sauver.

Cette parole me rendit heureux. L'histoire de madame Marsan m'avait affligé. Un vague pressentiment assiégeait mon esprit.

Je saluai la vieille dame, et je montai chez moi. La lettre que M. Durousseau m'avait remise nécessitait mon départ immédiat. Je ne pouvais même retarder jusqu'au lendemain. Je payai, et je retournai à Paris dans la nuit.

Et pendant toute la route je pensais involontairement à l'entrevue du baron Heuricus et de madame Marsan.

Le 6 juin de la présente année (remarquez encore ce chiffre de 6) j'étais à l'Opéra, quatrième dans une troisième loge de face. La chaleur était insupportable, et je sortais exactement tous les quarts d'heure. La seconde fois que je quittai ma loge je crus remarquer que l'ouvreuse m'examinait avec intention et semblait vouloir me parler. Peut-être avais-je oublié les cinquante centimes de mon *Entr'Acte*. Et si je ne les avais pas oubliés, peut-être était-il juste de doubler la somme en raison de mes exigences reiterées. Je pris donc une pièce de monnaie dans ma poche, et je la tendis à l'ouvreuse, qui cette fois me devisageait fixement.

— Vous ne me reconnaissez donc pas, monsieur ?

— Moi... Ma foi non ! Oh ! mais... c'est impossible... quoi... vous ?... Ce n'est point une vision, n'est ce pas ?

— Hélas !

— Vous êtes bien madame Marsan !

— Elle-même.

Madame Marsan, que j'avais vue onze mois auparavant aux bains de mer, entourée d'un heureux confortable,

madame Marsan, je la retrouvais ouvreuse à l'Opéra ! C'était là une de ces rencontres incroyables et fantastiques



qu'on ne cherche jamais à expliquer, mais qu'on subit machinalement, mécaniquement.

— Je suis bien changée.

Oh ! elle n'était pas reconnaissable avec sa robe bleue et son bonnet rose. Ses traits étaient amaigris par les chagrins, ses mains desséchées et osseuses. Elle me faisait mal à voir ; puis

L'histoire du colonel Henricus me passa dans la tête comme un éclair.

Le drame avait donc eu son cinquième acte.

— *Le Violon du Diable* va commencer, me dit elle. Vous ne rentrez pas ?

— Non... Merci... j'étouffe... Tout à l'heure. Vous ici !... Oh ! je n'en reviens pas. Mais dites-moi par quelle série de circonstances...

— Ah ! vous voulez connaître ma chute... aussi à moi... Ce n'est pas bien long, allez ! Vous avez vu le commencement de la comédie, je vous dois la fin...

— O Fanny Cerrito ! vous dansiez comme un sylphe, vous voltigiez comme une almée, et pourtant je vous oubliai complètement ce soir-là.

— Vous m'aviez à peine quittée, reprit mon ouvreuse,

que je me jetai sur mon lit. Mes yeux ne quittaient pas la pendule, dont l'aiguille rebelle stationnait impitoyablement. La fièvre me dévorait. Enfin le jour parut. Je demandai le colonel. Il m'attendait.

Le baron Henricus était placé sur un matelas à terre. Ses joues étaient légèrement rosées et il avait l'œil animé.

— Eh bien, madame, me dit-il, le sort en est jeté. Nous devons nous revoir.

— Colonel, croyez...

— Oh ! madame, ne causons pas inutilement. J'y comptais bien, mais plus tard. Malgré moi, la date fatale que m'avait désignée la petite malheureuse de l'an dernier, vous vous rappelez, n'est-ce pas, me tourmentait. Chargé d'une mission diplomatique de mon gouvernement pour la France, j'avais été obligé de passer en Angleterre. Pour arriver à temps je dus prendre le bâtiment qui partait le premier. Ce bâtiment se dirigeait vers Dieppe. Je me



souvins de la prédiction, et, obéissant à un vague presentiment, je me fis descendre à quelques lieues sur le littoral. Là je trouvai un cheval et je le montai. J'étais à deux lieues environ de la ville maudite, nulle puissance

humaine ne pouvait me contraindre à la gagner, lorsque subitement mon cheval s'effraya, se cabra, puis partit à fond de train. Bien qu'il changeât ma direction, je ne crus pas devoir essayer de le maîtriser. Je craignais qu'il ne prit le mors aux dents. Hélas ! madame, ma crainte était fondée ; mon cheval avait le mors aux dents, il me fut impossible de le contenir, et il vint s'abattre... Vous savez le reste.

— Mais je ne vois pas...

— Ce qui nous réunit en ce moment. Vous l'apprendrez bienôt. Votre fils...

— Quoi ! vous savez ?

— Que vous aviez un fils, oui madame.

Le colonel fit un effort suprême et parvint à se mettre sur son séant.

— Votre fils... est mort, madame.

— Anatole !

— Mort en duel..., et il m'a chargé de vous remettre cette lettre.

Et le colonel d'un geste me montra un papier posé sous son oreiller. Je dévorais ces dernières lignes d'un fils qui m'avait causé beaucoup de chagrins. Anatole implorait mon pardon. Il avait trouvé dans le colonel un ami qui l'avait ramené dans le droit chemin, et il ne voulait pas se battre sans m'écrire.

Oh les jeunes gens ! les jeunes gens !

— Vous avez lu, madame ? dit le colonel. Bonne mère, je me suis chargé d'un bien triste message. Mais si vous voulez. .

Le baron Henricus n'acheva pas, cette longue conversation l'avait épuisé, il retomba sans force.

Je demandai du secours

Hélas ! il était trop tard. Le colonel était mort ! A côté de lui on trouva tracés au crayon ces mots : « Je lègue à madame Marsan un million de ma fortune, et à ma petite sorcière l'autre million, à condition toutefois qu'elle renoncera à tirer des horoscopes. »

Il n'y avait point de signature.

Comprenez-vous ma douleur, monsieur ? Mais je n'avais pas encore bu le calice jusqu'à la lie. Les journaux

publièrent — comment ont-ils pu l'apprendre ? — cette lugubre et terrible histoire, en l'accompagnant des détails les plus minutieux.

De retour à Paris, quel ne fut pas mon effroi de trouver chez moi une masse innombrable de réclamations de papiers timbrés ; tant qu'Anatole avait vécu, ses créanciers avaient été patients. Puis un jour, monsieur, ce fut bien autre chose. Un usurier vint me trouver ; il était porteur de soixante mille francs de lettres de change souscrites par Anatole... qui avait signé le nom d'un autre. Des faux ! monsieur, c'était le dernier coup, je faillis en perdre la raison.

Il fallait sauver notre honneur. En vendant ce que je possédais, mes rentes, une petite ferme en Normandie, mes meubles, mes bijoux, tout, tout enfin, je parvins à compléter cette énorme somme. Mais j'étais sans ressource aucune. La Providence heureusement est venue à mon secours, et grâce à quelques anciennes connaissances je suis entrée ici.

— Mais on ne vit pas ici....

— Oh, je vous demande pardon... monsieur, on vit très-bien... puisqu'on ne meurt pas de faim.

Pauvre femme !

Le spectacle était fini. Je serrai la main de l'héroïne du roman d'Henricus, je lui demandai son adresse, et je m'empressai de fuir pour ne pas laisser voir deux grosses larmes qui sillonnaient mes joues.

Au bas de l'escalier il y avait un essaim de jeunes dandys qui papillonnaient autour d'une femme. Je la vis sans la regarder. Elle était charmante.

Puis d'un bond je traversai le péristyle et je montai en voiture.

— Cocher, si vous suivez cette voiture il y a dix francs pour vous.



L'automédon fouetta ses bêtes, et nous arrivâmes bientôt dans le faubourg Saint-Honoré. L'inconnue descendit devant une maison de belle apparence, je retins le numéro, et je rentrai brisé de fatigue.

Le lendemain j'étais introduit chez la belle créature, qui n'était autre que la sorcière de Dieppe. Une heureuse de ce monde à présent. Je l'avais reconnue sans l'avoir jamais vue, la jolie sorcière aux sourcils noirs et aux cheveux blonds !

Quand je lui eus raconté les malheurs de madame Marsan, elle chercha d'abord à nier son ancien état, mais j'étais là devant elle, implacable, menaçant... Elle fureta dans un nécessaire en bois de boule et me dit : Tenez :

Puis elle me remit CINQ FRANCS !

— Cinq francs ! madame, m'écriai-je !



— Sans doute, monsieur, répondit-elle en me toisant des pieds à la tête. Vous serez plus généreux, vous... *Vous devez être très-riche !*

Était-ce une prédiction ? depuis ce jour-là j'ai beaucoup réfléchi.

MARTINUS.

# DES SIGNES

QUI ONT PRÉCÉDÉ ET SUIVI

## TOUTES LES RÉVOLUTIONS

ET EN PARTICULIER CELLE DE WESPHALIE AU 16<sup>e</sup> SIÈCLE.



L'esprit moderne a beau souffler, il ne peut déraciner dans l'âme du peuple la vieille croyance au merveilleux ; dans tous les temps des signes extérieurs ont précédé et suivi les grands mouvements opérés parmi les hommes ; si l'astrologie n'est plus qu'une science conjecturale, il n'en est pas moins vrai que Dieu-envoie de temps en temps au monde des présages pour montrer qu'il est toujours le tout-puissant gouverneur de l'univers.

M. Guizot lui même a constate dans son Histoire d'Angleterre les signes singuliers qui annoncèrent la révolution anglaise. Notre première révolution a été précédée de présages encore plus éclatants ; en 1788, le peuple disait qu'on voyait

dans l'air des langues de feu et qu'on entendait des corps se choquer pendant la nuit. Madame Élisabeth, sœur du roi, écrivait dans le mois de juin de la même année à madame de Raigecourt, lui confiait que depuis quelque temps il se passait des phénomènes extraordinaires dans le château de Versailles. « Les portes s'ouvrent et se ferment toutes seules; les tableaux remuent sans motif, on entend pendant la nuit comme une ronde du sabbat dans la grande galerie; la reine, qui fait l'esprit fort, a été très-efrayée l'autre semaine. Pendant qu'elle était seule dans son cabinet, tous les meubles se



sont mis à bouger. Même chose est arrivée à la même heure chez le roi. Je t'avoue que tous ces événements singuliers m'attristent et me font peur. Dieu nous annonce-t-il par ces présages que le royaume de France et la maison de Bourbon sont menacés ? »

Les différentes éclipses qui se succédèrent en 1828 et en

1829 ne peuvent-elles pas être regardées aussi comme des présages ? Pour beaucoup l'invasion du choléra en 1831 fut envisagée comme un fléau envoyé par le ciel. Quand la comète de 1847 parut, un grand nombre de personnes virent dans l'apparition de ce phénomène un pronostic de révolution. Ce qui est bien certain, c'est que

tous les faits qui se passèrent dans les deux dernières années du règne de Louis-Philippe annonçaient aux moins clairvoyants une catastrophe. Un ancien ministre, un pair de France, ne voulant pas survivre à sa condamnation, se tirait un coup de pistolet et survivait.

Une sorte de destinée tragique semblait peser sur tous les hommes du gouvernement.

M. Humann, ministre des finances, entre un matin dans son cabinet et ne revient plus. On le trouve le front tombé sur un livre de prières; il avait été frappé d'une attaque d'apoplexie.

M. Martin (du Nord), ministre de la justice, disparaît emporté dans un mystère, sans que la conscience publique ait jamais pu savoir s'il était victime, oui ou non, d'une calomnie.

M. Bresson, ce ministre d'un jour à travers les airs, sur l'aile du télégraphe, cet ambassadeur intime, se promène toute une nuit à Naples dans sa chambre à pas précipités, et tombe palpitant dans les spasmes de l'agonie. Il venait de se couper la gorge avec un rasoir.

Les imaginations n'étaient pas sans doute assez ébranlées; de nouveaux coups sont portés dans les âmes: un duc et pair de France laboure de coups de poignard le cadavre de sa femme;

Un prince vole des jetons au jeu, un comte de l'Empire triche au lausquenet.

Tous ces signes n'étaient-ils pas autant de présages?

3 4 3 X 2 4

Quand la révolution est accomplie, le même fléau qui a signalé la première année du gouvernement de juillet reparait et exerce les mêmes ravages qu'en 1831.

N'y a-t-il pas dans la marche de tous ces événements quelque chose de surnaturel?

Mais, pour montrer qu'à toutes les époques de trouble;

le doigt de Dieu est venu inscrire sur la muraille le *mane*, *thécel*, *pharès*, nous donnons ici le récit des présages et



des signes merveilleux qui se sont manifestés en Allemagne à l'époque où, s'écartant des règles du christianisme, cette partie de l'Europe allait se jeter dans les bras des prêtres de Baal et des faux prophètes. Les faits sont rapportés par un témoin oculaire, le docteur Wamphen. Nous ne faisons que traduire :

« Depuis le règne de Charles le Grand, qui le premier dompta le peuple sauvage de la Saxe, et le convertit à la divine doctrine du Christ, il ne s'était opéré aucun changement important dans la Westphalle, et aucun signe extérieur n'était venu troubler les hommes de ce pays.

Mais tout à coup, le 13 janvier 1517, au moment où les funestes théories commençaient déjà à se répandre dans les esprits des peuples de cette partie de l'Allemagne, on aperçut, vers trois heures du matin, trois soleils percés par des glaives sanglants; ces soleils étaient entourés de demi-cercles de couleurs différentes; on vit également, le 17 mars de la même année, trois lunes apparaître au ciel. Ces signes annonçaient que de grand malheurs al-

laient fondre sur la patrie allemande ; ces miracles du soleil présageaient sans doute que la clarté de la croyance allait être obscurcie par des opinions sombres, et que les chefs de la république se désuniraient.

Le 11 octobre 1527, un autre prodige non moins épouvantable fut remarqué par toute la population de Munster. Vers les quatre heures du matin, un bras courbé tenant un glaive tranchant dans sa main se montra dans les nuages. Deux autres glaives entremêlés de têtes d'hommes apparurent de chaque côté du bras. Cette apparition causa une telle épouvante dans les esprits qu'un grand nombre de ceux qui avaient été témoins du prodige moururent peu de temps après.

Ce fut à la suite de ces miracles qu'on vit se former en divers pays de l'Allemagne maintes sectes qui infestè-



rent comme une épidémie presque toute la Westphalie, ébranlèrent les États, et furent la cause des plus effrayantes aberrations.

À la suite de cette anarchie des intelligences, un terrible fléau frappa les hommes ; je veux parler de la *sueur mortelle*, qu'on a surnommée la *sueur anglaise*.

Dans l'année 1529, toute l'Allemagne fut affectée de cette épouvantable épidémie, qui frappa une multitude

de personnes. La maladie ne durait que vingt-quatre heures, au bout desquelles le malade était ou mort ou



guéri. Elle jetait dans tous les esprits une telle terreur, que ceux même qui étaient en bonne santé croyaient ressentir tous les symptômes de la maladie. Ce mal exerçait tant de ravages dans toutes les classes, que les membres du clergé avaient la plus grande peine à suffire aux demandes qui leur étaient adressées pour l'administration des derniers sacrements. On les traitait, à cette époque, comme des dieux terrestres; lorsque la maladie commença à diminuer, cette déférence se changea en haine et en insultes. Alors le prêtre fut malmené et brutalisé à l'égal d'un palefrenier. On lui déniait le nom d'homme, on l'appelait loup et séducteur du genre humain, alors que le Christ n'avait pas hésité à le nommer la lumière du monde et le sel de la terre. (S. Matth. 5, 13.)

Cependant la sueur mortelle se propageait sur toute l'Allemagne de l'est à l'ouest, et en même temps se propageait aussi la nouvelle religion, introduite par des



hommes libertins et vagabonds. La populace de Munster, soulevée par quelques marchands qui avaient embrassé a nouvelle hérésie, s'assemblait et se révoltait non-seulement contre le clergé, mais aussi contre les chefs et les hommes les plus estimés de la ville. L'incendie gagna la ville de Soest; deux bourgmestres, cinq sénateurs, des hommes riches et nobles y furent faits prisonniers. La ville de Paderborn fut également inquiétée par les innovations religieuses; les révoltés y élirent douze apôtres, qui avaient pour mission de partager entre les gens de la basse classe les biens du clergé et des riches; cette révolte fut prudemment apaisée par Hermann, archevêque de Cologne et administrateur de l'évêché de Paderborn.

Les villes de Osnabruck, Hervord, Luigen, Warendorf, furent également troublées par l'introduction de l'hérésie.

Les révolutions de toutes ces villes ne furent pas seu-

lement présagées par les signes mentionnés ci-dessus et par la sueur mortelle, mais aussi par d'autres apparitions divines. Sans mentionner les différentes éclipses de la lune, je rappellerai les trois terribles comètes et les trois éclipses de soleil que j'ai vues de mes yeux, comme des milliers de mes compatriotes. Les éclipses du soleil et de la



lune ainsi que les comètes ont toujours présagé des choses terribles, et ce fait est confirmé non-seulement par une seule génération, mais aussi par l'assentiment de tous les siècles. On n'a jamais tenu pour une témérité de considérer ces apparitions comme un avertissement de Dieu.

Elles servent à nous réveiller, nous qui sommes dans le péché, afin que nous implorions la compassion divine, et que nous améliorions notre conduite. Quoique les éclipses soient en quelque sorte les avant-gardes des plus grands malheurs, le Dieu clément détourne quelquefois

les maux qu'elles présagent, adouci par les prières des justes. Aussi souvent que ces phénomènes se montrent à nous, regardons-les comme des avertissements pour nous réconcilier avec Dieu.

Ces troubles dans la ville de Westphalie, cette guerre funeste de Munster qui affligeait non-seulement les villes voisines, mais presque tout l'empire romain, tous ces évènements furent précédés de trois éclipses de lune; la première fut visible le 6 octobre 1350, depuis 11 heures du soir jusqu'à deux heures du matin, elle finissait dans le vingt-quatrième degré du Bélier. Les astrologues ont remarqué qu'aussi souvent que les éclipses du soleil et de la lune finissent dans le Verseau, la Vierge et le Bélier, la disette, la révolte de la populace, la guerre et les troubles intestins sont à craindre. La dernière éclipse de la lune eut lieu le 5 janvier 1354, vers dix heures du matin, dans le vingtième du Verseau qui est le signe de la Westphalie. Elle eut lieu peu de temps avant la guerre terrible qui ensanglanta cette partie de l'Allemagne.

De même que Dieu annonce des malheurs prochains par les éclipses du soleil et de la lune, il les annonce aussi par les comètes, qui, d'après l'opinion des savants et des astrologues, présagent guerre et changement dans les affaires d'État, assassinat et dévastation des églises. Une de ces comètes se montra le 6 août 1351 et fut visible pendant trois semaines. Elle prenait son cours par cette partie du zodiaque qui est formée par l'Ecrevisse, le Lion, la Vierge et la Balance, et elle finissait dans ce dernier signe. Cette comète fut un acte funeste pour toute l'Allemagne; elle inquiéta la Suisse, fit mourir Zwingle, pasteur de Zurich, et quelques autres hommes célèbres, causa des désunions dans la plupart des villes allemandes entre les magistrats et la bourgeoisie, et fit hausser le prix des vivres.

Une comète beaucoup plus grande et plus brillante apparut dans l'année 1353; et comme un messenger plus certain de notre malheur imminent, elle s'approcha davantage des étoiles, placées à notre zénith. Elle ne se couchait jamais pour nous, parce qu'elle prenait son cours entre les étoiles du nord. Elle avançait sa queue verticalement

vers le point particulier où les comètes tournent toujours leur queue. Mais tout à coup, événement étrange ! la queue, qui avait la forme d'un long glaive, se tourne principalement vers la ville de Munster. Cette comète se levait d'abord au-dessous du Capricorne (dont les astronomes disent qu'il est porté sur les épaules d'un pauvre), prenait son cours par le glaive de Persée armé qui tient dans une de ses mains une épée nue, et dans l'autre la tête de Méduse pétrifiée. On observa en outre qu'elle dé-



crivait son cours dans un ordre inverse, de l'orient vers l'occident. Tout cela n'a-t-il pas présagé les événements extraordinaires qui se déroulèrent quelque temps après : un changement complet dans les mœurs et dans la religion ? Ce capricorne porté par un pauvre, ce capricorne voluptueux, qui salit par son urine l'eau qu'il boit avec le troupeau, qui poursuit toutes les chèvres, qui se met en fureur contre tout le monde, ne signifiait-il pas que les chefs du peuple seront pris dans les plus basses classes, parmi les hommes lascifs qui déshonoreront les femmes, et souilleront les esprits par leurs doctrines ?

Quelle signification peut avoir le signe du Persée armé, si ce n'est celle-ci : Un homme dominera comme tyran

sous le titre de roi (1), mais les armes mettront fin à cette tyrannie. La tête de la Méduse pétrifiée signifiait : que beaucoup d'hommes seraient changés en pierre par les doctrines des anabaptistes, et qu'ils persisteraient dans leurs erreurs. Que présageait le cours inverse de l'astre, si ce n'est que les anciennes lois seraient abolies et remplacées par d'autres entièrement opposées. Mais afin que Dieu donnât aux habitants de Munster des signes encore plus clairs des malheurs dont ils étaient menacés, voici ce qui arriva avant la destruction de cette république. Des flammes subites, des éclairs extraordinaires se croisaient dans la nuit au-dessus de la ville et paraissaient tomber sur les tours et les maisons sans les endommager. Spectacle affreux ! il semblait que des flammes s'échappaient du ciel entr'ouvert. Les paysans qui habitaient les villages voisins, qui gardaient les chevaux et les troupeaux pendant la nuit, virent souvent de loin la ville en flammes : s'ils s'approchaient de Munster pour se rendre compte de ce phénomène étrange, ils la trouvaient intacte, le feu avait disparu. Les gardiens de nuit racontaient que la ville fut quelquefois couverte de nuages de feu, et qu'ils croyaient alors que tout allait devenir la proie des flammes.

Les trois soleils qui apparurent le 2 février 1354 à 2 heures de l'après-midi, présageaient les trois religions : la religion catholique, la religion évangélique, la religion anabaptiste. C'est ainsi que les trois soleils que l'on vit à Rome après la mort de Jules César présageaient les triumvirs. Quelques-uns, pris de la rage prophétique et animés de l'esprit anabaptiste, couraient les rues de la ville, effrayaient le peuple par leurs cris, et exhortaient ceux qu'ils rencontraient à faire pénitence en disant : *Le jour de Dieu est proche*. Le 8 février 1354, dans l'a-



près-midi, la fille d'un tailleur qui paraissait être âgée

(1) Jean de Leyde.

de quatorze ans, prêchait en proie à la plus vive exaltation



devant une foule de peuple, elle parlait tantôt de la ruine des pécheurs, tantôt du salut céleste ; et elle s'écriait à diverses reprises ; Malheur aux habitants de Munster ! malheur au peuple ! Elle continua sur ce ton pendant quelques heures. Quelques femmes assuraient qu'elles avaient vu tomber du sang le 9 octobre de cette année, et elles produisaient comme preuves des draps ensanglantés. Vers le même temps apparut au ciel un homme portant sur la tête une couronne d'or, ayant dans la main droite un glaive, et dans la gauche une verge. On vit aussi une autre figure pressant ses deux mains pleines de sang qui tombait goutte à goutte. Les serrures des portes s'ouvraient d'elles-mêmes et effrayaient les gardiens de nuit. Les enfants munis de bâtons couraient par les rues, portant des drapeaux de papier et de lin, et imitant avec leurs bouches le son des tambours et des canons. Je passe sous silence les cris des soldats, le bruit des armes, la lutte des cavaliers et des fantassins, le hennisse-

ment des chevaux, les larmes des enfants, les lamentations des femmes, les hurlements des chiens, le cri funèbre des oiseaux nocturnes, le gémissement plaintif dans les tombeaux et les cimetières, les sanglots dans les églises, et le bruit des canons, des cymbales et des trompettes qui furent entendus pendant la nuit sur les remparts et dans d'autres places isolées de la ville. Les habitants de Munster auraient pu facilement comprendre que tous ces faits merveilleux n'étaient pas de vains présages, mais qu'ils annonçaient des malheurs terribles et prochains, si, séduits par les explications de leurs prophètes, ils ne s'étaient pas laissé persuader que tout cela n'annonçait aucune intervention divine. Pour n'avoir pas voulu comprendre ces miracles, pour n'être pas revenus à de meilleurs sentiments, Dieu les a frappés. La république a été détruite, Munster livrée aux flammes, l'Allemagne ravagée. Est-ce Dieu qu'ils doivent rendre responsable de tous ces malheurs? leur aveuglement et leur impiété n'en sont-ils pas la seule cause.

## LES COMMUNISTES AU SEIZIÈME SIÈCLE.

(Les vignettes de cet article sont copiées textuellement de la chronique de Kerzenbrok, contemporain des Anabaptistes.)

Quelques années après la révolution religieuse provoquée par Luther, éclata, rapide comme la foudre, la *guerre des paysans*. Le mécontentement des paysans ne date pas positivement de Luther. Leurs griefs contre les abus de la féodalité étaient formulés longtemps avant la *Réforme*.

Des soulèvements avaient eu lieu dans presque tous les pays allemands, notamment dans la Souabe, où la ligue des bourgeois avait chassé le duc Ulric. La guerre religieuse entreprise par les princes luthériens contre Rome avait fait une diversion aux différentes réunions et so-

ciétés des paysans; mais cette diversion fut de courte durée. Bientôt des sectaires ardents, surgissant dans l'église luthérienne, se mirent à la tête des paysans. Luther avait nié le pouvoir de Rome, ses disciples hardis et logiques, nièrent le pouvoir de Luther. Celui-ci s'était fait un code religieux à part dans la Bible, les anabaptistes, sortis de son école, se firent une bible à part, qui sous bien des rapports valait les dogmes de Luther.

On les appelait *Anabaptistes*, parce que n'admettant point la religion sans la foi, ils s'opposèrent au baptême des enfants et rebaptisèrent tous les adhérents de leur secte; mais en réalité ils étaient *Communistes*. La communauté des biens est un de leurs statuts universellement adopté. Quant aux rapports politiques, les anabaptistes n'étaient pas d'accord entre eux. Les uns nièrent tous les pouvoirs politiques et religieux en dehors de leur foi, et prêchèrent ouvertement l'extermination des catholiques et des luthériens; d'autres plus pacifiques, tels que les *Herrnhutter* (*frères moraves*), ainsi nommés de leur chef Gabriel Hutter, se soumirent aux autorités politiques de leur pays. Les doctrines des anabaptistes furent fatales aux paysans. Non-seulement elles soulevèrent contre eux les princes de tous les pays; mais en Allemagne même, la bourgeoisie, prête à les soutenir contre les privilèges féodaux de la noblesse, se coalisa avec celle-ci contre les paysans.

Luther, naguère poursuivi par Charles-Quint et tous les chefs du catholicisme, se rallia à ses anciens adversaires et prêcha contre les paysans, conduits par les anabaptistes, une guerre d'extermination. Les paysans furent battus, non pas autant par les efforts de leurs ennemis que par la désunion de leurs propres chefs, qui ne furent d'accord ni sur le fond de leurs doctrines, ni sur la manière de combattre. Des brigands de bas étage profitèrent de la guerre pour s'ériger en chefs de bandes. En peu de temps la guerre des paysans dégénéra en guerre des partisans. Enfin le fameux Goetz de Berlichingen se mit à leur tête pour les livrer à leurs ennemis.

Après la *guerre des paysans*, les anabaptistes se dispersèrent, les uns en Alsace, les autres en Silésie, d'autres

encore s'établirent en grand nombre dans les Pays-Bas.

A Strasbourg enseignait Melchior Hoffmann. Dans ses voyages il investit *Knipperdolling*, ouvrier tailleur de



BERNHARD KNIPPERDOLLING  
STADTVOGT ZU MUNSTER IN WESTPHALEN  
1533.

Munster. Ce dernier avait déjà été expulsé de la Suède par le gouvernement de Gustave Vasa.

Pendant la guerre, la ville de Munster, capitale de la Westphalie, espèce de république cléricale, s'était soulevée contre le pouvoir du prince-évêque et de ses quarante chanoines. La révolte eut lieu au cri de : *Vive la Réforme!* Le peuple formula ses griefs dans une protestation de trente articles. Dans un de ces articles il protesta contre la concurrence que les couvents d'hommes et de femmes faisaient aux ouvriers. La protestation était l'œuvre de Rottmann, prédicateur luthérien, disciple direct

de Luther, et plus tard un des chefs de l'anabaptisme.

Rottmann était soutenu par la bourgeoisie libérale et réformée, notamment par le bourgmestre Herrmann Tylbek et par le syndic de Wyk, appelé de Brême à Munster dans le but de briser le pouvoir du prince évêque.

Cette guerre contre le clergé dura plusieurs années; enfin les luthériens, Rottmann et Tylbek en tête, l'emportèrent, grâce à la révolte de la réforme. L'évêque avec ses chanoines furent forcés de quitter la ville et de s'établir à Wollbek, à cinq lieues de Munster.

Dans ces troubles, Knipperdolling ne joua qu'un rôle secondaire; mais bientôt son parti se renforça par l'arrivée de deux prophètes anabaptistes hollandais, dont l'un s'appela *Mathison* et l'autre *Bockelsohn*. Mathison. ou-



JOHAN BOCKELSOHN KONIG  
DER WIEDERTAUFER ZU MUNSTER  
IN WESTPHALEN

vrier boulanger de Harlem, était disciple de Storch et de Hoffmann. Il était aussi ardent que violent.

Comme tous les anabaptistes, dont l'un des principes fondamentaux porte : que tout chrétien peut être prophète et roi, Mathison prophétisait et tombait en extase. Comme tous les anabaptistes enfin, il avait parcouru plusieurs pays et parlait plusieurs langues. Il arriva à Munster avec sa femme Divara, distinguée par sa blonde beauté et par son ardeur de secte.

Jean Bockelsohn de Leyde était venu à Munster après Mathison. Jean était le fils bâtard d'une servante allemande et du bourgmestre de Gravenhagen, nommé Bockel. Plus tard, sa mère, devenue la femme légitime de son père, le prit chez elle et lui fit apprendre l'état de tailleur.

Mais Jean, beau, jeune, ardent et ambitieux, quitta l'établi, se rendit d'abord à Londres, puis à Lisbonne, de là à Rotterdam et à Lubeck. Dans cette dernière ville il épousa la femme de son capitaine de navire. Plus tard il retourna à Leyde, où il tint l'auberge *Aux trois harengs*. Cette auberge ayant été le refuge de tous les anabaptistes nomades, Jean épousa leurs doctrines et étudia la Bible. Il avait déjà acquis une certaine renommée à faire des chansons et des vaudevilles. Il avait pour toute chose une grande facilité de compréhension. Une fois anabaptiste, il planta là sa femme, prophétisa, et s'en fut à Munster, où la révolution venait de remporter une victoire éclatante, le lendemain de la chute des paysans. En arrivant dans cette ville il avait 23 ans.

Mathison et Bockelsohn eurent une grande influence sur Rottmann et Tylbek. Le premier passa ostensiblement à l'anabaptisme; le second, pour être plus prudent, n'en était pas moins leur puissant protecteur. Rottmann avait déjà dissous plusieurs couvents de nonnes. Mathison l'initia bientôt au baptême de feu, non sans l'avoir fait passer par le *rebaptême* de l'eau.

Voici la description du baptême de feu, par le contemporain *Kerssenbrok* :

\* Des hommes, des femmes, des jeunes gens, de jeunes filles se réunirent dans un salon, prêté par une femme



On leur arracha la chair avec des ten



villes chauffées au rouge. — Page 158.

très-riche de Munster, qui s'était faite anabaptiste. Au milieu du salon se trouvait un candélabre à plusieurs flambeaux. Des prie-Dieu étaient établis dans tous les coins. Mathison prophétisa sur la création du monde. Chacun, homme ou femme, essayait d'avoir des extases et de s'élever par des efforts spirituels jusqu'aux mystères de la création.

Durant la propagande des anabaptistes, tolérés et protégés par le bourgmestre Tylbek, l'évêque avait envoyé des prédicateurs catholiques pour réfuter les doctrines des luthériens et des anabaptistes. Plus d'une fois l'évêque exigea de Tylbek l'expulsion de Rotmann et des anabaptistes hollandais.

Mais Tylbek, s'en référant à la présence des prédicateurs catholiques, prétextait son impartialité, et assura l'évêque de son dévouement. A la fin, le peuple fanatisé ayant expulsé les prédicateurs catholiques et luthériens, le prince évêque, faisant un appel aux paysans des villages autour de Munster, et se joignant au parti honnête de la ville, parut subitement avec son armée improvisée devant les portes de sa capitale.

Dans la ville même, une lutte était devenue inévitable. Le 22 février 1534, les anabaptistes et les réactionnaires, tant catholiques que luthériens, en vinrent aux mains. Les anabaptistes eurent le dessous. Le 23, l'évêque arriva avec sa milice. Tylbek s'interposant alors entre les différents partis dans le but apparent d'éviter la guerre civile, conseilla aux luthériens, ses amis, de faire la paix avec les anabaptistes, promettant de les chasser le plus tôt possible. Il leur peignit surtout les suites désastreuses d'une réaction que produirait la rentrée de l'évêque accompagné d'une milice étrangère. Les bourgeois libéraux se laissèrent persuader par l'éloquence de Tylbek, et firent la paix avec les anabaptistes. Les autres, dès lors neutralisés, quittèrent la ville et se rendirent auprès de l'évêque, qui, se trouvant impuissant à réprimer, tourna bride et abandonna la ville à son propre sort. Ce fut le vingt-trois février 1534.

Le lendemain, vingt-quatre février, les anabaptistes,

maîtres de la ville sans coup férir, cassèrent la municipa-



lité. Knipperdolling fut nommé bourgmestre à la place de Tylbek. Toutes les églises furent pillées, les statues et les images brisées, les livres et les archives brûlés, tout l'argent et l'or déclaré bien communal. Ce désordre dura jusqu'au vingt-sept.

Ce jour, Mithison convoqua le peuple au marché et fit la proposition suivante : « La république chrétienne ayant débuté par la grâce de Dieu, mais ne pouvant être de longue durée à cause des nombreuses sectes et opinions qui la divisent, la volonté du Père (Dieu) est de purger la nouvelle Jérusalem (Munster), de toutes les immondices. Mon avis est donc de massacrer tous les catholiques et les luthériens, afin que la république divine ne forme plus qu'un corps de saints Israélites, une société de vrais chrétiens capables de servir Dieu sans aucun obstacle. »

Knipperdolling s'opposa à ce conseil barbare. « Il serait imprudent, dit-il, de verser le sang de ceux qui ne nous ont fait aucun mal. D'ailleurs tous les peuples de la

terre se coaliseraient contre nous, si nous débutions par de telles cruautés. » L'avis de Knipperdolling prévalut. L'arrêt de mort fut commué en arrêt d'exil.

Par conséquent, tous ceux qui ne consentirent point à se faire rebaptiser furent expulsés de la ville. Le lendemain les anabaptistes se réunirent et firent une battue générale. Plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfants furent le jour même, et par un froid glacial, chassés en troupes hors des portes de la ville. Ils ne purent emporter ni biens, ni hardes.

Bon nombre d'entre eux acceptèrent le baptême. Il fallait ouvrir la rivière prise à coups de pioche, pour pouvoir les plonger dans l'eau. L'histoire a conservé un mot d'une femme du nom de Werneke, qui, rebaptisée par Rottmann au nom de Dieu, répondit : « J'ai déjà été baptisée au nom de Dieu, maintenant cela ne peut être qu'au nom du diable. »

Les murs du château furent percés pour établir des habitations communes. Des chefs furent nommés pour préparer la défense de la ville. Knipperdolling et Ribbenbrok, son collègue, publièrent un manifeste adressé à tous les frères chrétiens de l'univers, enfants d'Abraham, les invitant à faire cause commune avec eux contre les impies et les impurs.

On forma un régiment d'arbalétriers composé de jeunes gens de 12 à 17 ans.

Mathison, jaloux du pouvoir de Knipperdolling, proclama la communauté de tous les biens, et nomma sept ouvriers chefs de tous les biens de la ville. Il chercha un moyen pour établir son omnipotence et le trouva le jour même. Hubert Ruscher, ouvrier forgeron, s'étant moqué du prophète étranger et de sa communauté de fous, Mathison le fit saisir et l'accusa de blasphème devant le peuple. « Il faut un exemple, afin que le crime de ce misérable ne retombe pas sur la sainte commune. Le temps est venu, comme dit la Bible, la justice de Dieu commence. »

- Tylbek s'opposa à ce jugement. Il n'est pas permis, dit-il, qu'un homme soit à la fois accusateur et juge.

Le prophète, soutenu par ses trabans, fit saisir Tylbek. On le garrotta pour l'emmener en prison.

Dans ce moment, Jean de Leyde perçant la foule, s'écria : « Ce Hubert est un misérable ; il ne trouvera pas grâce devant Dieu. Qu'il meure ! Dieu m'a donné le pouvoir de tuer tous ceux qui s'opposent à sa loi et à sa volonté. » Ce disant, il tira son glaive et le brandit au-dessus de la tête de Hubert.

Mathison, voyant que le discours de son ami Jean avait intimidé le peuple, prit son javelot et perça Hubert couché à ses pieds ; et comme ce malheureux ne mourait pas assez vite, le prophète l'acheva avec un coup d'arquebuse arrachée à un de ses trabans. Après quoi on chanta des hymnes de gloire à Dieu.

Le lendemain plusieurs familles pauvres, accusées de n'avoir pas livré leur argent, s'assemblèrent dans une église en poussant des gémissements et des cris. Mathison arriva, tomba à genoux, pria, se releva, et dit enfin que Dieu, par son entremise, avait pardonné à son peuple. Le jour même, tous les livres de la ville, à l'exception de la Bible, furent brûlés dans un auto-da-fé. Dès lors, Mathison, en sa qualité de prophète, était maître de la ville. Le pouvoir de Knipperdolling avait duré huit jours.

En attendant, l'évêque arriva avec des troupes régulières, et assiégea la ville. De part et d'autre la lutte fut opiniâtre. Les anabaptistes se défendirent courageusement. Leurs sorties furent presque toutes heureuses au commencement du siège.

Tout à coup Mathison annonça que Dieu, lui ayant apparu dans un songe, l'a invité à faire une sortie le premier jour de Pâques pour exterminer les ennemis.

Plusieurs historiens prétendent que Bockelsohn, amoureux de sa femme, lui avait donné ce perfide conseil. Quoiqu'il en soit, Mathison, suivi d'une douzaine de ses braves, fit la sortie, fut pris et cloué contre un pan de mur de la porte de Ludgen.

A l'instant Jean de Leyde annonça que d'avance il était sûr de ce malheur ; que Mathison avait été pris pour avoir manqué de purifier le peuple avec des prières et des jeû-

nies ; que lui, Jean de Leyde, venait d'être élu prophète par le Saint-Esprit ; qu'enfin Mathison, le cœur percé d'un glaive, lui avait apparu, il y a huit jours, dans un songe, l'investissant de l'autorité de prophète et le priant d'épouser sa veuve Divara, bien qu'il eût laissé une femme à Leyde.

Knipperdolling, dans la maison duquel logeait Jean, et qui s'était entendu avec lui pour renverser Mathison, attesta ce fait, jurant que Jean lui avait fait part de ce songe dès le lendemain.

Jean de Leyde fut donc proclamé prophète, et Knipperdolling, porteur du glaive, c'est-à-dire juge souverain avec droit de vie et de mort. Il se servit de son nouveau pouvoir pour ordonner la démolition de toutes les tours d'église, selon la parole de l'Évangile : « Le haut sera abaissé et le bas exhaussé. » Les ordres furent si bien exécutés, que les architectes chargés de ce travail furent enterrés sous les décombres.

Le surlendemain Jean de Leyde défit et refit la constitution de Mathison. La nouvelle constitution créa douze doyens d'Israël. Tylbek fut du nombre. Il était si humilié, qu'il embrassait les genoux du prophète pour demander sa bénédiction. Les Douze débutèrent par un *Édit* public et par une constitution de 55 articles ; suivis d'un nouveau manifeste adressé à tous les peuples, notamment aux soldats qui assiégeaient la ville de Sion.

La guerre continuait toujours avec des chances différentes. Le prince-évêque attendait de l'argent et des renforts.

Deux mois après la proclamation de la constitution, un soldat transfuge, logeant dans la maison du prophète pour y être converti, surprit son nouveau maître dans le lit de la servante de Knipperdolling. Ce scandale donna lieu à une convocation du grand conseil, dans lequel le prophète ; reposa formellement le droit d'épouser plusieurs femmes, attendu que la Bible ordonnait à l'homme de se multiplier, et qu'une seule femme, ne fût-ce que pendant le temps de sa grossesse, était un empêchement dirimant à ce commandement de Dieu.



dolling étant de cet avis, la polygamie fut proclamée de droit. Mais le peuple s'insurgea. Les femmes surtout se distinguèrent par leur opposition. La lutte dura une journée entière; enfin les polygamistes l'emportèrent. Vingt-cinq insurgés, dont cinq femmes, furent décapités par la main même de Knipperdolling, soixante-six furent fusillés. Le mariage chrétien, comme mariage d'intérêts impurs, fut aboli; le mariage spirituel de la Bible rétabli. Aussi toute femme non mariée, abordée par un anabaptiste avec ces paroles: « Mon esprit convoite une sainte union avec l'écorce de ton âme, » était forcée de devenir sa femme.

Plusieurs qui refusèrent en ricanant furent « grave-

ment » décapitées ; d'autres furent enfermées dans la pri-



son de Rosenthal (vallée des roses). Les costumes des deux sexes furent changés. Le prophète lui même épousa dix-huit femmes, dont Divara, la belle veuve de Mathison.

En voici les noms :

Maria Heker, Margarethe Moderson, Catherine Miling, Élisabeth Buschoduse, Anna Lorenz, Margarethe Troll, Angela Kerkering, Anna Averweg, Elisabeth Wandscherer, Catherine Averveg, Élisabeth Dregge, la belle-fille de Knipperdolling, la fille de Mathias Hange-beke, Anna Ribbenbrock et Christine Rhoden. Mme Knupper, vieille dépravée, fut nommée directrice de la maison d'amour et de santé. Elle était *gardienne* des jeunes filles mineures choisies provisoirement par le prophète-roi.

Ce coup d'État fait, un nouveau prophète du nom de Dusentschauer de Warrendorf surgit subitement en qualité d'envoyé de Dieu pour sacrer Jean de Leyde, roi de Sion et de l'univers. Ce sacre eut en effet lieu, en dépit de Knipperdolling, qui fut nommé lieutenant général du

roi. Rottmann passa aux fonctions de premier orateur du roi. Ty!bek figurait parmi les chambellans.

Les Douze changèrent de nouveau de costume. Le roi se faisait suivre de vingt-huit trabans en uniforme bleu et rouge, et d'une bande de fonctionnaires, dont chacun se fit un costume de fantaisie et de théâtre. Le calendrier fut changé. On désigna les sept jours par les sept premières lettres de l'alphabet. Le dimanche fut remis au samedi, selon le commandement de la Bible.

Un trône de justice fut élevé dans le marché. Tous les mercredis, le roi, suivi de Knipperdolling et de Krechting (ce dernier son chancelier), se rendit en grand gala au marché, pour rendre justice à son peuple. Les plaignants étaient soit des maris reprochant à leurs femmes de leur avoir refusé les devoirs matrimoniaux, soit des femmes accusant leurs maris de négligence et d'impuissance. Il n'y eut point d'autre procès, car toute la ville vivait de l'aumône du roi. Deux femmes, Elisabeth Holchern et Catherine Rokenbek, furent condamnées à mort pour avoir prêché la polyandrie, et pour avoir elles-mêmes épousé deux maris chacune.

On frappa monnaie au nom du roi *justicier de l'univers*.



Sur le revers on lisait ces mots : « Le Verbe est devenu chair et repose en nous. » Excepté Divara et une autre reine qui accouchèrent d'une fille, il y eut presque une stérilité complète dans la ville.

Pendant le siège, une jeune fille d'une rare beauté nommée Hilla, fanatisée par les prédications anabaptistes, s'imagina pouvoir imiter Judith, et traiter l'évêque en Holopherne. A cette fin, elle demanda au roi la permission de prendre dans la garde-robe communale la toilette la plus précieuse et la plus riche, afin de se rendre au camp dans le but d'empoisonner avec sa chemise le prince-évêque, cet ennemi barbare de la sainte commune.

Le roi encouragea cette entreprise ; mais Hilla fut trahie. A son arrivée, elle fut arrêtée, et comme elle fit l'aveu de son crime avec orgueil, elle fut condamnée à mort. Elle prétendit que le glaive n'aurait aucune prise sur elle. Le bourreau, quelque peu ébranlé par l'assurance de sa victime, prit un élan si fort qu'il blessa un de ses valets avec le même coup qui trancha la tête de la belle Hilla.

Or Knipperdolling, se voyant distancé et pour ainsi dire dupé par Bockelsohn comme par Mathison, s'avisa de se faire prophète à son tour. Un beau matin donc, pendant que le roi rendait justice à son peuple, Knipperdolling, après s'être laissé tomber en extase, se releva et déclara que Jean n'était qu'un roi de chair, et que lui était le roi de l'esprit. Le roi s'étant levé pour voir, Knipperdolling se mit sur le trône et se proclama roi de Sion. Ce voyant, Jean, qui était fort, saisit son compétiteur au collet, le chassa avec un coup de pied, et finalement le fit mettre en prison. Il paraît que la raison lui revint assez vite. Le roi, à son tour, voyant le peuple, affamé par le siège, murmurer, écrivit une lettre confite de sentiments fraternels à son cher Knipperdolling, et lui demanda pardon de son mouvement de vivacité. Le prophète Dusentschauer s'étant interposé entre les deux pouvoirs, la paix fut faite. Pour

faire connaître cette paix au peuple, on organisa une *Cène* publique, à laquelle le peuple entier de la ville fut invité.

Le roi annonça qu'il servirait lui-même, en personne, son fidèle peuple pour la glorification de Dieu. Plus de dix mille hommes et de cinq mille femmes assistèrent à cette *Cène*. Le roi servit à boire et à manger, pendant



que Dusentschauer prononça un sermon. Vers le dessert, le roi monta à la tribune, et ordonna vingt-sept *prophètes-missionnaires*, pour faire la propagande dans toutes les contrées de l'Univers. La plupart de ces missionnaires furent pris et décapités.

Vers la fin du repas, le roi, s'approchant d'un convive étranger, lui adressa la parole. — Quelle est ta foi ? lui demanda-t-il. — La foi du vin et de l'amour. — Tu es venu à la noce sans habits de noce, reprit le roi. En effet, l'étranger n'était pas anabaptiste. — Noce de p....., répondit celui-ci, je n'ai pas besoin d'habits. » Sur ce, le

roi, sans répondre, tira son glaive et trancha d'un coup la tête de cet étrange répondeur.



Une nouvelle constitution en vingt-huit articles fut proclamée. Le roi créa douze ducs. Il ne leur manquait que les duchés. La réconciliation avec Knipperdolling fut de courte durée. Huit jours après, sa femme fut mise en prison pour avoir parlé contre la polygamie.

En attendant, la ville fut serrée de si près que les assiégés commençaient à manger de la chair humaine. Plusieurs centaines de femmes et d'enfants se rendirent entre le camp des assiégeants et les portes de la ville. L'évêque ordonna de les emmener. Mais cette troupe ayant été suivie d'autres, les soldats de l'évêque les repoussèrent vers la ville, tandis que les soldats du roi les chassèrent vers le camp pour se débarrasser d'autant de bouches. Les malheureux moururent de faim entre les deux camps et ne furent même pas enterrés.

La police du roi découvrait presque tous les jours un complot. Deux conspirateurs furent décapités. Un coureur de la reine Divara, Alexandre de Bocheduk, fut pris

et accusé de désertion. On trouva à son petit doigt du pied une bague de la reine. Ce jeune homme fut décapité en présence de la reine. Une autre reine, Elisabeth Wandscherer, qui deux fois mariée et après avoir été condamnée comme rebelle, était devenue la femme du roi, s'insurgea de nouveau et nomma son royal époux un imposteur et un ..... Le roi la décapita de sa propre main



et dansa autour du cadavre avec toutes ses concubines. Ce fut le 12 juin 1553. Puis le chœur chanta l'hymne « *Gloria in excelsis.* »

Enfin, sept soldats du roi essayèrent de désertir pour livrer la ville. Ils furent pris, mais leur chef Hensel parvint au camp. Il demanda quatre cents hommes résolus. Ce nombre, dit-il, suffit pour vaincre quinze mille anabaptistes affamés et décharnés. On lui donna les quatre cents hommes demandés. Hensel attendit une nuit sombre entrecoupée d'orages pour exécuter son plan. Connaissant toutes les entrées et les sorties, il parvint à la ville, après avoir massacré les sentinelles, dont l'une, pour se sauver, lui livra le mot d'ordre qui était *Terre*. Ils arri-

vent enfin au marché ! L'alarme est dans la ville. Tous les anabaptistes se réunissent en hâte contre cette poignée de téméraires, qui, grâce à quelques femmes leur indiquant les rues et les positions fortifiées, se défendirent pendant quatre jours. Durant ce combat, Rottmann fut tué : il mourut en soldat, Tylbek fut jeté dans une basse-fosse où il resta sans sépulture. Le roi lui-même fut arrêté par ses propres gens. Mais, malgré ces avantages, la ville ne s'était pas rendue, et dans le camp on croyait les quatre cents perdus.

Enfin, le quatrième jour, un des quatre cents, il n'en restait plus qu'une cinquantaine, put approcher avec un drapeau roulé d'un rempart. Là, il déploie son drapeau et crie, Victoire ! L'armée des assiégeants se met enfin en mouvement, s'approche de la ville et la prend d'assaut, un peu tard, il est vrai. La ville fut prise et mise à sac. Tout ce qui est pâle est massacré sans miséricorde. On ne réservait pour la justice que le roi, Krechting et Knipperdolling. Ce dernier fut trahi et livré par son hôtesse, chez laquelle il s'était caché. L'évêque rentra dans la ville avec tous les anciens exilés, auxquels on rendit les biens immeubles : il n'y avait plus de biens mobiliers. On fit le procès aux trois chefs. Le roi fit des aveux complets. Il se repentit de ses erreurs, revint à la foi chrétienne et ne formula des réserves que sur une question théologique relative à la nature de Jésus-Christ. Il engagea sa femme Divara à se confesser également. Elle était déjà condamnée à mort, ainsi que madame Knipperdolling. Le roi, Knipperdolling et Krechting furent mis à mort à Munster même, le 22 janvier 1533. On leur arracha la chair avec des tenailles chauffées au rouge. Knipperdolling essaya de se suicider. Finalement, on leur arracha la langue, et pour les achever les bourreaux leur plongèrent un poignard rougi dans le cœur. Le roi mourut en priant. Sa femme fut décapitée à Leyde pendant son règne. Sa sœur, qui avait épousé le bourgmestre de Leyde, est morte dans l'hôpital. Les cadavres de Jean, de Knipperdolling et de Krechting furent mis dans des cages de fer et exposés sur la tour de l'église Saint-Lambert. Les cages de fer y sont encore.

A. W.

---

**ÉVÉNEMENTS PRINCIPAUX DE L'ANNÉE.**

---

L'un des résultats des institutions qui nous régissent, c'est de concentrer presque entièrement la vie des nations dans les débats parlementaires. Aussi la fin de l'année 1849 et le commencement de l'année 1850 n'ont-ils pas été signalés par ces événements dramatiques, dont on recherche si avidement les récits. Un nouveau ministère, composé de MM. Ferdinand Barrot, Parieu, Rouher, Fould, Bineau, Lahitte et Dumas, a été installé le 31 octobre 1849. M. le président de la République a cru devoir expliquer par un message les motifs de cette modification. « Il faut, disait-il à la chambre, des hommes qui, animés d'un dévouement patriotique, comprennent la nécessité d'une direction unique et ferme et d'une politique nettement formulée; qui ne compromettent le pouvoir par aucune irrésolution; qui ne soient aussi préoccupés de ma propre responsabilité que de la leur, et de l'action que de la parole. Tout un système a triomphé au dix décembre, car le nom de Napoléon est à lui seul tout un programme; il veut dire: à l'intérieur, ordre, autorité, religion, bien-être du peuple; à l'extérieur, unité nationale. C'est cette politique inaugurée par mon élection, que je veux faire triompher avec l'appui de l'assemblée et du peuple. Je veux être digne de la confiance de la nation en maintenant la constitution que j'ai jurée. »

M. le président compléta ce programme le 13 novembre en installant la magistrature, dans une cérémonie solennelle, qui eut lieu à la salle des Pas-Perdus du Palais de Justice. Il dit alors aux magistrats accourus de tous les points de la France: « Vous venez devant le premier magistrat de la République prêter un serment; ce n'est pas à un homme que vous jurez fidélité, mais à la loi. Vous allez retourner dans vos départements; reportez-y la conviction que nous sommes sortis de l'ère des révolutions, et que nous sommes entrés dans l'ère des améliorations, qui préviennent les catastrophes. »

Le gouvernement a proposé une loi tendant à modifier les

conditions du droit électoral, qui, après des débats orageux, a été enfin promulguée le 31 mai.

L'assemblée a rendu sur l'instruction publique une loi importante, qui change complètement les anciennes bases du régime universitaire. Elle a longuement discuté une multitude de décrets relatifs aux finances. L'impôt des boissons a été maintenu, et une commission d'enquête chargée d'examiner toutes les questions qui s'y rapportent. La taxe des lettres a subi une légère augmentation. Un timbre proportionnel a été établi sur les effets de commerce, mais l'on a repoussé la proposition de frapper d'un droit le transfert des rentes. Les lois sur la presse ont été modifiées.

Parmi les mesures émanant du gouvernement ou de l'initiative parlementaire, il faut signaler encore l'établissement des caisses de retraite pour la vieillesse, l'organisation de l'assistance judiciaire, et les dispositions adoptées pour prévenir l'insalubrité des logements.

Le pays a été calme, et semble se reposer des secousses qui l'ont désolé. Heureusement notre armée n'a pas eu à combattre à l'intérieur; mais elle a trouvé l'occasion de se signaler sur la terre d'Afrique. Les habitants de l'oasis



de Zaatcha s'étaient soulevés, et fortifiés dans une plac

presque inaccessible. Le général Herbillon s'est porté contre les rebelles avec un effectif de 3 à 6,000 hommes, et après cinquante et un jours de tranchée ouverte, il est parvenu à s'emparer de la formidable forteresse. Une autre expédition a été entreprise au mois d'avril 1830 contre les Béni-Himmel, tribu kabyle établie entre Sétif et Bougie. L'ennemi a été dompté, mais nous avons eu à regretter la perte du général de Barral, mortellement frappé d'une balle, à la tête des troupes qu'il commandait.

L'armée d'occupation d'Italie est restée l'arme au bras, et le but de l'expédition romaine a été atteint par la rentrée de Pie IX dans sa capitale.

Les révolutions qui menaçaient de bouleverser l'Allemagne sont provisoirement étouffées. L'attentat commis le 22 mai sur le roi de Prusse, qui a été blessé au bras d'un



coup de pistolet, est l'acte purement personnel d'un aliéné

nommé Sefelage, ex-sous-officier d'artillerie. C'est également à un accès de folie qu'on peut attribuer l'inconcevable délit de Robert Pate, qui, le 29 juin, a frappé la reine d'Angleterre d'un coup de canne à la figure, au moment où elle traversait Hyde-Park. Le coupable a été immédiatement arrêté; la reine a continué sa route, et le soir même elle assistait à la représentation de Covent-Garden, où elle a été reçue par d'unanimes acclamations.

A l'étranger comme en France, les questions politiques se videront désormais, non plus les armes à la main, mais dans les luttes parlementaires.

.. L'Orient a été le théâtre de graves conflits. Au commencement de l'année 1830, on a cru que la Russie allait déclarer la guerre à la Porte, pour obtenir l'extradition des réfugiés hongrois. Cependant le czar a fini par accepter les propositions du cabinet ottoman, grâce à l'intervention des ambassadeurs de France et d'Angleterre. Ces deux dernières puissances ont été un moment divisées par la question grecque. Sous prétexte de venger les griefs de quelques sujets, et de presser le recouvrement de quelques indemnités, l'Angleterre avait envoyé dans la baie de Salamine une flotte qui bloquait le Pirée. Pendant que M. Wyse, ministre anglais, négociait à Athènes avec le gouvernement grec, lord Palmerston et M. Drouin de Lhuys, ambassadeur de France à Londres, arrêtaient de leur côté les bases d'une convention. Cette convention n'arriva à Athènes que le 30 avril, quand tout était terminé. Le gouvernement français ayant demandé qu'elle remplaçât le traité conclu par M. Wyse, et le ministère britannique s'y étant refusé, M. Drouin de Lhuys fut subitement rappelé en France. Une rupture sérieuse paraissait imminente, mais de loyales explications ont été échangées, et toute cause de dissension a disparu.

L'année 1830 a été remarquable par plusieurs accidents épouvantables. Nous rendrons compte plus loin de l'éroulement du pont suspendu d'Angers. En Algérie, l'explosion d'une mine imprudemment employée dans une carrière, a tué et blessé plusieurs personnes. A Naples, 17 juin, une partie du Grenaglio, édifice immense

dans lequel se trouvent casernées les troupes, s'est affaissé, en engloutissant sous ses ruines 400 ou 500 individus.

Une catastrophe plus terrible encore est arrivée à Benarès (Inde), dans la soirée du premier mai. Un convoi de 55 barques, dont vingt et une étaient chargées de trois mille barils de poudre, remontant la rivière à destination de l'intérieur, était venu mouiller devant la ville et à proximité du grand hôtel du Razghant. Vers dix heures du soir, une de ces barques s'enflamma, et presque aussitôt une effroyable explosion vint ébranler le sol à plus de dix milles à la ronde. Toutes les barques ont été mises en pièces. L'hôtel Razghant et toutes les maisons bordant le quai, sur une étendue de plus de mille mètres et une profondeur de plus de cinquante, ont été renversées de fond en comble, ensevelissant sous leurs débris de nombreuses victimes. 420 créatures humaines ont été tuées sur le coup; le chiffre des tués et blessés dépasse 1,200. Dans un rayon de plus d'un mille (1.600 mètres), toutes les habitations ont plus ou moins souffert. Un nombre considérable de barques amarrées dans la rivière ont sombré ou ont été mises en pièces. Un talus de 60 à 80 pieds s'élève sur le bord du fleuve, auprès de l'hôtel, et a protégé la ville, dont il ne serait pas resté, sans cette circonstance, pierre sur pierre. C'est le gardien d'une barque qui, en fumant son houkah, a déterminé, dit on, cette funeste explosion.

L'Angleterre a perdu un de ses plus illustres hommes d'État, sir Robert Peel, mort le 2 juillet des suites d'une chute de cheval. Né en 1788, fils d'un riche imprimeur sur étoffes du Lancashire, Robert Peel avait été nommé en 1809 membre de la chambre des communes. Appelé en 1812 au poste de secrétaire d'État de l'Irlande, puis en 1821 au ministère de l'intérieur, il avait occupé avec éclat ces hautes fonctions. Plusieurs fois démissionnaire et plusieurs fois réintégré, il avait exercé une influence immense sur les affaires de son pays. Il est à remarquer qu'il est mort dans le même mois et presque de la même manière, que le duc d'Orléans.

---

**CATASTROPHE D'ANGERS.**

---

Le désastre épouvantable qui a enlevé en quelques instants à la France plus de 200 de ses braves soldats, vaudra au 16 avril 1850 une aussi lugubre célébrité que celle qu'a donnée au 12 mai 1842 le déplorable événement du chemin de fer de Versailles. A la nouvelle de cette grande catastrophe du pont d'Angers, la France s'est émue d'une douleur unanime; à ce moment toute division de parti, toute préoccupation politique, toute agitation a disparu pour faire place aux funèbres sentiments qui remplirent tous les cœurs; et certes, si quelque chose a pu adoucir et pour la patrie et pour les familles des victimes l'horreur d'un pareil malheur, c'est le deuil général qu'il a causé, et l'empressement de la bienfaisance publique et de la bienfaisance privée à soulager autant qu'il était en elles cette grande infortune.

Une courte description des lieux qui ont été le théâtre de cette catastrophe est d'abord indispensable à l'intelligence des faits.

La Maine, formée par la réunion de la Sarthe, de la Mayenne, du Loir et de l'Oudon, coupe Angers en deux parties presque égales : l'une, la ville haute, située sur la rive nord, renferme le château, la préfecture, la mairie, enfin tous les édifices importants; l'autre, la ville basse, sur la rive sud, est occupée par des rues populeuses qu'habitent principalement des ouvriers, des marins, des pêcheurs, des poissonniers, etc, etc. Ces deux quartiers, entourés d'un boulevard formant une enceinte presque circulaire, sont reliés entre eux par deux ponts qui, en raison de leur position près des points où la Maine était autrefois barrée en amont et en aval par deux fortes chaînes, ont pris les noms de Pont-de-la-Haute-Chaîne et Pont-de-la-Basse-Chaîne. Le premier, construit en pierres, traverse la rivière dans son cours supérieur; le second, le pont suspendu, placé en aval du Pont-de-la-Haute-Chaîne, comptait, au moment où il s'est si fatalement rompu, douze années d'existence, et

avait été en 1848 l'objet d'une réparation qui avait coûté 30,000 fr. à la caisse municipale. Sa portée était de cent mètres formant une seule travée; les câbles de suspension tenaient à des colonnes en fonte, fortement incrustées dans des massifs de maçonnerie qui se terminaient par des pyramides d'ornementation. Au delà du pont suspendu, la Maine s'élargissant subitement forme une espèce de lac, et va à quelques kilomètres plus loin verser ses eaux dans la Loire, qu'elle coupe à angle aigu, de sorte que les deux courants presque parallèles sont refoulés avec une égale violence par les restes qui viennent de la mer.

C'est à ce dernier pont que se présentait le 16 avril, à 11 heures et demie du matin, le troisième bataillon du onzième régiment d'infanterie légère, en route pour l'Afrique et venant faire étape à Angers. Ce bataillon, magnifique de tenue et de discipline, était sur le pied de guerre; chaque compagnie comptait 114 hommes appartenant pour la plupart à la classe de 1847. Le temps, qui dans la marche du matin était fort beau, s'était assombri un peu avant l'arrivée à Angers, et à l'instant où on y entrait, un ouragan du sud-ouest mêlé d'un vent furieux et d'une pluie battante éclatait sur la ville, et ce fut une des causes du sinistre. Le bataillon, formé par demi-sections sur douze hommes de front, avait, il est vrai, en abordant le pont, rompu le pas; les tambours ne battaient plus, la musique se taisait; mais par une impulsion naturelle, les soldats courant pour échapper à la bourrasque produisirent une surcharge qui détermina la rupture du pont.

Ici nous laisserons parler, avec toute la vivacité d'une impression immédiate, un témoin de ce funeste événement :

« Ce matin, à 11 heures et demie, nous regardions défiler le troisième bataillon et l'état-major du onzième léger; le bataillon marchait en colonnes par pelotons, à très-faible distance les uns des autres. Au moment où l'état-major arrivait sur la culée de gauche, du côté du château (sur la rive nord), les colonnes de la culée droite oscillèrent, et s'abîmant avec un horrible fracas, entraînèrent le tablier et avec lui les six huitièmes peut-être du

bataillon qui se trouvait en ce moment engagé presque en entier sur le pont.

» Les câbles de la culée gauche avaient tenu bon, et le tablier avait formé une rampe escarpée sur laquelle glissèrent, dans un lamentable pêle-mêle, des compagnies



entières, qui vinrent écraser de leur choc les pelotons précipités au fond de la rivière...

» Nous renonçons à décrire la scène qui suivit.

» La pluie tombait par torrents, et peu de personnes se trouvaient rassemblées sur le lieu du sinistre. Des cris navrants partaient des deux rives, auxquels répondaient les appels déchirants des malheureux soldats que la vague engloutissait. Le vent soufflait du bas de la rivière, et rendait le sauvetage extrêmement difficile. Néanmoins des marinières, des gens de cœur, des ouvriers accourus en toute hâte, se précipitèrent dans des barques; mais la vague paralysait tous les efforts, et chaque minute de re-

tard se comptait peut-être par la vie de cinquante hommes qui disparaissaient.

» En tête du bataillon, marchait un peloton de voltigeurs : à la suite, les sapeurs, les tambours et la musique ; c'est au moment où celle-ci quittait le pont qu'a eu lieu la chute. Sur la rive sud la quatrième compagnie entraît sur le pont ; il ne restait derrière elle que le dernier peloton de voltigeurs. De ce côté, le dernier rang de la quatrième compagnie a pu se jeter en arrière et échapper au désastre avec les voltigeurs. Il y avait là une cinquantaine d'hommes qui ont été sauvés, mais plusieurs d'entre eux ont été blessés par la chute des câbles et par les éclats des pyramides. Tout le reste de la quatrième compagnie, la première, la seconde et la troisième ont été entraînés.

« Au moment de la catastrophe, la scène était poignante.

» D'une pile à l'autre, la rivière, dans toute la largeur du pont, était couverte d'une foule compacte de malheureux soldats se débattant dans les angoisses de l'agonie ou s'épuisant en efforts désespérés pour échapper à la mort qui les environnait de toutes parts. Si le temps avait été calme, peut-être eût-on réussi à sauver le plus grand nombre de ces infortunés. Mais le vent du sud-ouest soufflait avec une horrible violence. La Maine, fouettée par l'ouragan, se creusait en vagues profondes, chaque flot qui atteignait la ligne des naufragés détachait de la masse un groupe de victimes, qu'il enveloppait de son tourbillon. De ceux-là, bien peu sont reparus..»

« Nous avons suivi pendant plusieurs minutes, avec l'anxiété de la douleur et la rage de l'impuissance, un de ces groupes, sorte de grappe humaine, à laquelle la vague imprimait une forme qui variait au caprice de ses évolutions. Chaque pli de la vague était comme un linceul qui ensevelissait, homme à homme, le nombre décroissant des soldats entraînés... Un dernier restait, que son sac soutenait hors de l'eau... Nous le vîmes couler à dix pas d'une barque qui allait le sauver! »

Le dévouement des habitants d'Angers, dans cette horrible circonstance, fut à la hauteur de l'immensité du malheur. Au cri de désespoir qui tout à coup retentit du

sein de la Maine et de ses deux rives, la population s'empresse sur les quais pour voler au secours des victimes ; la rivière se couvre d'embarcations, en même temps que soldats, ouvriers, mariniers, se jettent courageusement à l'eau malgré l'ouragan, alors dans toute sa force, pour arracher à la mort les malheureux que les eaux submergeaient. Chacun rivalise de zèle et de courage. Les femmes elles mêmes ne restent pas inactives ; elles apportent des couvertures, des matelas qui font du quai une im-



mense ambulance ; elles transportent les blessés, les naufragés de ce terrible désastre, et secondent de tous leurs efforts les premiers soins donnés par les médecins. Les ministres de la religion prodiguent leurs secours temporels et spirituels, ainsi que les sœurs de la Charité, les sœurs de la Miséricorde, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, saintes femmes qui sont toujours les premières là où il y a une infortune à soulager, une consolation à donner. Mais, malgré l'empressement universel, bien des hommes ne purent être sauvés : tout concourut en quelque sorte à augmenter le sinistre ; le vent, dont les violentes rafales agitaient, bouleversaient les eaux d'une

façon inaccoutumée ; la disposition des armes qui, portées à volonté sur l'épaule, vinrent, dans cette horrible chute, percer de leurs baïonnettes un nombre considérable de soldats ; l'intervalle, si court qu'il fût, qui s'écoula entre la rupture du pont et l'arrivée des premiers secours. Aussi dès le lendemain, 18 avril, constatait-on déjà 182 morts, et le nombre total s'éleva à 228 !

Angers fut plongé dans une sorte de douleur désespérée. Tous les témoins de cette scène affreuse pleuraient de désespoir ; on se serrait la main sans pouvoir prononcer une parole, et pendant plusieurs jours cette profonde tristesse continua d'accabler tous les cœurs. Deux et trois mois après l'événement, on vit souvent encore des ouvriers, des soldats, des citoyens de tous les rangs, considérer les yeux pleins de larmes le théâtre de la catastrophe du 16 avril.

Les funérailles des 182 victimes, déjà retrouvées dans les journées des 16 et 17 avril, eurent lieu le 18 avril. Dès neuf heures du matin, un cortège immense accompagné de la garde nationale d'Angers et de divers corps de troupes, traversait la ville, allant de l'hôpital à la cathédrale de Saint-Maurice. En tête marchait la compagnie de voltigeurs du onzième, échappée tout entière à la mort, moins le caporal détaché à la garde du drapeau, qui avait succombé ainsi que tous ceux qui entouraient le portedrapeau, retrouvé lui-même dans les eaux de la Maine, serrant son drapeau sur la poitrine comme il l'eût fait dans le trépas du champ de bataille. Puis venait le clergé du chapitre et des paroisses de la ville. A la suite les chars funèbres, dont les deux premiers renfermaient cinq officiers. En tête, et portant les coins du drap mortuaire du premier char, se trouvaient le colonel et le lieutenant-colonel du onzième léger ; les deux autres places étaient occupées par les capitaines du régiment. Vingt-sept voitures drapées de deuil suivaient, contenant les cercueils des sous-officiers et soldats. Quelques-unes d'entre elles renfermaient jusqu'à dix cercueils. Derrière marchaient les débris du bataillon, les blessés, les malades, qui s'étaient arrachés à leur lit de souffrance pour honorer la mémoire de leurs infortunés camarades.

Enfin, à la suite du cortège venaient les autorités : le préfet, le maire et ses adjoints ; M. le général d'Uzer, M. le commandant Fleury, aide de camp du président de la République, et un lieutenant colonel, aide de camp du ministre de la guerre ; le corps municipal, le conseil de préfecture, les officiers de la garnison, les sœurs de l'hospice, qui avaient prodigué leurs soins aux mourants et leurs prières aux morts, et une nombreuse députation de citoyens de toute condition sociale qui avaient voulu s'associer au deuil de la cité.

La colonne était fermée par des détachements du 47<sup>e</sup> et du 72<sup>e</sup>.

Devant le parvis de Saint-Maurice avait été préparé un vaste enclos décoré de tentures de deuil. Les vingt-sept voitures funèbres y furent déposées sur quatre rangs, devant un autel qui avait été dressé en face du portail, c'est là qu'ont été prononcées les prières de l'absoute.

Après le service, les 182 cercueils furent conduits à leur dernière demeure, et déposés dans une large tranchée, en prenant les plus minutieuses précautions pour ne pas les confondre. A la tête de chaque bière est fiché un piquet portant un numéro correspondant au numéro inscrit sur la bière. Ces numéros sont reportés sur un registre avec les mentions de l'état civil de chaque décédé.

Le lendemain même de cette triste cérémonie, M. le Président de la République, avec un empressement qui fait honneur à son cœur, arrivait à Angers, pour apprécier par lui-même toute l'étendue du désastre, pour donner aux malheureux blessés ses consolations et pour accorder de justes récompenses à ceux qui s'étaient surtout signalés par leur courage et leur dévouement.

L'Assemblée nationale, qui avait appris le fatal événement avec une profonde émotion, se fit l'interprète des sentiments de la France entière, en votant à l'unanimité une allocation de 150,000 francs : « pour secours d'urgence à donner aux familles des militaires du onzième régiment d'infanterie légère qui ont péri victimes de la catastrophe d'Angers, ainsi qu'aux militaires blessés d'une manière grave dans ce déplorable événement. »

Enfin de nombreuses souscriptions particulières sont venues augmenter sur tous les points de la France le secours général accordé par l'État.

Cet empressement de tous, au moment même du sinistre, à travers le danger, pour disputer tant d'infortunés à une horrible mort; ces vifs témoignages de sympathie donnés aux victimes du 16 avril, et par les pouvoirs publics au nom de la France, et par les particuliers; cette charité fraternelle qui s'est manifestée partout, peuvent bien adoucir l'amertume de la catastrophe du pont d'Angers, mais le cœur de la nation conservera longtemps la douloureuse impression de cette fatale journée.

## UNE PAPETERIE EN 1850.

Depuis longtemps une idée nous tourmentait; nous nous demandions sans cesse :

D'où diable peut donc sortir tout le papier dont la France est inondée? Et les livres, et les journaux, et les lettres, et les circulaires électorales, et les professions de foi, et le papier qui enveloppe les chandelles, et les billets de spectacle, et les bulletins de vote? etc., etc. Certainement, la moitié de la nation, pour le moins, doit être employée à faire du papier, et sans perdre de temps encore.

Nous nous rappelons avoir vu autrefois la papeterie de Pinozé, dans les Vosges, où des hommes venaient faire, à la main, chaque feuille l'une après l'autre, au moyen d'un tamis de cuivre tendu sur un cadre qu'ils trempaient dans une espèce de pâte faite avec du chiffon délayé; mais nous avons conservé une triste idée de la rapidité de cette méthode. On nous avait bien souvent parlé de machines qui faisaient du papier sans fin, et dans lesquelles le chiffon, entré à une extrémité, ressortait à l'autre, tout prêt à recevoir l'écriture; mais cela nous paraissait assez conte de fée, et nous n'ajoutions à ces récits pompeux qu'une foi bien entachée de doute cartésien. Enfin, nous trouvant un jour avec M. Gratiot, directeur

d'une des plus célèbres papeteries, nous lui exprimions nos perplexités à ce sujet.

— Venez les dissiper. En une heure, par le chemin de Corbeil, vous serez à Essonne, et vous pourrez juger vous-même. Vous comprendrez quelle immense masse de papiers peut donner une fabrique qui, tous les ans, produit de quoi faire trois fois le tour du globe sur un mètre de largeur.

— Neuf mille, dix-huit mille, vingt-sept mille lieues ; c'est trop fort.

— Vous verrez.

Quelques jours après, nous nous embarquions dans le convoi de Corbeil, emportant avec nous un fort bouquin, plein de choses étranges sur les papyrus, parchemins, vélin et autres : nous y cherchions l'origine du papier de linge, mais en vain ; le berceau de cette invention est enveloppé de ténèbres. Les Allemands, les Italiens, les Chinois réclament sa paternité ; mais on ne peut décider qui a raison parmi eux. Même obscurité quant à l'époque de son apparition. Cependant un abbé de Cluny, Pierre-le-Vénéral, écrivait vers le douzième siècle contre les papiers faits *ex rasuris veterum pannorum seu ex qualibet viliori materia compactos*, des rognures de vieilles étoffes ou de tout autre vil débris. Mabillon cite une lettre du sire de Joinville à Louis X, vers 1314, écrite sur du papier de linge. Enfin, à partir du quatorzième siècle, le papier, arrivé à un certain degré de perfection, put lutter avec succès contre le parchemin, qui déjà ne pouvait plus suffire aux besoins de l'écriture, et qui certainement, cent ans plus tard, eût été impossible avec l'imprimerie.

Déjà, dès le septième siècle, les peaux neuves ne suffisant plus, on s'était mis à gratter les vieux manuscrits pour les couvrir d'une nouvelle couche de caractères, mais vers les onzième, douzième et treizième siècles, cette épouvantable économie détruisait presque tous les anciens auteurs, et ce fut plus tard qu'avec des procédés chimiques on put faire revivre les manuscrits primitifs, connus depuis sous le nom de palimpsestes. Vers 1291, l'université de Paris rendit un décret par lequel il était défendu aux parcheminiers de se fournir autre part que dans la halle

des Mathurins ou aux foires de Lendit et de Saint-Lazare. Toutes les fois qu'un nouveau marchand se présentait apportant du parchemin, il ne pouvait ouvrir sa boutique aux commerçans de la ville qu'après avoir satisfait, pendant vingt-quatre heures, aux demandes du recteur, des éco-liers, des praticiens, des marchands du roi, et de ceux de l'évêque de Paris. Tirez donc des journaux à cinquante mille exemplaires avec de pareilles dispositions ! L'approvisionnement de dix années passerait en un jour. Il y avait bien une espèce de papier de coton ; mais il était si mauvais, si peu durable, qu'une ordonnance de l'empereur Frédéric II, en 1221, déclarait nuls tous les actes faits sur ce papier, et donnait deux ans pour le transcrire sur parchemin.

Quant au papyrus, écorce de roseau du Nil, aplati sous une presse et trempé dans de l'huile de cèdre, son histoire est assez connue. Il disparut vers le 11<sup>e</sup> siècle, après avoir brillé depuis les temps les plus reculés. Une seule chose nous frappa dans le livre où nous trouvions ces détails, ce fut la mention d'une fabrique de papyrus établie à Rome par un nommé Fannius Sagax.

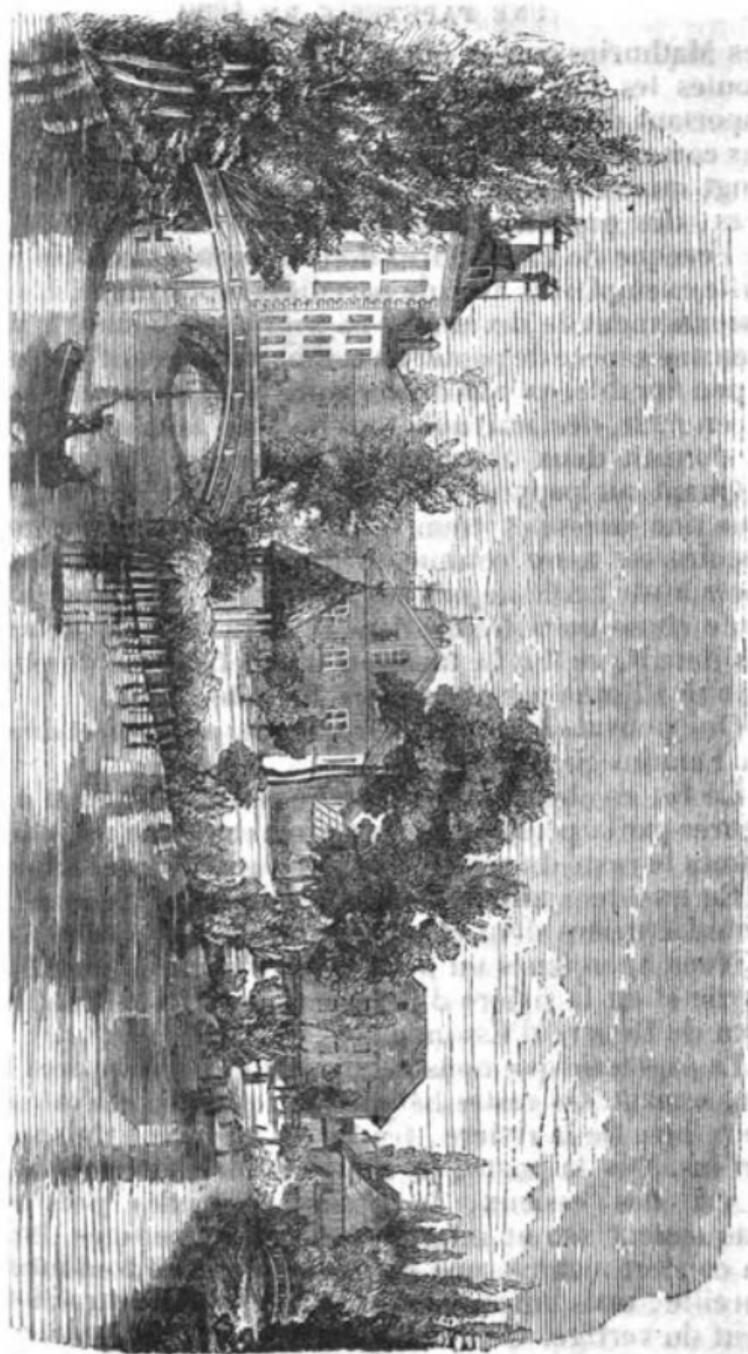
Que pouvait être une fabrique de papyrus établie par un Fannius Sagax ?

Ce fut en cherchant à résoudre cette question et à nous figurer par la pensée une usine romaine, que nous accomplîmes le reste du voyage et que nous arrivâmes à Corbeil.

En quelques minutes nous atteignîmes Essonne, ville manufacturière dont chaque maison est une usine.

Nous aperçûmes un petit cours d'eau qui, formé de la Juynes et de la rivière d'Étampes, prend à cet endroit le nom de Rivière d'Essonne.

La papeterie que nous allions visiter nous apparut bientôt, semant ses vastes bâtimens, les uns à cheval sur les deux bras de la rivière, les autres au milieu de superbes jardins. Dès la porte, le clapotement des roues à eau, le cri des essieux, le gémissement des presses, le craquement sec et intermittent des engrenages, forment un concert bizarre, une harmonie d'abord douloureuse à l'oreille, mais imposante et douée d'une attraction qui tient du vertige. On ressent un vif besoin de voir le mystère qui nécessite un pareil tapage. Après les premières



salutations et les compliments en usage dans les nations civilisées, nous nous mettons résolument en campagne, et nous commençons par l'inspection des chiffons, dont nous devons suivre les tortures jusqu'à leur entière transformation.

Dans un immense bâtiment à quatre étages sont empilés, classés et rangés par ordre de grain, des tas énormes de chiffons. Là, une armée de femmes et d'enfants revoit chaque fragment, le classe et le découpe. Il y en a des blancs, des bleus, d'autres diversement colorés; les éléments les plus bizarres composent ces amas et sont une source profonde de méditations. Nous vîmes un faux-col tout entier encore empesé qui se pavanait au milieu de chiffons sans nom, et qui dressait encore ses deux pointes d'un air tout à fait diplomatique. Ce morceau de chemise, de fine batiste, a peut-être touché de blanches épaules, peut-être l'empreinte d'un respectueux baiser y est-elle encore vive: cela fera sans doute (*nefas!*) de bien joli papier à lettre pour écrire à une autre. Ce vieux fond de culotte de toile nous a l'air bien vénérable; il doit avoir appartenu à l'aïeul de quelque oligarque de nouvelle fabrique; et qui sait, peut-être va-t-il servir au descendant du manant affranchi par 89, à écrire force lamentations sur les délices du bon vieux temps, alors que son grand-père mettait cette bonne culotte de toile pour aller à la corvée. Dans un coin, nous apercevons un tas de filasse:

— Est-ce que vous vous en servez maintenant? ce serait plus simple.

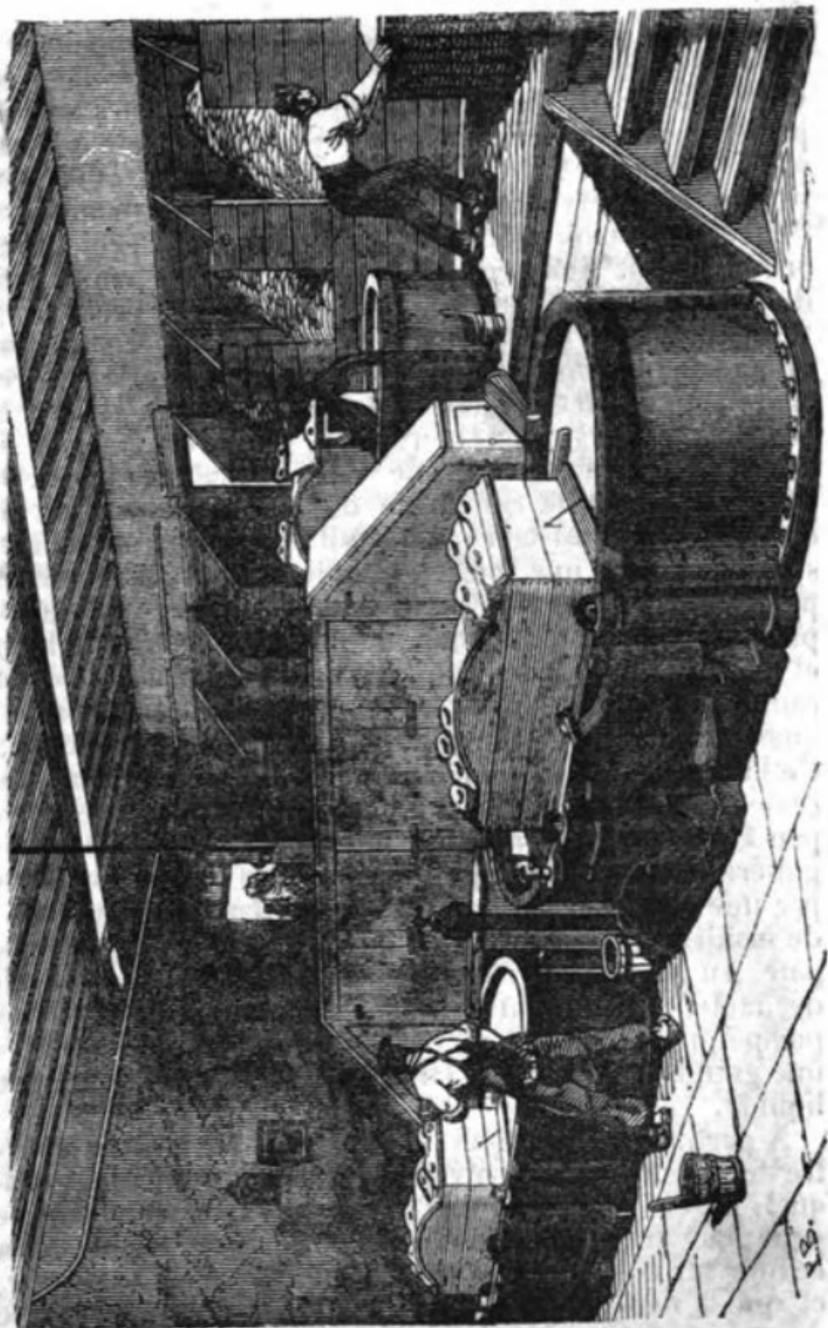
— On ne peut en faire que des papiers communs. Mais lorsqu'on veut avoir certaines qualités très-fortes, et cependant très-minces, comme les billets de banque, on peut se servir de filasse, mais alors de très-belle qualité, ce qui revient très-cher.

Nous sortons de l'atelier aux chiffons et nous allons au blutoir, où les matériaux sont battus et ventilés pour en extraire toute poussière; nous admirons les cuiviers à lessive, où la vapeur d'une solution de soude et de chaux les débarrasse des matières grasses qu'ils contiennent, et nous passons dans l'atelier des cylindres défileurs.

Dans une cuve de forme ovale, le linge, entraîné par un courant circulaire rapide, vient passer entre les lames d'acier du cylindre, et d'autres lames fixées au fond de la cuve, en tournant en sens contraire; une vis permet de rapprocher les lames les unes des autres, pour accélérer la fabrication. Quand on juge que le chiffon réduit en charpie a assez de souffrances, un conduit, qui s'ouvre au fond de la cuve, l'entraîne sous une presse qui le débarrasse à l'instant de l'eau qu'il contenait. Alors commence cette opération connue sous le nom de blanchiment, qui attira autrefois tant d'injures au papier mécanique, avant qu'il ait appris à se soustraire à l'influence délétère du chlore.

Mais, à présent, grâce à de grands soins et à un tout petit procédé chimique bien simple, il n'y a plus à craindre de voir périr, en dix années, les plus belles éditions de nos auteurs, et l'on peut donner au papier moderne cette blancheur éblouissante que ne pouvait jamais obtenir le papier ancien, obligé de blanchir ses chiffons au contact de l'air. Un peu de chaux pour les linges déjà blancs, quelques vapeurs de chlore pur pour les étoffes colorées, donnent aux débris de lin et de coton une apparence neigeuse qu'ils n'acquerraient autrefois qu'aux dépens de leur solidité, et qui maintenant ne leur nuit en rien, grâce à un sel particulier qui s'assimile le reste de chlore libre dont l'effet sera si meurtrier pour toutes nos belles éditions illustrées d'il y a vingt ans.

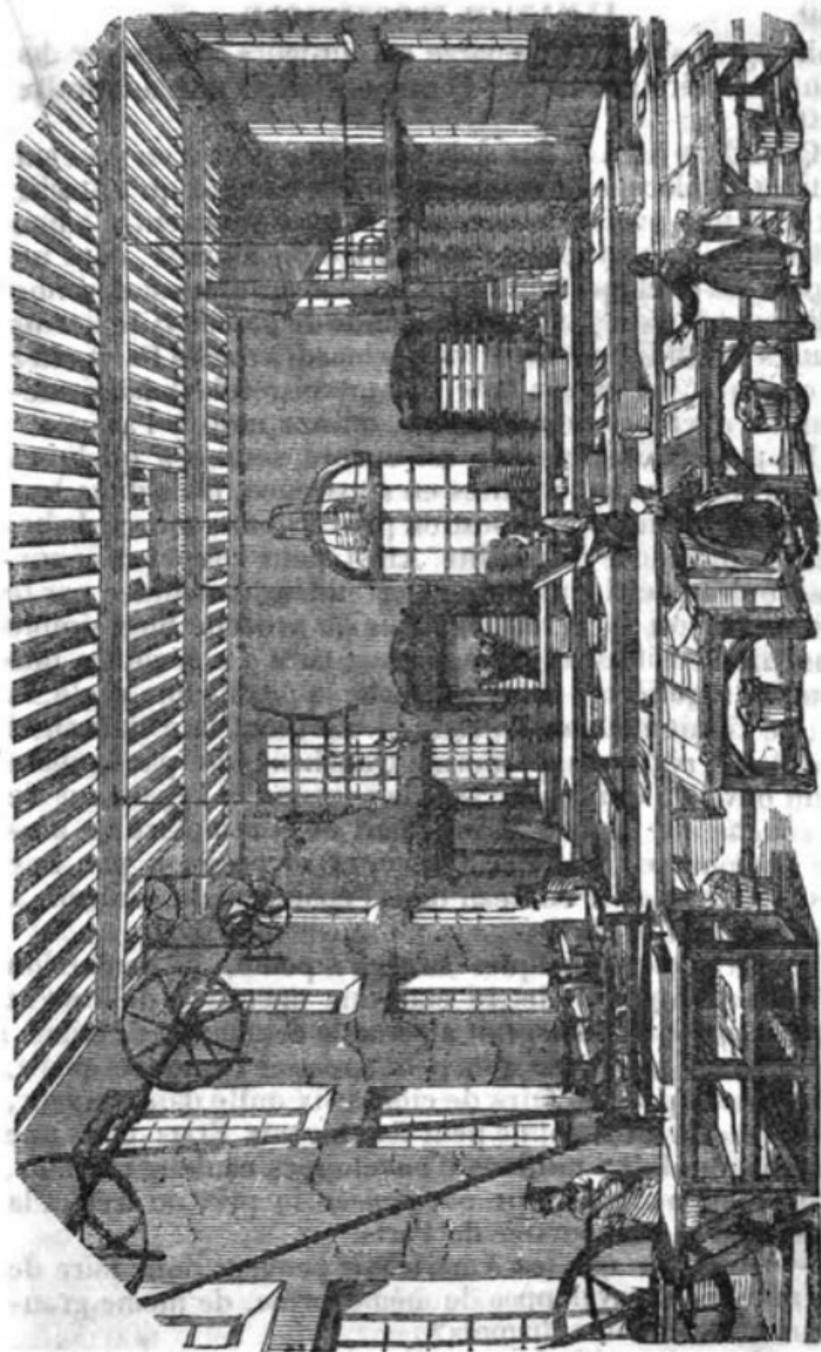
Cette neige est ensuite livrée aux cylindres défileurs, qui la réduisent en molécules extrêmement ténues; puis de petits wagons, sur une miniature de chemin de fer, l'emportent rapidement pour la livrer aux cylindres raffineurs, qui complètent l'œuvre. Dans ce dernier travail, les lames d'acier qui garnissent le cylindre sont extrêmement rapprochées, et l'eau sans cesse renouvelée qui est chargée de laver la charpie, passe au travers de filtres de toile, pour n'apporter aucune impureté dans la pâte. Cette pâte, s'échappant par le fond de la pile, se rend dans deux énormes tonnes, où des palettes, tournant autour d'un essieu, l'empêchent de se déposer au fond et de flotter à la surface. C'est avant de descendre la pâte dans



ces cuiviers qu'on ajoute un corps destiné à supprimer la porosité absorbante du papier et à lui permettre de recevoir l'encre sans l'étaler. Autrefois on collait les anciens papiers avec de la gélatine, qui vernissait en quelque sorte feuille par feuille; mais à présent on a trouvé plus simple de se servir de la colophane, que l'on délaie dans l'eau après l'avoir modifiée par la cuisson. La colophane ordinaire est simplement l'exsudation des jeunes pins des Landes, dont, au printemps, on a fendu l'écorce.

La colophane de cèdre est infiniment préférable, par sa blancheur d'une pureté entière; aussi est-elle très-recherchée pour les papiers de prix; mais il en vient très-peu d'Amérique où on la récolte, et on est forcé de se servir de colophane indigène. C'est ce mélange d'eau, de pâte végétale et de colophane dissoute, formant un liquide d'une consistance de bouillie très-claire, qui va s'engager dans une longue machine, d'où il ressortira papier. La première pièce de la mécanique, inventée la première, est un long tamis, d'un à deux mètres de large et de cinq de long environ, destiné à remplacer l'ancien cadre qui servait à faire les feuilles l'une après l'autre, quand la main de l'homme suffisait à la consommation. Ce tamis est une toile métallique sans fin, qui tourne sans cesse, entraînant la pâte, qui, d'abord liquide, se dessèche peu à peu, en se maintenant unie en nappe mince et régulière; l'eau qui s'échappe à travers les mailles est reçue par une roue à écopés qui la rejette dans la circulation, de manière à ne pas abandonner la moindre molécule de pâte. Au bout de ce tamis est une surface de deux à trois décimètres environ où vient s'aboucher la ventouse d'une pompe pneumatique, qui dessèche rapidement, et avec une grande intensité, la lame de bouillie encore un peu liquide.

A partir de ce moment, le papier est fait; il passe entre deux feutres qui le nivellent et le compriment, et desquels il sort en une feuille d'une ténacité assez grande pour pouvoir être abandonnée à elle-même; quelques tours encore sur des cylindres chauffés en dedans à la vapeur, et qui la dessèchent complètement, et la pâte, devenue de vrai papier, court s'enrouler autour d'un gros dévi-



doir, après s'être vue séparée en plusieurs bandes par des couteaux circulaires qui l'ébarbent avec une admirable netteté.

Quand on juge le dévidoir assez chargé, on en pose un autre à sa place, et ainsi de suite. On n'aurait qu'à établir au bout une presse cylindrique, et le chiffon, entré à une extrémité, ressortirait à l'autre livre ou journal, dans un espace de quelques minutes. Cette fabrication est devenue tellement rapide, qu'une commande de papier faite à trois heures le lundi, peut être livrée le mardi à midi à Paris, chez le commerçant qui l'a faite, quand autrefois il fallait demander quelques rames un an, quinze mois à l'avance.

Le papier une fois fait est encore soumis à quelques opérations peu importantes en apparence, mais dans lesquelles la moindre modification peut être une source de bénéfices, une cause de rapidité. Ainsi, pour couper ces énormes rouleaux et leur donner la grandeur demandée par le commerce, on se servait autrefois du procédé bien simple dont nous usions au collège pour faire à nos copies une tranche régulière : la main gauche appuyait une règle, la droite faisait mouvoir un canif. — Eh bien, là c'était aussi une large règle et un énorme tranchant, mu par la main d'un ouvrier, qui régularisait la pression et l'épaisseur de la couche de papier. Maintenant on a remplacé le bras de l'homme par un bras d'acier, et sa pression par une vis qui enfonce le couteau dans l'épaisseur du rouleau, à mesure qu'il le divise.

Il y a encore quelques années à peine, la confection d'une enveloppe de lettre était une opération délicate et coûteuse dont se chargeait à peine le commerce de détail : maintenant, au moyen d'un petit appareil à emporte-pièce, une femme peut en faire de cinq à six mille dans un jour, et la fabrique d'Essonne peut fournir aux États-Unis une commande de 15 millions d'enveloppes couleur chamois, assez bon marché pour compenser le prix du fret et la commission du courtier de Paris.

— Qu'est-ce que les Américains peuvent donc faire de 15 millions d'enveloppes de même forme, de même grandeur et de couleur chamois ?

— On croit qu'ils les expédient en Chine, — et on nous

à assurés d'un mouvement de 40 à 50 millions des mêmes enveloppes par année.

— *Prodigious!* comme disait Dominus Sampson. Le temps et l'espace nous manqueraient, si nous voulions raconter toutes les féeries de cette usine, accomplies par une turbine de la force de quarante chevaux, six roues à cônes, trois de vingt-deux chevaux chacun, et trois de huit seulement; par une machine à vapeur de quarante chevaux destinée à suppléer aux basses eaux, le tout conduit, aidé et surveillé par trois cents ouvriers, hommes, femmes et enfants.

Une admirable administration régit le sort des ouvriers de la fabrique. Des soins vraiment paternels ont pourvu à leurs besoins avec une entente parfaite et une rare intelligence des nécessités de la vie : un logement sain et commode leur est donné dans l'établissement; des bains leur sont délivrés gratuitement, un médecin vient les visiter tous les jours, et remet au directeur un bulletin sanitaire détaillé avec l'indication des médicaments qu'un pharmacien leur donne sur bons; une buanderie et un lavoir permettent aux femmes de maintenir le linge dans cette propreté si nécessaire à la santé. — Les enfants ont leur asile jusqu'à six ans; plus tard, une école où on leur enseigne la lecture, la géographie, le calcul, l'écriture, et un peu de dessin.

Un jardin commun destiné aux récréations des enfants; à leurs parents, des jardins particuliers, admirablement situés au bord de la rivière; et, pour qu'ils puissent les cultiver, la journée de travail, ordinairement coupée de 6 heures du matin à 6 heures du soir, ou de 6 heures du soir à 6 heures du matin, va de midi à minuit, et *vice versa*; avec cela un traitement de 2 fr. 50 à 3 fr. pour les hommes, de 1 fr. 50 à 2 fr. pour les femmes, de 0,75 à 1 fr. pour les enfants, ce qui fait qu'une famille peut se faire aisément 6, 7 ou même 8 francs par jour. Il y a là un grand bienfait à signaler, un noble exemple à suivre.

Certes, quoi qu'en disent les farouches amateurs de l'antiquité, il y a loin de ces merveilleuses machines aux presses informes dont se servaient les anciens Romains pour aplatisir le roseau du Nil; il y a loin du bien-être des ou-

vriers d'Essonne aux gémissements des esclaves gaulois, maures ou germains, sur le dos desquels Fannius Sagax traçait en lours sillons de sang l'empreinte de sa lanterne de cuir aux jours où la commande pressait.

JULIEN TURGAN.

## LES PRIX DE VERTU.



Chaque année l'Académie française, dans une séance solennelle, substitue, pour ainsi dire,

à la morale écrite, parlée, la morale en action. Elle tient ce qu'on pourrait nommer les grandes assises de la vertu, proclamant, en les récompensant, les dévouements obscurs, les héroïsmes ignorés, inspirés par l'unique sentiment du devoir. Elle rend au peuple un hommage plus sûr que ces éloges dictés par l'esprit de parti, dont on trouble trop souvent sa raison. Nous avons déjà donné dans une précédente année le compte-rendu de l'une de ces touchantes solennités, nous croyons

devoir y revenir, persuadés qu'elles renferment un intérêt qui attirera toujours l'attention des lecteurs de l'*Almanach prophétique*.

L'Académie, réunie en séance publique, a décerné le 5 juillet dernier les prix de vertu fondés par M. de Monthyon aux personnes dont voici les noms :

Quatre prix de deux mille cinq cents francs chacun,  
 A Jean CHABAUD, domicilié à Jumilhac-le-Grand, département de la Dordogne.— A Louise DESMOUSSEAUX, domiciliée à Paris. — A Anne-Rose-Antoinette CHAR-

RON, VEUVE GROGNET, domiciliée à Lfeusaint, département de Seine-et-Marne. — A *Marie*, veuve GUILLOUZIC, domiciliée à Lorient, département du Morbihan.

Un prix de deux mille francs à *Marie-Geneviève-Françoise* LEVENT, domiciliée à Paris.

Une médaille de mille cinq cents francs à BOURSIER, demeurant à Paris.

Deux médailles de mille francs chacune : à *Achille-Anatole* MONNERET, domicilié à Paris. — A *Angélique* TOURNEUX, domiciliée à Paris.

Cinq médailles de cinq cents francs chacune : à *Catherine* THOMAS, domiciliée à Petit-Rombach, département du Haut-Rhin. — A *Marie-Françoise-Léonore* VIGLA, domiciliée à Villedieu, arrondissement d'Avranches, département de la Manche. — A *Hubert* THULLIEZ et à *Catherine* THULLIEZ, sa sœur, domiciliés à Esnes, arrondissement de Clary, département du Nord. — A *Jean-Baptiste* LEBON et à *Marie-Rosalie* BELLANGER, son épouse, domiciliés à Laroche-Guyon, arrondissement de Mant's, département de Seine-et-Oise. — A *Marie* HUMBERT, veuve CUNIN, domiciliée à Lusse, arrondissement de Saint-Dié, département des Vosges.

Comme on le voit, ce sont les femmes qui, cette fois, ont l'avantage dans ce noble concours; c'est assez dire que la charité inépuisable, le dévouement persévérant y tiennent la première place.

Avant de rapporter les traits les plus remarquables qui sont signalés dans le rapport de M. de Saint-Aulaire, sous la présidence de qui s'est tenue la séance du 3 juillet, nous pensons devoir reproduire les excellentes considérations qui commencent le rapport de M. de Monthyon.

« Aux termes du testament dont vous êtes les exécuteurs, disait-il, les prix appartiennent exclusivement à des Français pauvres : les actions charitables que vous avez à rechercher et à honorer ont ainsi un caractère spécial, et elles doivent le plus souvent se reproduire avec des circonstances analogues. Rien de plus admirable assurément, rien de plus digne de nos respects et de notre sympathie, que la charité exercée par les pauvres. Mais les pauvres n'ont pas le monopole de cette vertu : elle

fleurit dans tous les rangs de la société civile. Dieu a voulu qu'aucune des conditions de la vie ne fût exempte de souffrances ; mais à côté de chaque infortune il a marqué la place de la bienfaisance, et le nombre des malheureux qui souffrent n'est pas plus grand que celui des cœurs généreux qui consolent. J'aimerais à voir développer cette vérité : j'aimerais à voir représenter la charité sous ses diverses formes, resserrant tous les liens, vivifiant tous les rapports des hommes entre eux.

Parmi les biographies nombreuses et touchantes que renferme le rapport de M. de Saint-Aulaire, nous avons particulièrement remarqué celle de Louise Desmousseaux, à qui l'Académie a accordé un prix de 2300 fr. C'est une longue abnégation accomplie avec une simplicité, avec une constance de charité qui pénètrent profondément le cœur. Née à Mantes, dans une famille d'honnêtes cultivateurs, Louise Desmousseaux était en 1830 au service de M. et Madame Combat qui tenaient alors à Paris un magasin de papeterie. Elle s'attacha tendrement à sa jeune maîtresse, qui la traitait en amie plutôt qu'en domestique, et qui eut bientôt de grandes peines à lui confier. M. Combat, malheureux ou malhabile, avait dérangé ses affaires, dissipé ses capitaux, et contracté des engagements qu'il ne pouvait remplir. Sa ruine était imminente, sa liberté, son honneur, compromis. Louise Desmousseaux ressentit ces malheurs comme s'ils lui étaient personnels. Sur ces entrefaites, son père vint à mourir, et lui laissa quelques arpents de terre en héritage. Elle les vendit, et réalisa 6,000 fr. Six mille francs, c'était une fortune pour Louise ; elle pouvait former un établissement avantageux, assurer son indépendance ; mais elle avait un autre emploi à faire de son argent. Elle le remit aux mains de madame Combat, l'autorisant à s'en servir pour ses besoins. L'honneur du commerçant fut sauvé, sa liberté rachetée ; mais il n'a pas rétabli ses affaires, la fortune a continué à lui être contraire, et il n'a pu ni rembourser, ni payer les intérêts du capital que lui avait prêté Louise ; il n'a pu même lui payer ses gages. La généreuse fille ne l'en a pas servi avec moins de zèle, et

son attachement pour ses maîtres s'est accru avec leur malheur.

En 1837, madame Combat, épuisée par de longs chagrins, est morte dans les bras de Louise. A ce moment suprême, elle lui recommanda son mari déjà infirme et



cinq enfants en bas âge qu'elle laissait sans moyen d'existence. Louise lui promet de ne jamais les abandonner ; et, depuis ce jour, elle est devenue le chef de cette famille. M. Combat est mort, mais ses enfants ne sont pas orphelins. Depuis leur naissance, Louise avait été et elle est encore pour eux une tendre mère. Elle a dirigé avec une piété sincère leur éducation religieuse, fait faire à tous leur première communion. Trois jeunes garçons vont à l'école ; deux filles plus âgées ont appris à travailler à l'aiguille, et peuvent aujourd'hui soulager leur mère adoptive. Toutes ces bonnes œuvres ont été accomplies dans le silence ; suffisant à tout par un travail infatigable, Louise Desmousseaux a pourvu aux besoins de sa famille adoptive sans jamais rien demander à personne ; elle a trouvé dans son dévouement les ressources nécessaires à l'accomplissement de sa noble tâche, et dans la satisfaction

de sa conscience la seule récompense qu'elle poursuivait ; c'est le hasard qui a amené à la connaissance de l'Académie cette sainte vie, qui montre ce que peut en toute situation l'énergique volonté du bien.

L'existence d'Antoinette Charron, qui a reçu également un prix de 2300 fr., se mesure par une longue suite d'actes de charité ; infatigable dans le bien, Antoinette Charron s'y consacre dès sa jeunesse ; et parvenue aujourd'hui à une extrême vieillesse, elle trouve encore des forces pour venir au secours de toutes les infortunes. Pauvre gardeuse de troupeaux du village de Lieusaint (Seine-et-Marne), elle a demandé au travail assidu de chaque jour les moyens de satisfaire les nobles penchans de son âme. Elle eût pu faire des épargnes, s'assurer des dernières années exemptes de soucis et de fatigues, mais l'ardeur de la charité l'a emporté sur la vulgaire prévoyance, et tout ce qui n'était pas indispensable à ses modestes besoins et à ceux d'un époux qui, pendant soixante ans, s'est associé à sa bienfaisance, était employé aux bonnes œuvres. Leur chaumière était l'auberge hospitalière et gratuite des mendiants, des voyageurs pauvres qui n'avaient pu trouver de meilleur gîte, et le plus souvent, non-seulement ils ne payaient pas leur modeste écot, mais ils recevaient en pur don les moyens de continuer leur route. Quand la bourse, la cave, le grenier étaient vides, on donnait les vêtements et jusqu'aux couvertures du lit. Parmi tant d'actions charitables dont est remplie la vie d'Antoinette Charron, nous citerons la suivante :

Un jour, une mendicante épuisée de fatigue, chargée de deux enfants qu'elle ne pouvait plus ni porter ni nourrir, s'arrêta devant la cabane hospitalière. Elle y fut recueillie, hébergée, et après quelques jours de repos elle continua sa route, soulagée de la moitié de son fardeau ; elle laissait aux soins de son hôtesse une petite fille de trois ans, qui fut nourrie, élevée et plus tard dotée des épargnes péniblement amassées d'Antoinette Charron. Elle a ainsi successivement adopté sept autres enfants, choisissant toujours les orphelins les plus délaissés et les plus maltraités par la nature. « Femme forte et vraiment chré-

tienne, dit M. de Saint-Aulaire, elle édifie le village de Lieusaint par sa piété, son courage, et répand autour d'elle la bonne odeur de ses vertus. »



Nous devons aussi une mention spéciale à Jean Chabaud, cultivateur à Jumilhac-le-Grand (Dordogne) ; dans un autre ordre de faits, il n'a pas moins mérité que Louise Desmousseaux et Antoinette Charron la distinction dont il a été l'objet de la part de l'Académie. Le dévouement dans le péril a signalé chaque jour de sa vie. Il n'est pas de dangers qu'il n'ait affrontés pour sauver quelque existence menacée. Nous ne pouvons dire tous les traits de courage dont il s'honore ; nous nous bornerons à raconter celui qui commence cette généreuse carrière et le plus récent de tous.

En 1811, Jean Chabaud avait à peine seize ans, madame Souham allait en Espagne rejoindre son mari, qui y commandait une division de l'armée française. Elle voyageait avec sa fille dans une chaise de poste ; les chevaux prennent le mors aux dents, et entraînent la voiture vers un ravin profond. Jean Chabaud passait alors sur la route ; il voit le danger, s'élançe entre le précipice et les chevaux

emportés, les saisit par la crinière, fait reculer la voiture, et sauve d'une mort certaine madame Souham et sa fille.

Nous passons rapidement sur les années qui suivent, et pendant lesquelles toutefois Jean Chabaud a continué à bien des reprises ses actes de courageux dévouement, et nous arrivons à l'hiver de 1847. Un enfant aliéné courait imprudemment sur un étang glacé ; la glace se rompt et l'engloutit. On appelle Chabaud, dont la maison est voisine : il accourt, prend à peine le temps de se déshabiller, se précipite dans le trou qu'avait fait l'enfant, le saisit sous la glace, et, avec un bonheur inespéré, parvient à



ressortir avec lui par la même ouverture. Soixante-six notables de Jumilhac et des environs qui attestent ce fait, l'expliquent par une grâce particulière de la Providence. Ils ajoutent que « la modestie et le désintéressement de J. Chabaud sont aussi grands que son courage : quand on lui parle des dangers qu'il a courus, il répond avec simplicité : N'est-il pas bien naturel de secourir son semblable ? »

Nous voudrions raconter la vie toute d'abnégation et de sacrifices d'Achille Monneret, jeune ouvrier de Paris, qui, dans les jours heureux, s'est souvenu des secours et de

la protection qu'avait trouvés son enfance délaissée, pour s'acquitter de cette dette sacrée en secours et en protection envers d'autres infortunes : mais l'espace nous manque pour donner avec les détails qu'elle mérite cette honorable existence, et nous terminerons ce compte-rendu des bonnes actions couronnées par l'Académie, par le trait de patriotique dévouement, épisode touchant d'une des époques les plus funestes de l'histoire de ces dernières années, qui a valu à Boursier, également ouvrier de Paris, une médaille de mille cinq cents francs.

Dans la journée du 23 juin 1848, une faible compagnie de garde nationale, assaillie sur la place de la Bastille par douze ou quinze cents insurgés, fut dispersée sur le boulevard. Vingt cinq hommes, commandés par un major, s'engagèrent imprudemment dans la rue Jean Beauvire, dont l'issue était barricadée. Ils y furent poursuivis et quinze d'entre eux mis hors de combat. Pressés entre les assaillants qui s'avançaient des deux bouts de la rue, ils ne pouvaient échapper à la mort qu'en se réfugiant dans une maison ; mais toutes étaient, comme on le conçoit, fermées avec grand soin. Dans ce moment, une petite porte s'ouvrit devant eux ; ils se précipitent dans l'allée de la maison n° 15, et montèrent un escalier obscur, au haut duquel une jeune fille les introduisit dans un pauvre réduit. C'était celui d'un honnête ouvrier, nommé Boursier. Absent de chez lui en ce moment, il accourut pour s'associer aux soins empressés de sa famille. Les blessés furent couchés dans son lit, qu'ils baignèrent de sang. Il courut à travers les balles leur chercher un médecin. Puis, avec l'aide de ses voisins, qui partageaient ses bons sentiments, il réunit des blouses, des pantalons, des casquettes en nombre suffisant pour habiller tous les gardes nationaux, cachant soigneusement chez lui leurs armes et leurs uniformes, au hasard d'être signalé à la vengeance des insurgés. Quand, à la tombée de la nuit, la fusillade devint moins vive, les gardes nationaux déguisés sortirent avec précaution, et rentrèrent sains et saufs dans leurs familles, en bénissant le brave ouvrier qui leur avait donné un asile, et qu'ils regardent comme leur ayant sauvé la vie.

Voici en quels termes M. de Saint-Aulaire apprécie l'action généreuse de Boursier :

« Prendre les armes, dit-il, quand on entend battre le rappel, descendre dans la rue et y défendre vaillamment l'ordre public, c'est un devoir étroit auquel les bons citoyens sont aujourd'hui très-habitués, et qu'ils remplissent avec empressement, sans prétendre pour cela à une distinction particulière. Mais appeler dans son domicile les horreurs de la guerre civile, exposer sa femme et ses enfants à en devenir les victimes, ce n'est pas seulement un acte de courage, c'est un acte de haute vertu. »



## MIGRAINE. — GUÉRISON INSTANTANÉE.

Voici dans quelles circonstances j'ai découvert cette méthode nouvelle et en apparence assez bizarre. Au mois d'octobre dernier, je fus pris moi-même d'une attaque de bonne et franche migraine : douleur et pesanteur de tête, anorexie, prostration physique et surtout prostration morale, etc., rien n'y manquait. L'expérience me l'avait appris, j'en avais pour vingt-quatre heures dans cet état, qui consiste à *broyer des idées plus noires les unes que les autres*, pour me servir d'une expression figurée qui rend assez bien la situation morale des personnes placées sous le coup d'une attaque de migraine.

Ne pensant rien faire de mieux, je me laisse aller à réfléchir sur la nature de la migraine; je me demande si cet état particulier des centres nerveux qui retentit sur tout l'organisme ne pourrait pas résulter soit d'une sorte de stase sanguine dans les sinus veineux de la dure-mère, comme le dit M. Auzias-Turenne, soit plutôt d'une hématoïse imparfaite. Et l'idée me vint aussitôt de respirer largement et très-vite pendant quelques minutes. Je me trouvais déjà soulagé; je continuai; après trois ou quatre expériences nouvelles, j'étais complètement guéri. Je pus me lever, reprendre mes travaux, il ne me restait plus qu'un très-léger embarras à la tête, vers les tempes, qui se dissipa en moins d'un quart d'heure.

Sur une dizaine de personnes qui ont essayé, d'après mes indications ou celles de mes amis, ma méthode de traitement pendant la durée d'un accès de migraine, j'ai appris que la moitié seulement avait été guérie d'une manière en quelque sorte instantanée; chez les autres, il y a eu ou une amélioration ou un insuccès complet.

Mais en interrogeant avec soin ces dernières personnes, je me suis convaincu que l'espèce de migraine dont elles se plaignaient n'avait plus les caractères de la migraine type.

Chez elles, il y avait tout simplement un état névralgique de la tête très-pénible, très-douloureux assurément, mais qui n'était pas accompagné de ce sentiment de brise-

ment, de prostration profonde, de mélancolie, que j'ai donné comme caractéristique de la première espèce de migraine, la seule qui m'ait paru céder à l'emploi de la nouvelle méthode.

TAVIGNOT, docteur.

### CIMENT RÉSISTANT A L'EAU.

Mélez à parties égales de la poix liquide et du vernis suif. Faites les bouillir dans une chaudière que vous retirerez du feu quand vous verrez l'écume monter. Puis quand ce mélange sera refroidi, jetez quelques pincées de chaux pilée, jusqu'à ce que le tout ait pris la consistance de pâte. Ce mastic est excellent pour boucher les crevasses des réservoirs et empêcher toute autre infiltration des eaux.

(Gazette de Nivelles.)

### MOYEN DE DESCENDRE SANS DANGER DANS LES PUIITS.

— La descente dans les puits étant souvent accompagnée de graves accidents, les miasmes ou le gaz acide carbonique qu'ils contiennent mettant en danger la vie de l'imprudent qui s'y hasarde, il est un moyen fort simple d'y obvier : il suffit d'y verser de l'eau bouillante. Alors les ouvriers peuvent y descendre, sans qu'il en résulte le moindre inconvénient.

(Gazette de Nivelles.)

### DESTRUCTION DES PETITES CHENILLES.

Un procédé bien simple et peu coûteux vient d'être découvert par M. Leclerc, aubergiste à Saint-Dié ( Vosges ), pour détruire les petites chenilles vertes et grises qui infestent assez souvent les jardins. L'expérience qui a été faite en présence de M. M. Hachette, adjoint au maire et membre du conseil municipal de St-Dié, et d'un grand nombre de personnes, a donné les résultats les plus complets.

Voici le moyen employé par M. Leclerc :

Lorsque les arbres sont atteints par les chenilles, il prend quelques rameaux de genêt vert, les fixe à l'arbre au lieu où il y a le plus de ces insectes, et presque immédiatement ils tombent asphyxiés.

ES AU CHOIX POUR LES LONGUES VEILLÉES D'HIVER.  
*Tous les volumes se vendent séparément.*

**BIBLIOTHÈQUE DES LÉGENDES**, par J. COLLIN DE PLANCY. —  
cette bibliothèque formera 10 beaux volumes in-8° sur papier glacé.  
Chacun des volumes est orné de deux grandes miniatures en or et en  
couleurs, dans le genre du moyen âge.

- **Légendes de la sainte Vierge**, 1 vol. Prix, broché. . . 5 fr
- **La grande légende du Juif-Errant**, 1 vol. . . . . 5
- **Légende de l'Histoire de France**, 1 vol. . . . . 5
- **Légendes des Origines**, 1 vol. . . . . 5
- **Légendes des 12 convives du chanoine de Tours**, 1 v. 5
- **Légendes des Commandements de Dieu**, 1 vol. . . . . 5
- **Légendes des Sept péchés capitaux**, 1 vol. . . . . 5

*Trois nouveaux volumes sont sous presse.*

**BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES CHRÉTIENNES**,

et sous le patronage de NN. SS. les Cardinaux, Archevêques et Evêques  
direction de M. l'abbé CRUICE, directeur de l'École ecclésiast. des Carmes.

EN VENTE :

- **Vies des grands hommes de Plutarque**, édit. nouv. adaptée à l'usage de la jeunesse, par M. l'abbé LEVÊQUE, 4 vol. in-8°. 12 fr.
  - **Histoire de la conquête de l'Amérique**, par ROBERTSON, édition à l'usage de la jeunesse, par M. l'abbé MILHAUT, 1 vol. in-8°. 3 fr.
  - **Cuvres choisies de Regnier, Malherbe, Racine et Maynard**, édit. nouv., accompagnée de notices et jugements littéraires par M. l'abbé CRUICE, chanoine honoraire, docteur ès lettres. 1 vol. in-8°. 3 fr.
  - **Traité de la perfection chrétienne**, du révérend Alphonse RODRIGUEZ, de la compagnie de Jésus; édit. revue et adaptée à l'usage des personnes du monde, par M. l'abbé CRUICE, 2-beaux vol. in-8°. 6 fr.
  - **Les Mémoires de Marmontel**, édition nouv. adaptée à l'usage de la jeunesse, par M. l'abbé FOULON, licencié ès lettres, 1 vol. in-8°. 3 fr.
  - **Tableau de l'Empire romain**, depuis les Antonins jusqu'à Constantin, édit. à l'us. de la jeunesse, par M. l'abbé CRUICE, 1 vol. in-8°. 3 fr.
  - **Histoire de Henri IV**, par PÉRÉFIXE; édit. à l'us. de la jeunesse, par M. l'abbé VAILLANT, prof. à l'École des Carmes, 1 vol. in-8°. 3 fr.
- Six nouveaux volumes sont sous presse.*

**LES PETITS LIVRES DE M. LE CURÉ**, ou Bibliothèque illustrée du presbytère, de la famille et des écoles, ouvrages approuvés par Monseigneur l'Archevêque de Paris. 20 vol. in-18 imprimés sur beau papier; chaque vol. est orné de 20 à 30 gravures dans le texte.

PRIX DE L'OUVRAGE COMPLET :

Broché, 10 fr. — Cartonné, 11 fr. — Joli cartonnage, 15 fr.

On peut demander un ou plusieurs volumes séparément. — Prix de chaque volume : broché, 50 cent.; cartonné, 55 cent.; riche cart., 75 c.

**IMAGERIE.**

- Les 12 Journées de l'Empereur, 12 dessins sur une feuille, 5 centimes.
- Les 12 Journées de Louis-Napoléon, idem.
- Les 12 Journées chrétiennes, idem.

- Histoire de Dix ans (1830-1840)**, par M. LOUIS BLANC. Septième édition, illustrée de 25 magnifiques gravures sur acier, 12 sujets dessinés par Jeanron, 12 portraits des célébrités contemporaines, et le portrait de l'auteur, dessiné par Mercuri. 5 beaux vol. in-8, publiés en 50 livraisons. — Prix : 5 fr. le volume ; 50 cent. la livraison.
- Livre des Orateurs**, par TIMON. 15<sup>e</sup> édition. 2 vol. in-18 (format anglais), à 3 fr. 50 c. le volume.
- Entretiens de Village**, par M. DE CORMENIN. 8<sup>e</sup> édition, illustré de 40 jolies gravures. 1 vol. in-18 Jésus vélin. 3 fr. 50 c. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)
- Le Maire de Village**, par M. DE CORMENIN. 1 vol. in-32 Jésus. 75 c.
- Œuvres littéraires de M. Victor Cousin**, membre de l'Académie française. 3 vol. in-18 Jésus vélin. — Chaque volume se vend séparément. 3 fr. 50 c. — *Blaise et Pascal*, 1 vol. — *Jacqueline Pascal*, 1 vol. — *Fragments littéraires*, 1 vol.
- Histoire de Napoléon**, par ELIAS REGNAULT. 4 vol. in-18 grand Jésus, ornés de 8 jolies gravures sur acier. 3 fr. 50 c. le volume.
- Œuvres complètes de M. Lamartine**. Nouvelle édition. 8 vol. in-18, papier Jésus vélin. — Chaque volume se vend séparément. 3 fr. 50 c. *Méditations poétiques*, 1 vol. — *Nouvelles Méditations poétiques*, 1 vol. — *Harmonies poétiques*, 1 vol. — *Recueils poétiques*, 1 vol. — *Jocelyn*, 1 vol. — *Chute d'un Ange*, 1 vol. — *Voyage en Orient*, 2 vol.
- Les mêmes**. Nouvelle édition, ILLUSTRÉE de 20 belles vignettes sur acier, et ornée du portrait de l'auteur, par HENRIQUEL DUPONT. 8 vol. in-8 cavalier vélin. 40 fr.
- Œuvres complètes de F. de Lamennais**. 10 vol. in-18 grand Jésus vélin. Chaque ouvrage se vend séparément. Prix : 3 fr. le volume.
- Les saints Évangiles**, traduction nouvelle, par M. l'abbé F. DE LAMENNAIS. 4<sup>e</sup> édition, illustrée de 10 magnifiques gravures sur acier. 1 vol. in-8<sup>e</sup> grand cavalier vélin. 6 fr.
- Le même**. 1 volume in-18, 3<sup>e</sup> édition, sur beau papier. 3 fr. 50 c.
- Œuvres de Walter Scott**, traduction de DÉFAUCONPRET. 30 volumes in-8, à 4 fr. avec gravures; et 3 fr. sans gravures. — Chaque volume se vend séparément.
- Œuvres de F. Cooper**, traduction de DÉFAUCONPRET. 27 volumes in-8, avec gravures. — Chaque volume se vend séparément. 4 fr.
- De la Démocratie en Amérique**, par ALEXIS DE TOCQUEVILLE. 12<sup>e</sup> édition. 4 vol. in-8. 20 fr.
- Paris Révolutionnaire**. 1 vol. in-18, format anglais. 3 fr. 50 c.
- Biographie complète des 750 représentants à l'Assemblée législative**, par DEUX JOURNALISTES. Nouvelle édition, contenant les Adresses considérablement augmentée et suivie de la BIOGRAPHIE DES 30 CONSEILLERS D'ÉTAT. 1 vol. in-18. 2 fr.